U d'/of OTTAWA
39003002782570

à Monsieur Ernest Lavis

Hommage respectueux

Firmin Roz.

SOUS LA COURONNE
D'ANGLETERRE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur section de la librairie) en novembre 1904.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 6195.

FIRMIN ROZ

7162

SOUS LA COURONNE D'ANGLETERRE

L'IRLANDE ET SON DESTIN

IMPRESSIONS D'ÉCOSSE — AU PAYS DE GALLES

H
39
14

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1905

DA
977
.R6S
1905

AVANT-PROPOS

L'usage, qui a prévalu, d'appeler couramment Angleterre le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, indique assez au profit de quelle partie du royaume s'est réalisée l'union. Sous la couronne d'Angleterre sont venues se grouper, en une seule monarchie très complexe, les nations jadis indépendantes d'Irlande, d'Écosse et de Galles, où la prédominance de la race celtique avait maintenu des formes politiques inférieures, condamnées à disparaître.

Cependant, le génie national survit à l'indépendance : il a résisté, lutté, imposé

enfin, après des péripéties souvent douloureuses, toujours pathétiques, sa victoire aux mœurs, aux institutions et aux lois. Chacun de ces trois pays a cessé d'être un État; il est demeuré une nation.

C'est cette nation qui se révèle au voyageur, telle que l'ont faite le sol, le ciel, les luttes du passé et, par-dessus tout, à travers les ombres de sa destinée, le rayonnement de son âme. On la devine dans les paysages auxquels fut associée son histoire, les vestiges du passé nous parlent d'elle, et derrière la vie d'aujourd'hui nous la sentons toujours invisible et présente. Elle a le charme d'une mystérieuse figure voilée, qui nous attire et éveille en nous le désir de percer son secret.

J'ai visité ainsi la sauvage et gracieuse Écosse, antique royaume des Stuarts, réuni sans violence à l'Angleterre par l'avènement de Jacques VI au trône d'Élisabeth; — le pays de Galles, dernier asile des Bretons

de l'île, forteresse avancée où ils résistèrent jusqu'à la suprême défaite, puis demeurèrent enfermés et comme endormis, attendant l'heure de reprendre, en loyaux sujets, une vie autonome; — l'Irlande enfin, l'île rebelle et persécutée, l'île Dolente, *The Island of Sorrow*, dont l'histoire est une longue tragédie, toute prête, semble-t-il, à se dénouer sans catastrophe et à fermer son dernier acte sur l'aurore d'un nouveau destin.

Nulle part il n'est plus passionnant d'observer le présent et de le dégager du passé. Présent et passé s'unissent et se confondent au point de défier parfois l'analyse. Mais quand l'esprit hésite, les yeux et l'imagination, guidés par les harmonies où s'accordent la nature, les ruines et l'humanité, le conduisent, à travers la poésie des souvenirs, jusqu'à la vérité de la vie.

Car n'est-ce pas la vie, sous ses aspects divers, toute la vie, qui s'offre à nos re-

gards et à nos pensées, avec ses conditions, ses exigences, ses métamorphoses et la complexité de ses lois politiques, sociales, économiques? On s'aperçoit alors qu'il faudrait tout savoir et tout comprendre; élever, au-dessus de connaissances très spéciales, une âme d'historien, de psychologue et d'artiste.

Ai-je besoin de dire combien je suis resté loin de cette ambition? Je me suis borné à éclairer mes impressions et à les pénétrer jusqu'au point intérieur d'où je pouvais en saisir l'unité. Si j'ai ainsi rapproché l'histoire et le récit de voyage, utilisé l'observation et la réflexion, mêlé la psychologie et le pittoresque, c'est que, parmi tant de richesses, je ne croyais pas avoir trop, du peu que j'essayais de prendre à chacune d'elles, pour composer mon petit livre.

F. R.

L'IRLANDE ET SON DESTIN

L'IRLANDE ET SON DESTIN

I

LA NATURE

Ce n'est pas tout dire sur l'Irlande que de l'appeler poétiquement l'île d'émeraude. Ce n'est pas dire l'essentiel. On suggère ainsi l'idée d'une splendeur uniforme et d'une chaude clarté. On fait penser à une corbeille de verdure posée sur la mer, au lumineux velours des pelouses, à quelque féerique jardin qui émergerait d'une Atlantide. L'Irlande est une terre plus diverse et plus âpre. Elle a des montagnes arides, des bruyères désolées, des landes pierreuses, des marais tristes, des côtes déchirées que ronge le flot glauque de l'océan; elle a des baies infinies et calmes,

des lacs prolongés en d'autres lacs, des étangs aux rives imprécises et noyées, de larges rivières, des ruisseaux, des filets de cascades, toute une inextricable confusion d'eaux courantes ou dormantes qui lui donnent un air de perpétuelle inondation. Les pâturages sont d'un vert si doux qu'ils évoquent bien plus la fraîcheur de la terre humide que le transparent éclat d'une pierrerie.

Après trente jours de pérégrinations en tous sens, longs trajets en chemin de fer, promenades en voiture sur les routes, en bateau sur les lacs, à pied dans les montagnes ou au sommet des falaises, il se dessine devant mes yeux quelques grandes images qui dominent la multitude des souvenirs et résument dans leurs traits les plus expressifs les innombrables impressions dont s'encombre, au cours des journées trop remplies, l'esprit du voyageur. Ces images forment le décor naturel où se meut la vie de l'Irlande et où s'anime son histoire. Il faut les projeter comme fond à toute esquisse du présent, à toute évocation du passé.

*
* *

La campagne d'Irlande ne dépayse nullement tout d'abord le voyageur français qui, parti de Dublin, rayonne tout autour, dans le Meath et le Louth, le West Meath, les King's et Queen's Counties. Des excursions vers Dundalk et Drogheda, Mullingar et Athlone, Portarlington et Maryborough apprivoisent insensiblement les regards sans les déconcerter ni les surprendre. Le paysage ne diffère pas beaucoup d'une plaine de France aux plis ondulés et plus riche en pâturages qu'en cultures : de rares et tout petits villages; une par une, deux par deux, de petites maisons blanchies, à toit d'ardoise ou de chaume; estompée au loin, la silhouette bleue des collines. Dans l'ensemble, un aspect familier sans pittoresque ni grandeur, une campagne gracieuse, naturellement prospère, à peine cultivée, avec des troupeaux de vaches, des haies vives, des arbustes, quelques arbres, juste assez pour couper la monotonie de la plaine; parfois des ondulations dont la pente

est divisée en rectangles d'un blond pâle ou d'un vert tendre; exceptionnellement un petit bois; à l'horizon là-bas, entre les arbres, la fine pointe d'un long clocher.

Mais déjà des indices d'aspects nouveaux dénoncent une autre terre : facilement, ce sol s'attriste et se mouille. Une lande noirâtre, une bruyère violette interrompent les champs et les pâturages; les mottes de tourbe s'entassent près d'une tranchée ouverte; le pays se dépeuple encore davantage; à peine une maison à de longs intervalles pose un point humain dans cette solitude. Quelques meules de foin jauni, quelques champs de betteraves, de pommes de terre et de choux représentent seuls le travail de l'homme. En même temps, il y a plus de marécages et de tourbières; des mares s'élargissent en étangs, des loughs s'étalent, le terrain s'inonde. On finit par ne plus remarquer cette invasion de l'eau dans les prairies et les landes. Comme elle se fait sans violence et dans un pays dépeuplé, elle n'est pas destructrice. Je me souviens pourtant d'un spectacle de dévastation dont la mélancolie s'idéalisait de mystère.

J'allais de Portrush à Londonderry par un délicieux crépuscule. Le train, après avoir longé la côte, venait de couper à sa base la presqu'île de Magilligan. La lumière mourait doucement sur la paix de ces campagnes, que mes yeux essayaient de deviner dans la nuit. Ils furent frappés bientôt par une surface plus claire : de larges traînées d'eau s'argentaient de ces lueurs indécises dont on ne sait si elles survivent au soleil disparu ou devancent la lune qui se lève. Ce n'était point un lac, car des haies vives et des arbres dessinaient la variété des champs sur cette nappe lumineuse. Bientôt je vis des maisons qui surnageaient dans la double immobilité du silence et de l'ombre. Nul doute qu'une inondation n'ait noyé la contrée. Le train s'arrêta dans une petite gare : elle était toute pleine du gai va-et-vient d'un dimanche et d'une rumeur de voix joyeuses ; des propos s'échangeaient avec des chants et des rires. Je regardai par où ces gens étaient venus, par où ils pourraient bien s'en aller... Et je m'enfonçai de nouveau dans la campagne obscure, fermant les yeux sur une impression de rêve.

*
* *

Que les terres se soulèvent et que les collines abaissent leurs pentes pour enfermer une vallée ou évaser la coupe d'un lac, il n'en faut pas plus et voici l'exquis paysage d'un val, voici, dans le comté de Wicklow, Clara ou Glenmalure, voici Ovoca, voici surtout le sauvage, le tendre, le mélancolique val de Glendalough.

Comme une oasis du passé, jonchée de ruines, ce décor replie sur lui sa beauté et l'endort en un cimetière où le sommeil a toute la douceur d'une vie apaisée, désormais éternelle. Des pentes aux gazons roux se coupent autour des lacs, deux petits lacs dont l'eau claire sur les bords s'assombrit jusqu'à devenir noire. Un arrière-plan de montagnes. Les grisailles de chaumières effondrées, qui furent « les sept églises », mêlent à la poésie de la nature l'histoire des vieux âges chrétiens où cette thébaïde était une cité sacrée. Haute et droite au centre même du val, la tour ronde — la mystérieuse tour solitaire que pour une

destination inconnue un siècle ignoré a dressée partout en Irlande — semble un phare éteint, un beffroi frappé de silence, un gigantesque cierge de pierre planté dans la solitude sainte... Il faut un effort pour rompre le charme et s'évader de ce *luogo d'incanto*. Nous revenons par de nombreuses landes couvertes de bruyère rouge. Parfois la route domine une vallée rayée de cultures; mais autour de nous le sol se fait plus aride et le ciel s'assombrit. On croit traverser le triste empire de la reine des montagnes du Wicklow, la Lugnaquilla, dont la cime là-bas se dresse au-dessus des autres cimes. Un bêlement monta dans le soir. Nous laissions derrière nous le val de Glendalough, nous dépassions les autres vals et déjà l'aspect d'une contrée plus âpre, la solitude et le crépuscule nous faisaient paraître plus belle la vision qui devenait un souvenir...

*
* *

L'esquisse de Glendalough s'amplifie, se diversifie sur les côtes, qui déploient, dans un

enchevêtrement de baies, de loughs, d'îles et de pics, la féerie des jeux de la montagne et de la mer. La première fois que ce mirage surgit à mes regards, je ne m'y attendais guère. J'avais pris un jaunting-car à Londonderry pour aller voir les restes d'un vieux fort préhistorique, le Grianan of Aileach, à quelques milles de la ville. Le cocher m'arrêta devant le barrage en bois d'une cour de ferme et m'indiqua le sentier qui, à travers des pâturages et des bruyères, le long d'un petit talus renforcé de pierres sèches, escaladait la colline. A mesure que je montais, je voyais le paysage se découvrir à ma droite; soudain il se révéla tout entier. Au loin, l'eau des loughs Swilly et Foyle déroulait entre les montagnes des rubans de soie bleu pâle qui réfléchissaient une matinale lumière. Ces montagnes qui mêlaient des ondulations douces à des silhouettes aiguës s'estompaient dans une ombre gris-bleu. Leurs lignes se croisaient, se coupaient au-dessus de la surface claire, et cette harmonie, n'évoquant rien de réel, pourtant ne m'était pas inconnue. Je songeai au paysage qui fait le fond de la Joconde,

élargi, simplifié, magnifié, purifié par la toute-puissance sereine de la nature.

Un autre jour, j'allais en coche de Clifden à Westport, le long de cette route qui, par les landes du Connemara, passe à l'ouest des Douze Aiguilles, contourne au nord les monts Maamturck et va toucher le fond de la baie de Killary, au pied de la Mère du Diable. Vers un tiers du chemin, la route rase les plus profondes échancrures d'un golfe tailladé et dentelé, Ballynakill Harbour. L'Atlantique, en avant du golfe, est semé d'îles coupant la vue de la pleine mer. Partout l'étendue déserte et dépeuplée, une apparition de l'Irlande en dehors des âges et au-dessus du temps. Il me sembla la voir telle que l'aperçurent les aventuriers de jadis, les envahisseurs légendaires, les conquérants du moyen âge, Scythes de Partholan et de Némédius, Firbolgs et Danaans, Celtibères de Milesius, Danois et Anglo-Normands de Strongbow. Le ciel, l'eau, la côte, des landes, des montagnes, composent un tableau plus ancien que l'histoire et qui lui survit.

Le même paysage, à l'intérieur des terres, se concentre et s'accuse. Plus ramassé, il

retient le regard au lieu de lui ouvrir une perspective sans fin; plus riche, il ajoute la parure d'une sombre végétation à la beauté nue des lignes. Tel est Glengarriff, ce val perdu, à la fois sauvage et doux, où la halte d'un jour est une joie trop brève. Au fond de la baie, un cercle de montagnes harmonieusement entrecroisées, dont la cime est assez basse pour ne pas défier nos yeux, forme un décor que le regard embrasse tout entier de son mouvement naturel; les dernières pentes foisonnent de feuillage, arbres et arbrisseaux, ifs et houx, arbousiers, fuchsias. De petites îles étendent le charme vivant des bois sur l'eau indifférente. Dans les taillis où pénètrent de petits sentiers, c'est la fraîcheur des mousses et des fougères, le caprice des petites roches, le bruyant galop d'un torrent qui s'abat en cascade.

* * *

Glengarriff, c'est déjà l'ébauche un peu fruste, un peu grêle, de cette merveille accomplie : les lacs de Killarney.

Là, sont groupés, ordonnés et épanouis dans leur plus somptueuse richesse tous les éléments, épars ailleurs, du paysage que peuvent composer en s'harmonisant l'eau, les îles, les arbres et les montagnes. Il faut voir cet ensemble aux proportions grandioses quand, à un détour de la route de Kenmare, il surgit soudain dans sa romantique splendeur : au premier plan, en bas, la vallée du Gearhameen et l'Upper Lake; au-delà, le Gap de Dunloe; à gauche les masses des Reeks; au loin, à perte de vue, les eaux des deux grands lacs et leurs corbeilles d'îles... L'apparition surprend comme une magie céleste : tous les livres l'affirment, tous les touristes l'assurent, et je n'ai pas de peine à les en croire après ce que j'ai vu depuis. Par malheur j'ai manqué cette arrivée. Nous étions partis le matin de Glengarriff en char à bancs découvert malgré la pluie. Durant quatre heures elle s'obstina impitoyable. Les caoutchoucs étaient transpercés, les couvertures trempées, les banquettes submergées, et, désastre plus grand, seul irréparable, le paysage noyé, invisible. Au relais de Ken-

mare, j'abandonnai la voiture pour le chemin de fer, et c'est en pleine ville, dans la boue des rues sales, que je fis ma pitoyable entrée.

Vers quatre heures, le temps parut s'assurer un peu. La pluie cessait. Je me fis conduire en hâte, à travers bois, autour des lacs : ils étaient sombres et agités comme la mer. Nous arrivâmes à la Rencontre des Eaux. Que ce lieu renommé est peu de chose ! Trois lignes divergentes, l'arche surannée d'un vieux pont, un décor de verdure mouillé que le vent agite : ce n'est pas ainsi que j'avais imaginé Killarney et pourtant je n'étais point déçu; cette impression était douce, évocatrice; elle s'ennoblissait d'une poésie émanée sans doute du magnifique paysage dont la présence toute proche s'annonçait déjà par un indicible prestige...

Le vent s'éleva; une nuée noire couvrit le ciel, au-dessus du vieux pont construit par les Danois. Bientôt des gouttes d'eau tombèrent, projetées par la rafale. Le cocher enleva son cheval et ce fut alors un fantastique galop dans la tourmente. Nous avions l'air de faire une course avec la tempête. La pluie, par

masses impondérables, luttait de vitesse avec nous. Sur la route, pareille à une piste de « montagnes russes », le petit jaunting-car plongeait et montait, relancé par l'élan de la descente sur la pente opposée. Chaque échappée de vue sur le lac nous laissait voir une eau sombre et soulevée. Nous pénétrâmes sous bois. Le feuillage ruisselait, un feuillage de jardin d'hiver, la végétation d'un parc des îles chaudes : des magnolias et des cactus, des fougères arborescentes, des bouquets de bambous se mêlaient aux essences variées des arbres et à l'*Arbutus unedo* qui, avec la sauvagerie fantastique de son tronc noueux et de ses rameaux tordus, est l'orgueil des parcs de Killarney. Le vent était tombé ; il ne pleuvait plus ; de gros nuages couraient sur le ciel, quand, à la nuit presque close, nous revînmes par une longue route, pareille, entre deux murs moussus bordés de grands arbres, à quelque allée de vieux château français.

Le lendemain, journée de soleil sur les lacs transfigurés. Des barques attendaient à l'extrémité occidentale du lac supérieur, le plus petit des trois, le plus beau peut-être,

avec ses rivages capricieux aux découpures de golfes, ses huit îles qui lui font d'immenses corbeilles et les montagnes qui le dominent de toutes parts, inclinant sur ses eaux leurs pentes prodigues pour lui d'un luxuriant feuillage. Il n'a que trop de séductions, qui toutes attirent. L'œil suit les ciselures des baies, l'ombre sous la frondaison des îles, les souplesses de l'eau autour de tous les rivages, l'ondulation impérieuse des sommets; on oublie la simplicité du lac pour les parures qui le chargent ou les beautés qui l'environnent. Le long du courant tortueux qu'on appelle Long Range, les barques, après avoir franchi sous l'Old Weir Bridge les rapides de la Rencontre des Eaux, passent dans le lac moyen ou Muckross Lake. Celui-ci est le plus charmant, le plus humain des trois. Assez petit pour que le regard puisse l'envelopper tout entier, assez grand pour donner l'impression de l'étendue paisible, il est, avec ses rives encerclées du plus somptueux des parcs et ses trois îlots sagement rangés près des bords, l'image de la richesse, de la sérénité, de la joie. Rien ne détourne les yeux de sa

souveraine harmonie. Il est la douceur dans la grandeur. On glisse sur les eaux calmes sans curiosité, sans fatigue, avec un sentiment de quiétude et de bonheur.

Après avoir fait le tour de cette coupe enchantée, les barques passent, sous les arches du Brickeen Bridge, dans le grand lac ou Lough Leane. Par son étendue, les frondaisons de ces bords, la beauté lumineuse de son désert d'eau qui porte des oasis de verdure, il s'offre à l'admiration sans se prêter à l'étreinte d'une sympathie plus intime. Les rives manquent de relief et sur trois côtés prolongent encore la surface plane de l'eau. Mais il a quelque chose d'infini qui lui donne une unité tranquille. Trente îlots ou plus grandes îles découpent leur contours ou élèvent leur relief entre la double transparence du lac et du ciel. Quelques ruines, ici ou là, évoquent une vie du passé, religieuse ou féodale, qui se déroule dans ce magnifique décor. Quelques somptueuses résidences d'aujourd'hui, les silhouettes de grands hôtels, dénoncent la vie du présent, attirée ou fixée là par la beauté de ces lieux.

Le tour est achevé, les rameurs nous débarquent au pied d'une ruine altière, Ross Castle, qui maintient ses murailles sous le lierre et dresse encore sa haute tour carrée comme pour garder la baie et attester qu'une puissance de jadis avait déjà marqué de son sceau cette terre d'élection, devenue le fief de la plus grande puissance actuelle, aux mains du richissime brasseur Guiness, créé lord Ardilaun.

*
* *

Killarney est un miraculeux jardin éclos dans l'aridité du Kerry sauvage. A moins d'un mille, derrière les montagnes qui dominent les lacs, et en avant de la chaîne des Reeks, le Gap de Dunloe allonge son ravin pierreux entre des pentes stériles. Une rivière que nulle verdure n'avoisine suit les sinuosités les plus basses. Elle s'élargit parfois en un petit lac immobile et désolé. Les yeux ne se posent que sur des parois où perce le roc. De loin, les montagnes sont brunes avec quelques cassures brillantes de pierre

mouillée. Plus près, elles apparaissent grises, à larges raies rocheuses alternées de bruyère ou d'herbe maigre. C'est l'Irlande triste, l'Irlande de l'ouest qui commence.

Elle déploie des lieues et des lieues de solitude inculte dans toute cette partie occidentale du comté de Galway où l'usage maintient de vieilles dénominations de pays : Iar-Connaught, Connemara, Joyce's Country. C'est, à l'infini, la mélancolie des landes et des montagneux déserts. Une terre marécageuse ou inondée succède à un « moor » ; puis c'est un lough qui s'étale. Tout le Iar-Connaught est couvert de petits loughs et sur la carte du Guide Murray, dans la seule partie qui s'étend entre le lough Corrib, la baie de Galway et celle de Kilkieran, on en compte une cinquantaine. Parfois, dans les hautes ondulations qui annoncent la montagne, la bruyère fait place à une herbe dure, vêtant le sol d'un velours dont la chaude couleur verte aurait vieilli en teintes d'or. Voici maintenant un désert d'aspect rocailleux, puis un lough encore. Le train court vers un fond de montagnes qui détachent au premier plan, dans

une ombre bleue, un large cône. Changement à vue : les montagnes sont à droite et à gauche ; on ne reconnaît plus ni leurs couleurs ni leurs formes. Mais partout c'est toujours la même nudité de paysage : pas un arbre, nulle culture et le regard indéfiniment perdu dans la mélancolie de ces étendues brunes, rousses, grises, sur lesquelles les montagnes découpent de larges surfaces d'ombre.

Nous longeons ainsi, à leur base méridionale, les deux massifs des Maamturcks et des Douze Aiguilles et nous arrivons à Clifden, d'où un coche, contournant ces massifs, nous conduira, à travers l'âpre paysage de leurs pentes, jusqu'à Westport. Cinq heures de voiture dans le désert du Connemara, où nous ne verrions que la lande aride sur le flanc des montagnes et les cimes inégales entre lesquelles semblent se dévoiler de mystérieux abîmes, si l'eau toujours ne se mêlait à tous les aspects : tantôt, dans le fond des vallées, l'eau frémissante ou dormante d'un lac, tantôt, dans le voisinage de la côte, une échappée de vue sur l'eau claire d'une baie. De loin en loin, seule gaîté de cette terre sté-

rile ou délaissée, des haies de fuchsias renversent leurs fleurs rougent et donnent à la route, un court instant, l'air d'une allée de jardin.

Mais voici que se creuse un véritable fiord, la baie de Killary; elle pousse sa longue percée à 9 milles dans les terres entre des montagnes qui semblent croiser d'une rive à l'autre les lignes de leurs pentes. Bientôt la route longe un de ses bords, resserrée entre l'eau du golfe et la chaîne qui dresse son rempart escarpé. Sur l'autre rive, les masses imposantes du Mweelrea, le « Géant de l'ouest » et de son voisin le Bengorm ferment l'horizon et défendent contre les souffles du nord cette baie immobile où nos yeux ont peine à reconnaître l'eau farouche de l'Atlantique. Que serait le décor dans le soleil? Nous étions partis de Clifden par un beau temps qui égayait et illuminait la monotonie des landes. Mais il s'était assombri comme nous approchions du fiord et celui-ci nous apparut enveloppé de cette pluie fine et dense dont l'implacable ruissellement noie avec la même indifférence les touristes et le paysage. La

halte de Leenane fut la bienvenue et l'hôtel solitaire, avec son rez-de-chaussée en arcades, prenait l'air rassurant d'un asile au pied des hautes collines qui le faisaient paraître tout petit, à la mesure humaine.

Le lendemain, une matinée de promesses et de menaces nous laissa voir, sous un ciel gris, un panorama de montagnes, d'eau silencieuse et de nuages. On contourna la pointe du fiord et la voiture passa le petit pont jeté sur l'Erriff. Nous suivîmes alors l'autre rive de la baie, au pied du Bengorm. Sous l'originalité des variations nous reconnaissons le thème de la veille : pentes nues, cimes tristes, bruyères rocheuses, dans la fraîcheur et la clarté que donne à l'air matinal la présence d'un lac. Puis la route suivit un ruisseau et côtoya de petits loughs. Laissant derrière nous les hautes masses, nous n'avancions plus que dans des landes aux ondulations nues. Le ciel devenait plus gris, des brouillards s'amassaient là-bas, dans ces mystérieux gouffres d'ombre que les yeux imaginent au fond des orifices dessinés par les cônes lointains des montagnes ; le vent soufflait,

éparpillant comme une poussière argentée l'eau qui sourdait à leurs flancs en minuscules geysers. Bientôt la pluie éclata, non pas fine et lente comme la veille, cendre impondérable, gazes déchirées que s'arrachent les souffles contraires, mais violente et projetée d'une force telle qu'elle cinglait douloureusement le visage d'une volée de gouttelettes glacées.

De la pluie d'Irlande on peut rarement dire qu'elle tombe. Il faudrait, pour la bien nommer, autant de mots qu'elle a de caprices. Tantôt, comme hier, elle voyage dans l'espace, promène ses masses mouvantes, traîne ses écharpes vaporeuses ; tantôt, comme à Killarney, elle lutte avec le vent, poussée, excitée, rapide. Une fois pourtant elle tomba, tout simplement : ce fut comme un réservoir qui éclate, comme une poche qui crève, comme des tonneaux troués qui se vident ; les parapluies à peine ouverts lançaient des jets par toutes leurs baleines, les plus réfractaires water-proofs étaient pénétrés comme une toile. Cette journée diluvienne eut sa note comique : un gros monsieur goudronné des pieds à la tête et qui, sûr de lui dans son

vêtement ciré de pêcheur de Terre-Neuve, jaune clair et tout neuf, avait roulé sur nous des yeux ronds et contents derrière ses lunettes d'or, retirait maintenant son chapeau transpercé, essuyait sa longue barbe ruisselante et répétait d'un air déconfit : « *I'm not very bad, but I'm not quite comfortable*, Je ne suis pas trop mal, mais je ne suis pas tout à fait confortable. » Évidemment, après cette déception, il ne lui restait plus à essayer que le scaphandre.

Aujourd'hui, c'est un autre genre de pluie : elle zèbre l'espace de ses lignes dures et abat sur le visage des lanières perlées. Quand je puis ouvrir mes yeux qu'elle aveugle, je vois la même étendue, froide, aride, inhabitée. Après le gros village de Louisbourg, nous longeons de près la côte méridionale de la baie de Clew, entrevue par échappées seulement, comme un immense champ de mer ardoisée dont d'innombrables îles, sous leur seule parure de gazon, sont les parterres sans fleurs. C'est maintenant le souffle de l'Océan tout proche, qui jette sur nous la lourde pluie des côtes. A droite, d'âpres collines, dominées

par le Croagh Patrick, évoquent pour la dernière fois avant l'arrivée à Westport la monotonie, l'aridité, la dure solitude des hautes terres.

*
* *

L'aspect de ces étendues montagneuses s'atténue, s'aplanit et s'étend au large des landes qui couvrent une si grande surface de l'intérieur. On le saisit mieux encore dans son ensemble, lorsqu'on regarde l'île d'Achill du sommet du Slievemore. C'est un développement uniforme de bruyère sombre, coupée seulement, au fond des plis de terrain, de quelques layons de cultures. Bien des fois le train m'a fait traverser des déserts pareils : je n'en ai jamais contemplé d'aussi vastes espaces et jamais non plus ils ne s'offrirent aussi dégagés de tout autre aspect. Il faut chercher en Achill plutôt que partout ailleurs la morose nudité du moor.

Le plus souvent elle s'altère et s'interrompt : soit desséchée, grisâtre, rayée d'affleurements ou de saillies de pierre; soit au

contraire marécageuse, noirâtre, coupée en tranchées pour l'exploitation de la tourbe.

Dans le comté de Clare, entre Ennis et Ennistimon, j'ai vu, aux environs de Corrofin, de véritables champs de pierres. De loin, ils faisaient l'effet d'une ville dont les maisons pressées ne seraient plus que des taches grises; à mesure que le train nous rapprochait, nous avions une vague vision de cimetières; de près, c'était comme une ébullition rocailleuse qui, montée du sol, s'y serait soudain durcie. Par places, des flaques d'eau, pareilles à de petits lacs, luisaient dans ce terne paysage.

Mais l'aspect ordinaire de la campagne irlandaise, dans la grande plaine centrale, c'est le marais de tourbe, *peat-bog*. On garde dans les yeux l'obsession de ces vastes étendues où le sol crevassé, spongieux, cache sous sa surface d'un brun sombre des profondeurs dont la décomposition lentement mûrie a fondu en une masse homogène la terre détrempée, les détritus organiques d'une vie végétale et animale contemporaine de la préhistoire et les vestiges des races primi-

tives. Ils occupent les lits d'anciens lacs et les emplacements de forêts disparues. Tantôt leur couche élastique peut porter les pas, tantôt le pied s'enfonce dans des marécages de joncs et des ornières d'eau noire. De ci de là une coupure étage ses raies obliques et, près de la tranchée ouverte, des petits rectangles, dispersés ou en tas, sèchent, en attendant l'automne et les journées d'hiver enfumées sous le chaume.

*
* *

Toutes ces images d'Irlande, qui s'ordonnent dans ma mémoire pour y résumer les principaux aspects observés à loisir ou entrevus au passage, restent dominées par le grand souvenir des côtes abruptes, des falaises coupées en *cliffs,* creusées en cirques, évidées en arches et en voûtes, des caps sauvages pareils à des proues de navires et des montagnes dont la pente s'abat lourdement sur la mer. L'île est belle surtout et souverainement fière dans ces contours qu'elle hérisse comme des défenses ou qu'elle dresse comme

des remparts, depuis les siècles du passé et en dehors des vicissitudes de l'histoire, au-dessus du rythme éternel des flots.

J'ai vu par la fin d'un beau jour, le long de la côte de Clare, les Cliffs of Moher; et malgré la description de mon Guide, toute préparée pour une tempête, je n'ai pas regretté l'assaut des vagues, leur écume, ni leur colère. L'Atlantique avait une douceur de lac; il frémissait comme une soie et son plissement lustré passait de l'argent au bleu pâle. Le soleil incliné dorait lumineusement le ciel. C'était, dans l'étendue et le silence, devant cette mer où ne passe aucune voile, une impression de paix, d'infini et de gloire. Je suivais le bord des falaises, le long du petit mur que la sollicitude d'un O'Brien a élevé contre l'imprudence des touristes. En bas, les dernières lames du flot caressent les rochers détachés et glissent entre leurs blocs. A droite et à gauche les pans à pic des cliffs luisent sous les rayons obliques du soleil. Ils sont presques noirs, coupés parfois du dessin de mystérieuses portes closes, ou bien ouvrant — sur quel inconnu? — des arcades sombres.

En face, les îles d'Aran (Inisheer, Inishman, Inishmore) sur trois plans successifs, croisent leurs lignes bleues. Au loin, vers le nord-ouest, devinés à travers la brume, la baie de Galway et le Iar-Connaught. A mesure que le crépuscule s'enfonçait dans la nuit, tout ce décor s'estompait, les arrière-plans déjà devenus invisibles. Il fallait redescendre le penchant gazonné des falaises. Bientôt le jaunting-car filait vers Lehinch. La route coupait des pâturages déserts, des landes enveloppées d'un crépuscule lilas, que fraîchissait la mer toute proche, la mer calme à cette heure au fond des baies, endormie comme une esclave au pied de la majesté des cliffs.

Esclave souvent révolté, qui a laissé partout la marque de ses colères, mais surtout merveilleux ouvrier, cet océan dont l'effort travaille depuis des siècles à ouvrager la côte ouest et nord de l'Irlande et l'égale aux plus fameuses merveilles! Il faudrait passer en vue des caps déchirés qui projettent des lambeaux de montagnes, entrer dans les larges baies encombrées d'îles, longer les murailles de rocs. Tous ces rivages de

Donegal, Mayo, Connemara, Clare, Kerry, hérissent, découpent et creusent un prodigieux relief, qui peut-être ne saurait être surpassé en grandeur, et dont aucun autre assurément n'égale la variété et la richesse. On ne s'attend point que je prétende à le décrire dans cette esquisse, qui n'est qu'un cadre très sommaire pour mes impressions d'Irlande. Je ne puis pourtant penser à l'assaut laborieux des vagues sans revoir ces « cathédrales » d'Achill que le flot a taillées dans les Cliffs of Minaun. On y accède, à marée basse, par une vaste plage déroulant sur deux milles de long l'humide douceur de son tapis de sable. De loin, les cavités et les piliers ont un air de ruines encadrées dans la montagne. Approchons : voici l'arche d'un portail immense. Le quartz granitique prend sous le ruissellement de l'eau un luisant de marbre. L'ombre est froide comme en une vieille église. Mais déjà nous sommes de nouveau sur la grève et le vent du large nous paraît tiède après ce passage entre les parois mouillées. Devant nous s'ébauche en plein rocher une grossière ogive : elle s'appuie

d'un côté au bloc de la falaise, de l'autre sur un pilier tortueux, mal équarri et qui penche. Ce porche, plein d'azur, ouvre sur l'infini. Plus loin, l'entrée sans porte d'une nef obscure... Et toujours, au-dessus de ces jeux du rocher et de la mer, la falaise abrupte semble défier le flot de pousser plus haut ses caprices.

Il a triomphé au nord, sur la côte d'Antrim où, dans les falaises crayeuses qui se prêtaient à ses fantaisies d'architecte et même de sculpteur, il a sans peine évidé les arches, creusé les cavernes, taillé des profils de colosses.

Mais c'est au bord des coulées basaltiques, près de la Chaussée des Géants, qu'il faut voir la mer d'Irlande, acharnée à cette grandiose matière, la travailler avec furie, ou, lassée de son effort, se retirer, contente ou vaincue, et recueillir ses forces dans la sérénité d'un repos éphémère. C'est de là surtout qu'il faut voir les rochers, les caps, les masses verdoyantes, les falaises rayées qui font, au soleil ou dans les brumes, la magie du rivage. Ces images souveraines dominent ou ré-

duisent tous les autres souvenirs. Que me paraît maintenant la Chaussée elle-même, où j'avais éprouvé déjà la déception réservée à tout voyageur qui, pour la première fois, se promène sur ces pavés de lave, magnifiés sans mesure par la perspective des photographies et les descriptions des *Hand books*, déshonorés par une exploitation indigne de la nature. La Chaussée des Géants close d'une grille, avec six pence d'entrée et un tourniquet à la porte! Un guide obstiné à me suivre m'arrête dix fois devant des polygones réguliers, détaillant les côtés de la voix et du geste : *one, two, three, four, five, six*. Il faut que je contemple dans un creux en losange une petite flaque d'eau et que j'écoute une histoire. Il faut que je m'asseye dans la « Chaise du désir », siège naturel formé par la disposition symétrique des blocs et où il suffit de former un vœu pour qu'il s'accomplisse. Quelle merveille résisterait à une telle façon d'être admirée? Et la Chaussée n'est pas une merveille. Revenons plutôt en arrière, vers les gouffres rocheux où bouillonne une eau en furie, affolée de ne pas trouver

l'entrée des cavernes et jetant contre les parois qui l'irritent une écume épaissie et laineuse. Ou au contraire, allons au delà, jusqu'au rocher-îlot de Carrick-a-Rede relié à la terre ferme par une passerelle de corde qui se balance à 80 pieds au-dessus de l'abîme. Le rivage avance ses masses gazonnées pareilles à autant de promontoires aux vertes découpures; en face, l'île de Rathlin recourbe dans la brume cette équerre qu'on a justement comparée à la forme des bas tricotés par les bonnes femmes d'Irlande; plus loin, aux derniers confins de l'horizon, devinées plutôt qu'aperçues, les lignes des presqu'îles d'Écosse...

Ce décor prépare, prolonge et encadre un arc de rivage dont la grandeur surnaturelle a fait croire à des ouvriers de légende. Ils auraient façonné le pavé de la Chaussée, abrité contre le roc le Métier de Tisserand, adossé à la falaise le gigantesque buffet des Tuyaux d'orgue, étagé l'Amphithéâtre et là-bas, plus loin, monté la Cheminée qui enlève son aiguille sur la maçonnerie d'un pan de montagne. Mais les géants Fémoriens paraissent à leur tour d'indignes ouvriers de-

vant l'architecture des terrasses qui, profilant sur le ciel la silhouette d'une immense proue dentelée, proclament la collaboration des siècles et des vieilles forces de la terre. L'esprit monte les degrés d'une cosmogonie visible aux yeux. Lias, basalte, diorite, ocre ferrugineuse étagent leurs stratifications et leurs teintes : les secrets de la science brillent des splendeurs de la beauté ; et par places, dans des anfractuosités verdoyantes, des coulées mordorées, des replis rougeâtres, éclosent, comme la suprême parure de cette gloire minérale, mousses, lichens, herbes ou fleurs, les prestiges de la vie...

Des vapeurs s'amassaient au-dessus de la mer ; l'horizon s'assombrissait de nuages. Quand je me retrouvai sur la Chaussée, de larges gouttes traçaient leur cercle sur le grain des pavés. Il fallait se hâter vers l'hôtel ; et ce fut à travers une violente et lourde pluie d'Irlande que je vis s'évanouir, à peine visible mais belle encore comme un fantôme de paysage, et toujours dominatrice, la côte d'Antrim, noyée maintenant dans la même grisaille que le ciel et la mer.

II

LES VILLES

Dans le décor de la nature, l'activité des hommes n'a cessé de bâtir et de détruire. Le drame du passé, avant que nous l'ayons déchiffré dans les chroniques, nous fait d'abord éclater aux yeux ses péripéties essentielles, immobilisées comme un relief de pierre. Les villes sont une image de la destinée des peuples. Leur sol porte l'empreinte des pas de l'histoire, la marque des générations disparues. En même temps, leur physionomie actuelle est un miroir de leur âme et nous en traduit les sentiments, les habitudes, les désirs. Rappelons nos souvenirs des villes d'Irlande et résumons ici, sans prétention de décrire, nos impressions.

Dublin ne diffère pas beaucoup d'une ville anglaise. Capitale, depuis plus de sept siècles,

d'un royaume sans roi, elle a pris l'importance d'une grande cité d'Angleterre, mais n'a pas su en égaler l'activité ni la richesse. L'ombre du triste château où, depuis 1565, les lords lieutenants soupirent, dit-on, après l'expiration de leur vice-royauté, s'étend sur la ville et aggrave ainsi le caractère lourd et froid de sa dignité officielle. Il y a trop de colonnades et de portiques, trop de frontons et de dômes, trop de style néo-grec du dix-huitième siècle dans ces édifices aux destinations si diverses : Trinity College, le Parlement (aujourd'hui Banque d'Irlande), la Douane et la Poste, les Quatre Cours, l'Académie royale, le Musée de Science et d'Art. Il y a trop de statues aussi, parmi trop de tramways, dans Sackville street, orgueil de Dublin, oui, trop de personnages de toutes dimensions, de toutes matières et de tous costumes, depuis Nelson sur son « Pilier » et O'Connell sur son piédestal, jusqu'à l'humble image du Père Mathieu, « apôtre de la tempérance ». Le Guide en mains, on retrouve, au long des rues vieillies et moroses, les résidences de l'aristocratie de jadis, des pairs du Parlement. Elles

sont divisées, pour la plupart, en petits logements, et on a peine à les reconnaître sous leur figure de misère. Quelques quartiers confortables, comme Stephen's Green, alignent leurs rangées de demeures bourgeoises, toutes pareilles, face à la grille du square verdoyant comme un parc. Rien ne nous avertit que nous ne soyons pas à Londres. Les quais de la Liffey sont plus maussades encore, moins grouillants que ceux de la Tamise; nulle part cette animation qui élève au-dessus des ports français une bourdonnante rumeur, et leur donne l'air joyeux d'un chantier. C'est plutôt ici la mélancolie d'un embarcadère; et le vent qui soulève en tourbillons les détritus du sol est aigre aux yeux, comme l'est à l'oreille la plainte rauque des sirènes. Cette métropole d'un royaume découronné, d'une nation vaincue, d'un peuple aux éléments inconciliables, reste une grande ville de province, assez noble et assez morne, qui n'a pu garder le prestige du passé comme Édimbourg, ni acquérir celui des temps nouveaux comme Liverpool.

Est-ce la prévention d'un esprit incapable d'oublier des notions tyranniques? Sous l'as-

pect hybride, incertain, que lui impose une magnificence d'emprunt opprimant son malaise, Dublin m'a donné, dès l'abord, l'impression du pays conquis, dominé. Un premier regard y lit l'occupation militaire, mal dissimulée sous la tenue du policeman. La Royal Irish Constabulary n'a de la police que l'apparence. Elle est, à vrai dire, un corps d'armée et quelque chose de plus. Les agents sont à la fois des soldats qui gardent le pays et des gendarmes qui le surveillent. Ils se répandent partout. Ce sont eux qu'à la descente du train vous apercevez les premiers sur le quai de la gare, aussi grands que les policemen anglais, plus sveltes, élégants dans leur uniforme très simple et très sombre, où se détache seulement, rouge et argent, aux coins du collet de la vareuse et au devant du képi, la harpe d'Erin. Vous les retrouvez dans le vestibule, près des guichets, à l'abord des portes. Ils circulent dans les cours, parmi les « cars » et les « cabs »; vous les voyez en marche le long des rues, immobiles au milieu de la chaussée et plantés au bord des trottoirs, toujours calmes, empressés, attentifs, vrais gar-

diens de la tranquillité publique, imposés par la méfiance de l'Angleterre à la turbulente île sœur.

En contraste avec leur taille imposante et leur gravité, se cambrent légers, jeunets, pimpants, inutiles, les petits soldats de parade, ajustés dans leur costume collant, infanterie à tunique rouge, jolis cavaliers noirs lisérés de jaune, l'éperon au talon de la bottine fine, tous badine en main ou sous le bras, cigarette aux lèvres ou cigare aux doigts. Les plus vieux paraissent dix-huit ans, les plus jeunes quatorze ou quinze. Je crus d'abord qu'il y avait à Dublin une école militaire ou un collège d'enfants de troupe. Mais, devant le nombre, je m'informai. « C'est l'armée anglaise », me dit non sans ironie un notable Dublinois. Et il attira mon attention sur les affiches étalées aux murs des édifices, aux portes des commissariats, aux colonnes des portiques : « On demande des recrues pour toutes les armes du service de Sa Majesté. Les engagements sont reçus dans tous les postes de police. Que Dieu sauve le Roi ! » Une seconde affiche, où sont peints les différents uni-

formes, accompagne ordinairement la première et détaille les avantages de l'état militaire. Mais ils éclatent sur les mines reposées et fraîches de ces beaux gamins qui passent et repassent avec l'allure apprêtée de vivantes réclames, tandis que seuls paraissent des hommes les Higlanders barbares, rythmant le pas au balancement de leur courte jupe sur leur genou nu.

*
* *

Il y a tout lieu d'espérer que l'avenir, meilleur que le passé, ne mettra plus cette armée aux prises avec les Irlandais. Pour l'instant, elle paraît en grande faveur auprès des Irlandaises. Tout le long de la soirée, les groupes se forment dans Sackville street, et ce sont d'intermidables causeries, sous un bec de gaz, contre la devanture d'un magasin, ou de lentes promenades. Les boutiques ferment à six heures et les restaurants (si l'on peut donner ce nom aux D.B.C., XL Cafés, Empire, et autres établissements aussi vagues que leurs dénominations sont cabalistiques) ne vont guère au delà.

C'est le bon moment de la journée irlandaise, cette flânerie du soir par les rues. Sauf les très honorables bourgeois de Stephen's Green ou de Merrion square, toute la ville est dehors. Des familles vont au petit pas, traînant leur délectation de ces heures vides; des bandes de jeunes gens passent d'une allure plus dégagée; ils causent et rient et fument leur pipe. De petites ouvrières, des demoiselles de magasin se tiennent le bras et jasent ou, droit et vite, vont leur chemin. Les uniformes égaient cette foule. On se rencontre et on s'aborde, militaires et jeunes filles; et la promenade reprend plus joyeuse. Des gamins pieds nus vous harcèlent de leurs derniers numéros de journaux; de pauvres femmes, assises contre un mur, attendent que les passants épuisent le reste de leurs « papiers ». Et, de toute cette vie nocturne, éveillée avec les becs de gaz et les étoiles vacillantes, monte une rumeur de bavardage, de rire, de bruits de pas, qui ferait croire, moins la musique des bals de carrefour, à un Quatorze-Juillet de province. Que de fois elle m'a fait relever le store de ma fenêtre d'hôtel,

dans les petites villes où elle emplissait jusqu'à onze heures ou minuit la rue principale! Mais je ne voyais jamais rien de plus que le défilé des passants flâneurs, heureux de prolonger une journée sans fatigue dans le farniente du soir.

* * *

Car la vie est douce pour tout ce petit monde des villes d'Irlande, villes de peu de commerce et de peu d'effort, de peu d'exigences aussi. On pourrait appliquer à toute la contrée la dénomination que donne un Guide humoristique à je ne sais plus quel coin de l'Ouest : la terre de l'après-midi, *The land of the afternoon*. Je n'ai vu nulle part un magasin ouvert avant neuf ou dix heures. Encore, n'est-ce que pour le balayage et l'arrangement. Vous voyez les garçons ou les « maids » muser au seuil de la porte, entre deux coups de balai, puis faire l'étalage avec une lenteur coupée de maints repos. Quand un Irlandais travaille, affirme un dicton du pays, il y en a sept qui le regardent.

Nous sommes ici dans le royaume du loisir, où le temps a peu de valeur et, à vrai dire, ne compte pas. On vous laisse très aisément dix minutes dans une boutique, sans prendre garde à vous, parce qu'on est occupé ailleurs, à attendre qu'un autre client ait choisi une carte postale.

Une pareille organisation déconcerte et une telle candeur désarme. Elles vont d'ailleurs avec une humeur aimable, facile, qui séduit et dispose à l'indulgence. Ce peuple aime à vivre, à se laisser vivre. Il est gai, insouciant, cordial. Il savoure le loisir avec délices et les jours sont pour lui un long loisir. Il a tout le temps de s'intéresser à vous. Si vous lui en donnez l'occasion, c'est une aubaine. Il l'attendait, ou semblait l'attendre. En tout cas, le voici prêt à en jouir, comme il est toujours prêt à jouir de la bonne aventure qui passe. Jamais la tension de l'effort n'a raidi son attitude, qui garde une allure de liberté, une aisance où survit l'antique noblesse du Celte. Il est prévenant et affable, il se plaît à votre plaisir.

Sans toutefois s'oublier lui-même, pourra-

t-on penser : soit, et c'est alors le désir de plaire, sentiment plus social qu'on ne serait tenté de le croire quand on le juge d'après sa forme dégénérée et agressive, dans son usage de guerre, comme arme féminine de faiblesse et de ruse. Naturellement nous le retrouverons chez l'Irlandaise ; mais là même il n'est pas, à vrai dire, coquetterie. Le mot implique une idée de manœuvres beaucoup trop raffinées. La femme irlandaise paraît plus spontanée et plus simple. Elle est jolie, par son allure si abandonnée, si souple auprès de la raideur britannique, ses cheveux bruns ou roux, et ses yeux dont l'innocence continue à sourire au-dessus du cerne noir qui la raille, ses yeux déconcertants qu'on dirait, suivant le mot hardi d'un poète, placés là par un ange aux doigts salis. Tandis que l'Anglaise aime l'apprêt, l'artifice, la mise en scène, beaucoup plus naïvement elle aime la parure, avec un instinct d'enfant. Je n'ai jamais vu une telle prodigalité de faux bijoux. En chemin de fer, en voiture d'excursion, sur les lacs, on ne rencontre guère de femme qui n'ait un lourd collier, une chaîne de pierreries, plusieurs

bracelets. Les fillettes de douze ans ne remuent les bras qu'avec un bruit de sonnailles que fait à leur poignet un lot de cercles d'argent surchargés de breloques. Dans ce pays, au climat fantasque, où le vent et la pluie sont de perpétuels trouble-fête, vous ne voyez que chapeaux à plumes, couleurs claires et bas à jour. Jamais rien de pratique et de solide. Le costume tailleur, très à la mode en Angleterre, m'y parait inconnu. Je n'ai pas souvenir d'avoir vu voyager une jeune fille irlandaise autrement qu'avec un corsage de soie éclatant ou pâle, de petits souliers découverts, le cou nu et un large chapeau dont elle retient le bord, par les coups de vent, de sa main gantée d'une mitaine. Elle passe ainsi dans les averses, le long des rues boueuses, monte dans les tramways où les parapluies ruissellent, s'assied sur les banquettes des gares, toujours fraîche, toujours mouillée et toujours souriante.

*
* *

Cette facilité à vivre, cette accommodante humeur qui contribuent si fort au charme de

l'Irlande, glissent trop aisément au laisser-aller, à l'insouciance et à la paresse. L'arrivée dans une ville irlandaise est toujours une surprise pour l'étranger. Il pourrait croire que tous les hommes valides ont été mobilisés et postés le long des murs pour le regarder passer. J'étais depuis trois jours en Irlande et j'arrivais à Drogheda, la première fois que je remarquai ce singulier spectacle. Adossés contre la Banque nationale, une vingtaine de gaillards bruns, dans la force de l'âge, les mains dans les poches, les pieds en avant, semblaient attendre. Ils n'avaient point l'air misérable, mais leurs vêtements n'étaient ni ceux du bourgeois ni ceux de l'ouvrier et décelaient une condition interlope. D'autres s'alignaient plus loin. Quelques-uns déambulaient par les rues. Ils forment là-bas une catégorie sociale bien connue, encore que les limites en demeurent imprécises, et étiquetée d'un nom expressif : les *corner boys*, les gars du coin. J'en ai vu qui, d'un pas traînant, venaient, dès neuf heures, prendre leur position pour la journée. Interrogez un Irlandais : il vous dira que si tous ces hommes ne font

rien, c'est qu'ils n'ont rien à faire. Je pense qu'il y a bien quelque raison dans cette excuse. Mais, pour l'instant, j'essaie de rendre la physionomie des villes, je ne cherche point à pénétrer les secrets de leur condition. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai trouvé partout des *corner boys*, dans l'industrieuse Belfast comme dans la stagnante Drogheda, à Cork comme à Galway, à Londonderry aussi bien qu'à Westport. Ils sont d'ailleurs très pacifiques et très honnêtes et je ne sache pas qu'ils sortent jamais de leur quiétude pour se lancer dans les fatigantes entreprises et les dangereuses équipées de nos rôdeurs. Les *corner boys* ne font pas de mal : ils ne font rien.

Hélas! les femmes en usent de même, et si leur indolence est pour une part l'effet de la misère, il faut bien reconnaître qu'elle l'aggrave à son tour. Leurs logis sont à l'abandon; leurs enfants vivent dans la crasse la plus épaisse; elles-mêmes ne sont vêtues que de loques où jamais ne s'exerça la bienfaisante action du savon ni de l'aiguille. Je ne pense pas qu'aucun pays au monde offre, à

deux pas de quartiers riches, à l'ombre même des massifs décors de la civilisation, un tel spectacle. Dans ces faubourgs, toute une population, immobile et oisive, se putréfie, comme l'eau dormante. C'est une pénible promenade que de suivre, à Cork, les rues à pic derrière la cathédrale catholique, le fort Élisabeth, la cathédrale protestante et le palais de l'évêque anglican; à Limerik, les deux anciens quartiers de l'est appelés ville anglaise et ville irlandaise; à Dublin, la rue Saint-Patrick, pareille à une ville dans la ville, une capitale de truands. Ce dernier spectacle serait sans doute le plus pittoresque, s'il n'était le plus douloureux. Le marché permanent qui étale sur les trottoirs un rebut de pommes de terre près d'une hotte de harengs; les boutiques à auvent où se balancent, à côté des morceaux de lard et des pots de mélasse, les nippes d'une friperie; les humides et noirs débits de stout et de whisky; le défilé sans fin des pauvresses dans la livrée uniforme du châle de gros tartan drapé sur leur tête : tout est rassemblé ici pour donner une image accomplie de cette misère dont les victimes,

comme des esclaves pliés à la servitude, sont dégradées au point de ne tenter plus rien contre sa tyrannie.

*
* *

Ce n'est là que le terme extrême de cette sorte de laisser-aller où s'abandonne un peuple à l'imagination vive, à l'humeur ardente et légère, qui abdique aisément les prérogatives de l'action et renonce volontiers à l'effort, pourvu qu'on n'attente pas à son idéal. De quel poids les circonstances l'inclinèrent dans le sens même de sa nature, nous le voyons de nos yeux sans avoir besoin de le demander à l'histoire : partout l'image de la conquête se dresse encore, écrasante et dominatrice. Presque point de ville où quelque mur ruiné, quelque porte en détresse, quelque débris de bastille n'atteste la mainmise anglo-normande. Parfois un château fort subsiste tout entier, alourdi de massives bâtisses, restauré tant bien que mal, transformé en caserne. Le château du roi Jean, qui semble défendre encore le Thomond Bridge, sert

aujourd'hui à la garnison de Limerick; Drogheda n'a gardé de ses remparts que deux portes de bastion propres seulement à rappeler la sauvage ruée des soldats de Cromwell, de maudite mémoire; et la tour de Nenagh, unique débris du château des Butlers, laisse choir ses pierres sur les détritus accumulés à ses pieds.

Lourds sans doute entre tous les édifices qui continuent de peser sur le sol d'Irlande, les temples du vainqueur dressent leur clocher carré, crénelé, pareil à un donjon. Elles sont là, debout, paisibles et confortables, les églises anglicanes si longtemps toutes puissantes en ce pays catholique où, la cause religieuse s'identifiant avec la cause nationale, elles représentaient l'ennemi. Encore ne remarquons-nous d'abord que les dernières venues et les plus modestes. Beaucoup n'ont pas la physionomie étrangère; car avant de s'installer dans ses propres demeures, le protestantisme officiel a chassé le culte ancien et lui a pris ses asiles. Toutes les églises gothiques, toutes les vénérables cathédrales du moyen âge abritent aujour-

d'hui, dans l'ombre mystique de leurs piliers, de leurs colonnettes et de leurs voûtes, l'autel sans tabernacle et le pupitre doré de la Bible anglaise. Parfois, la générosité d'un lord a fait tous les frais d'un culte que sa race a importé et qu'il veut glorifier sur cette terre d'exil. Telle la petite église de Westport. Lord Sligo l'a fait tailler dans la pierre et le marbre et enchâsser, comme le joyau d'un fermoir, à la porte même de son parc.

L'intérieur était lumineux et tiède, le dimanche soir où je vins à l'appel de deux cloches sonores. Les globes dépolis noyaient de leur éclat un décor de luxe : tapis discrets, portières de soie rouge, fresques sobres déroulant le noble dessin des scènes bibliques au-dessus de revêtements de marbre, grilles ouvragées et étincelants lampadaires. Quelques fidèles seulement, un petit choix de gens riches, disséminés dans les lignes de bancs à haut dossier plein. Au premier rang, un gentleman de grande allure, deux dames, et une jolie bande de jeunes garçons à l'irréprochable toilette anglaise, de grandes fillettes en corsages clairs, les cheveux blonds

dans le dos. Un vicaire en surplis blanc, si blanc et si frais qu'il semblait fleurer encore l'amidon sous la chaleur du fer, lisait un long discours philosophico-théologique. Les mains appuyées sur le rebord en velours d'une chaire basse, posée comme une estrade, il scandait au rythme lourd de l'accent anglais ses phrases de noble et froide prose. J'avais devant les yeux le parfait modèle du clergyman instruit, sérieux, correct. Après son sermon, il annonça le numéro d'un psaume et les voix pures mêlées aux voix fortes s'unirent en un chœur très gracieux et très grave. Les vingt ou trente fidèles — toute la population anglicane de la ville, je pense — sortirent avec l'air de dignité et d'apaisement que donne la pratique régulière du devoir.

Dans la rue froide, sous la pluie, une autre image d'église me revint en mémoire. Le contraste sans doute l'y appelait. Le matin du même jour, à l'île d'Achill, j'étais entré dans le pauvre édifice nu, où les paysans attendaient la messe. Cette vaste nef sans architecture n'avait d'autre prétention que d'abriter l'autel, le prêtre et les fidèles. Ils

étaient là si nombreux que je dus me tenir près de la porte. Les femmes, dans leurs plus belles jupes et leurs plus beaux châles, mais les pieds toujours nus, étaient agenouillées sur la pierre des dalles; les hommes se tenaient debout, bras croisés, ou un genou en terre. Et l'humble recueillement de cette foule se faisait plus touchant dans le silence. Ils étaient venus là de tous les points de l'île, les uns à pied, d'autres à cheval, quelques-uns entassés dans une charrette à âne. J'avais croisé, tout le long des routes, ces pittoresques caravanes de piétons, de véhicules et de cavaliers avec leur femme ou leurs enfants en croupe. C'étaient les plus pauvres de la pauvre et catholique Irlande; ils m'apparaissaient à cette heure dans leur tragique condition de dépossédés, de vaincus demeurés libres et fiers, et fidèles à leur idéal

Où cachent-ils pour lui des trésors? Car voici que, comme une revanche de la foi longtemps opprimée et toujours vivante, comme un défi à la religion des plus forts, qui ne les a pas conquis, ils élèvent à leur tour de magnifiques temples, dont la splen-

deur chante au-dessus des cités un hymne de victoire. A Queenstown, la colline où s'étage la ville porte, assise sur de grandioses substructions, une cathédrale neuve que trente années de travaux et quatre millions de dépense ont à peine achevée. Elle mêle la teinte gris-bleu du calcaire à l'éclat du marbre rouge : elle est vaste, lumineuse, triomphante et sereine. La petite ville de Lismore, si propre autour de sa fontaine, si décemment rangée à l'entrée des avenues qui conduisent au château de rêve du duc de Devonshire, offre au passant la surprise de son église claire qui déploie un intérieur somptueux de cathédrale lombarde. Au milieu de la grande rue, l'église d'Enniskillen ouvre son hall construit et décoré dans le gothique ancien. D'autres églises plus modestes sont agrandies ou embellies.

La vie d'une ville semble parfois s'être ramassée et exaltée dans l'élan qui a fait surgir du sol cette floraison de sa plus vigoureuse sève. Les autres édifices ont un air de ruines taciturnes et de décors abandonnés. Ils encadrent de leur majesté déchue et morose

une vie languissante à qui leur ombre paraît mortelle. Les boutiques tardent à s'ouvrir. Les *corner boys* traînent leur flânerie le long des trottoirs ou se reposent au mur ensoleillé d'une maison. Les femmes, enveloppées de leur châle, ne finissent pas d'émietter les heures au seuil des portes ou sur le pavé des rues. Des usines effondrées, des demeures ruinées se mêlent aux maisons d'aujourd'hui comme des déchets que la circulation d'un organisme atone n'a pas désassimilés et qui l'obstruent. Le corps social de l'Irlande paraît anémié et malade. Vienne le soir, voici qu'il s'endort et l'âme s'éveille. Les rues s'animent, le plaisir de vivre y élève sa rumeur, le loisir y attarde sa liberté; soldats et policemen n'ont plus l'air que de promeneurs oisifs; et l'âme légère, l'âme ardente, qui s'est dérobée à la conquête, évadée de ses bastions, jouée de ses influences, s'étourdit maintenant de bruit, de mouvement et de lumière. Mais elle garde son idéal, ses souvenirs, et ses espérances. Elle y concentre son énergie et c'est pourquoi l' « Ile des Saints » se fleurit, comme jadis, d'une éclo-

sion d'églises, tandis que ce peuple incorrigible, ingouvernable et indompté, mène son rêve parmi les souvenirs transfigurés du passé et la vision chimérique de l'avenir, indifférent aux réalités qui le blessent et au décor délabré du présent.

III

LES PAYSANS

Il faut se faire violence, après avoir parcouru les campagnes d'Irlande, pour n'en pas garder l'impression d'un sol inculte et inhabité. On a traversé pourtant de gracieux paysages, qui évoquaient des images de France; on a vu des prairies et des champs, des lignes d'arbres, des horizons de collines prospères. Mais trop de tableaux pittoresques, trop d'aspects grandioses ou désolés ont effacé ces souvenirs. Les yeux restent sous le charme et ne revoient plus que des vallées mélancoliques, des montagnes nues, des lacs, des côtes déchirées et abruptes, des plaines marécageuses, des tourbières, des pâtures.

Où sont les maisons? où sont les travailleurs? où donc est la vie des hommes? Elle

anime si peu cette nature tranquille, elle y fait si peu de bruit qu'on l'oublie. Les chaumières ne mettent point de gaîté dans l'étendue morne où elles se perdent : nul mouvement autour d'elles. Tristes comme le bog, silencieuses comme les pacages verts, oisives comme le repos éternel de la lande, elles n'ont rien de cette activité, de cette joie, qui bourdonnent autour des maisons rustiques comme une rumeur d'abeilles dans un jardinet en fleurs. Presque toujours isolées, ou disséminées par groupes de deux, trois ou quatre, elles se rapprochent rarement de manière à former cette petite communauté bruyante et charmante où choses, bêtes et gens confondus ne font plus qu'une république : le village. La solitude fait paraître abandonnées ces humbles demeures. Qu'elles nous laissent une impression mélancolique, avec leur toit de chaume, leur fenêtre basse découpée de petits carreaux et la porte dont le battant du haut laisse entrer un peu de lumière! Pas le moindre bout de jardin; elles sont en pleins champs, souvent même en pleine lande. Les plus riches sont flanquées

d'une annexe à la toiture d'ardoise ou de tôle ondulée : c'est un agrandissement des dernières années. Près des côtes, là où le vent est plus rude, des cordes maintiennent la couverture qui, d'autres fois, est fixée par de longues baguettes de bois, l'une en dessous du faîtage, l'autre au bord de la pente. A mesure qu'on avance dans les plus pauvres régions, celles des comtés de l'ouest, Kerry, Clare, Galway, Mayo et Donegal, l'aspect devient plus misérable. L'humidité glisse le long des murailles une moisissure verdâtre. Les cordes tendues sur le chaume laissent pendre de grosses pierres. Dans l'île d'Achill, le vieux village de Keel et celui de Dooagh sont des assemblages de cahutes primitives, la plupart sans pignon et sans cheminée, que les descriptions des guides ne manquent jamais de comparer aux wigwams des Peaux-Rouges.

Et partout des murs ruinés, des cabanes sans toit, une image de l'inaction et de la mort qui achève la détresse de ces paysages. Il y a trop peu de culture dans cette Irlande mouillée, trop de pâturages, où le bétail

trouve sa vie et assure celle du paysan qui flâne. Il manque à ces campagnes le mouvement et la vie, la rumeur du travail, la gaîté des récoltes mûres, la joie des jours de moisson, le gémissement des charrettes pleines, le remue-ménage des cours de fermes, la silhouette du laboureur à l'horizon d'un champ, la cloche de l'angélus et le marteau de la forge acharné sur l'enclume. Ici règne le génie de la mélancolie et du silence. Oui, je me sentis vraiment dans son empire, en cette fin de jour où, revenant des falaises de Mohair, je traversais, au cahotement d'un *jaunting*, une campagne grise, stérile, hérissée de pierres et rayée de murailles sèches. Le village de Liscanor s'endormait parmi les dalles bleutées extraites de ses carrières, le crépuscule pâlissait l'horizon ; la nuit descendait sur les ruines dispersées qu'elle rendait mystérieuses. Six heures, au mois d'août : je pensai à la grâce de nos prairies, à la sérénité féconde de nos plaines, à la douceur de nos vergers, aux beaux soirs d'été de l'Ile-de-France, de la Normandie, de la Touraine. Un grand souffle désolé emplit l'espace, révélant

la mer toute proche. Oh! qu'elles me parurent tristes, les chaumières que j'aperçus éparses dans les landes!

*
* *

Les unes plus pauvres, les autres de meilleur aspect, toutes, depuis la maisonnette aux murs blanchis, jusqu'à la cabane en ruche d'abeille — *beehive* — de l'île d'Achill, elles abritent un peuple de paysans qui est le fond le plus pur de la population irlandaise. Est-il possible au voyageur de saisir quelque chose de leur vie et de deviner leur âme?

Il les voit d'abord, au passage : devant la maison solitaire ou dans l'unique rue formée par l'alignement des chaumières, l'homme flâne et fume sa pipe. La lèvre et le menton rasés, il ne garde que les favoris coupés ras sur les joues et le collier de barbe, à la façon de nos pêcheurs de Bretagne. Son allure joviale est la même, d'ailleurs; son costume aussi, sauf les sabots remplacés par de gros souliers. La femme, pieds nus, jupon crasseux et châle, debout au seuil de sa porte,

tient un enfant sur les bras, tandis que plusieurs autres, fillettes déguenillées et garçons vêtus d'un débris de culotte, s'adossent au mur pour vous regarder passer, à moins qu'ils ne courent après la voiture en rythmant leur galop de l'éternel refrain : *Gi' me a penny! Gi' me a penny!*

Les uns et les autres, ils n'ont pas grand'-chose à faire. L'intérieur n'occupe pas beaucoup la ménagère : dans une marmite en permanence sur le feu de tourbe, les pommes de terre cuisent toutes seules et sont toujours prêtes; la théière est tenue chaude dans les cendres du foyer. Le lit est fait quand le drap et la couverture ont été ramenés à la hauteur du traversin de varech ou de paille. La huche, la table et deux bancs, tout noircis de fumée, n'exigent pas d'entretien et le sol de terre battue ne se prête pas au balayage. Dehors, pas un bout de jardin à cultiver; des pâturages où le bétail s'élève sans avoir besoin de personne; un champ de pommes de terre dont on ne s'occupe guère entre la plantation et la récolte. N'est-ce pas tout ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim et pour payer la

terrible « rente, » quand l'intendant du landlord se montre trop exigeant?

Avec cela, le paysan irlandais peut être tranquille. La pluie qui tombe ne fait pas de mal à son herbe; et n'ayant point sur pied de cultures fragiles, il regarde le mauvais temps sans autre souci que de protéger sa pipe, dont un petit couvercle abrite le fourneau. Il n'est pas de force à lutter contre la double tyrannie qui l'accable : l'inclémence de la nature et le despotisme de la conquête. La première paralyse ses efforts et la seconde les décourage. Ce n'est point la peine qu'il travaille le sol, si tout le bénéfice de ses récoltes s'abîme tour à tour dans le désastre d'une mauvaise saison ou les exigences d'un contrat ruineux. Entre les deux menaces, Paddy est devenu philosophe; il n'aspire qu'à subsister seulement, heureux quand il peut chauffer sa misère au soleil d'une éclaircie ou l'égayer d'un rayon de bonne humeur.

*
* *

Car cette race irlandaise a un indomptable

besoin de lumière et de joie. L'humide tiédeur du climat l'alanguit; les rigueurs de l'histoire l'oppriment. Elle paraît s'abandonner et, en effet, ne faiblit que trop dans cette tâche nécessaire qui s'impose à tout peuple d'organiser sa vie. Mais un aiguillon pique l'âme pesante ou le corps abattu; quelque chose de vif, d'ardent, éclate et perce le brouillard : c'est la gaieté de l'Irlande, que les Anglais regardent avec un pli de mépris au sourire glacé des lèvres; c'est son *humour*, explosion innocente qui, sans rien détruire, met en liberté un excès de chaleur intérieure. Il faut que cette chaleur se dépense et rayonne, en propos ou en actes. Comme l'habitant des villes, le paysan est causeur, expansif et sociable. Toute occasion de réunion lui est bonne. Les marchés, les foires sont interminables, et le trafic n'y tient, je crois, qu'une place fort réduite. La grosse affaire, pour tous ces gens qui vivent dans la mélancolie d'un pauvre village ou la solitude d'une lande, c'est de se rencontrer, de flâner parmi la cohue animée, de recevoir l'excitation du mouvement et du bruit. Il y a

là comme une légère ivresse, chère à toutes les races cordiales, et celle-ci, qui est la cordialité même, recherche toutes les ivresses.

Les plus grossières, comme les plus nobles... Le goût de la boisson est malheureusement très répandu. Il doit se consommer en Irlande, si j'en juge par le nombre et l'importance des débits, une quantité démesurée de stout, de porter et de whisky. Je n'ai pas vu pourtant que l'ivrognerie y fût plus forte que dans les autres parties du Royaume, et sans doute on boit moins dans les campagnes que dans les villes. L'excitation du tabac est aussi très appréciée, et c'est une des curiosités de la contrée de voir les vieilles femmes, lourdement enjuponnées de crasseux lainages et enveloppées du châle, fumer un tronçon de pipe en terre qui se couche, pitoyable, entre leurs dents.

*
* *

Mais arrêtons-les au bord de la route; et de cette bouche que la pipe abandonne il ne sortira pas une parole grossière. Nous serons

surpris d'entendre un langage suranné et noble, étrangement bariolé de formules emphatiques ou pittoresques, tissé de respect, de piété et de poésie. Car l'âme irlandaise est riche encore de ces trésors qui ne se convertissent guère en monnaie courante, mais donnent à la pauvreté une allure royale. On n'est nulle part moins obséquieux, moins humble qu'en Irlande. Le dernier valet de ferme serait à l'aise devant le vice-roi. Mais le respect n'est pas l'obséquiosité. Il m'apparut là-bas comme l'expression sociale de l'amour que chacun porte en son cœur à ce qui lui semble grand, le salut de l'âme par lequel elle s'égale à ce qu'elle admire. Ce respect-là ne disparaît que devant l'envie, la bassesse et la haine. Avant lui meurt tout idéal. Le fier Irlandais est le plus idéaliste des hommes, et conséquemment le plus respectueux. Un prêtre est salué par tous, et les plus pauvres gamins, qui n'ont pas de casquette, portent la main à leur front. Un étranger est ordinairement appelé « Votre Honneur », et une dame reçoit presque toujours le titre qui correspond à « Votre Seigneurie »,

my lady. La conversation, émaillée de ces formules déférentes, sera d'ailleurs pleine de liberté. Si vous êtes un personnage, Paddy n'en sera que plus content et plus à l'aise; il éprouvera près de vous un sentiment de plénitude et de joie, quelque chose comme notre épanouissement devant un chef-d'œuvre. On reconnaît la hauteur de son âme à cet amour qu'il a des supériorités.

Les enfants sont délicieux, sous leurs guenilles, avec leur mine fraîche et leurs yeux éveillés où éclate la satisfaction de se rendre utiles et aussi celle de parler à un étranger, à un « gentleman ». Ils vous offrent leurs services, s'empressent à vous répondre, sans ombre de timidité ou de gêne. Vous arrivez dans un village et laissez votre voiture à une place où vous devez la retrouver. Si le cocher a disparu, des bambins s'approchent... « Je sais où est votre voiture, monsieur. » Je demandai à l'un d'eux, dans l'île d'Achill, s'il savait écrire : *Yes, sir!* — « Voulez-vous écrire votre nom sur mon carnet? » — *Yes sir!* Et ce bambin de sept ans calligraphia d'une main sûre : *Michael Gallagher, Balli-*

nock, 1903. Je le priai d'ajouter les noms des deux petits camarades qui galopaient à ses côtés, et toujours aussi calme il écrivit, consciencieux : *Harrel Gallagher, Ballinock; Patrick Gallagher, Ballinock*. En traversant un hameau de quelques cabanes, il me montra, de sa petite main hâlée et toute sale, une porte ouverte sur l'unique pièce enfumée : « C'est notre maison », me dit-il. Je le récompensai de sa gentillesse et les trois frères, légers comme des chevreaux, bondirent vers leur *home*, fiers d'y rapporter leur moisson.

Je me souviens aussi d'un vieillard, admirable figure d'aïeul, toute pareille à celle d'un berger des contes. Ses cheveux passaient en mèches sous le large feutre et encadraient un visage affiné où la bouche mince, rasée, souriait dans un tremblement des lèvres. Il n'avait plus de dents et sa tête branlait un peu, au pauvre vieil homme. Il surveillait un troupeau dispersé dans une vaste lande verte que couronnent les ruines du château de Walter Raleigh. J'avais l'honneur d'être l'hôte de lord Castletown et nous parcourions ensemble les campagnes qui avoisinent sa

belle résidence de Doneraile. Une maison où il comptait me faire entrer se trouva close. « Allons parler au berger », me dit-il. L'homme venait du Kerry, sa province natale, et ne connaissait pas le pays. Lord Castletown lui donne une commission pour le voisin. « De quelle part, s'il vous plaît?... » Le nom, comme un mot de magie, transfigura le vieillard. Toute l'âme nostalgique de l'Irlande, l'âme enivrée du passé, affleura aux yeux clairs qui unissaient dans leur teinte indécise la candeur de l'enfance à la mélancolie des années. Il y passa une lueur de fierté et de tendresse : « Oh ! my lord ! » Et aussitôt : « Je connais bien votre nom irlandais : *Mac Giolla Phadriaig*. Savez-vous, my lord, que vous avez le plus ancien nom du pays? » Avec une aisance suprême, une grâce infinie, le vieux Celte avait trouvé ce qu'aurait pu dire un souverain à ce grand seigneur. Il resta silencieux, comme suivant un rêve. La tête branlante semblait secouer une confuse vision de poésie et de gloire, l'éternelle obsession du temps de l'indépendance. Lord Castletown lui tendit la main :

« Je suis très content de vous avoir vu. Les gens du Kerry sont les meilleurs de l'Irlande. » Après quelques pas, je me retournai. La silhouette du berger se détachait sur le fond des ruines. Solide en dépit de l'âge, il était, dans ses vêtements rapiécés, effilochés et terreux, l'image de la vieille Irlande, usée par les longues années de son douloureux destin, mais toujours vivace. Il s'assit sur le sol verdoyant où le château de sir Walter Raleigh, jadis incendié, s'effondre pierre à pierre, et regarda s'éloigner ce baron du Royaume-Uni en qui sa mémoire pieuse reconnaissait l'héritier de Mac Giolla Phadriaig, roi d'Ossory.

*
* *

Que ce peuple idéaliste se détache aisément de la réalité! Comme il vit à l'aise dans la légende et le rêve, dans le monde du souvenir ou celui de l'espérance! On peut s'expliquer ainsi son attitude envers la mort. Tandis que nos sceptiques et nos esprits forts témoignent volontiers au seul inconnu qui

les gène une sorte de respect sacré, le paysan irlandais, familier avec le mystère, et si l'on peut dire chez lui dans l'infini, ne s'effare ni ne s'épouvante au seuil de l'au-delà. L'essentiel est de faire honneur à celui qui s'en va, d'étourdir le chagrin de ceux qui restent. Il y a dans l'agitation bruyante des jours funèbres quelque chose qui rappelle chez nous le tirage au sort et le départ du conscrit. Il a fallu toute l'influence du clergé pour faire à peu près disparaître l'usage de ces veillées où tout le voisinage venait, deux nuits durant, se griser et chanter dans la chambre mortuaire, devant le corps exposé sur son lit. Une telle scène, si l'occasion m'eût été donnée de la contempler, ferait dans ma mémoire un pendant à celle que je vis à Killarney. Nous rentrions vers cinq heures d'une promenade aux lacs, et je ne fus point surpris de trouver la rue principale animée comme au plus fort d'un jour de marché. Les Irlandais sont si peu pressés, pensai-je, ils vont traîner ainsi jusqu'à l'approche de la nuit. Des groupes se formaient, bavards. Une cohue de petits jaunting-cars semblait attendre que fer-

miers et fermières fussent prêts à regagner le chemin de leurs maisons. Quelques passants faisaient cercle autour d'une charretée de fleurs, arrêtée au bord du trottoir. Mais au lieu de bouquetière, un cocher réjoui, apoplectique, gardait cette voiture. Je vis alors qu'elle était un jaunting-car, comme les autres. Le cocher monta, non point sur le siège, mais, suivant l'usage d'Irlande, sur une des deux banquettes qui lui sont perpendiculaires et, dos à dos, forment à peu près le tout de ce bizarre véhicule. L'autre banquette était toute fleurie. Les guides d'une main, il boutonna de l'autre son gros pardessus de drap passé, jauni. Sa face rubiconde s'élargissait en poire sous le chapeau de feutre qui coiffait le sommet de sa tête. Il s'enveloppa les jambes d'une couverture et mit au pas son cheval. Un cri déchirant se fit entendre. Hommes et femmes, des femmes surtout, sautèrent dans les voitures. Quand le cortège passa devant moi, je vis que les fleurs recouvraient une petite bière en bois verni. Des cordes la retenaient pour qu'elle ne fût pas projetée à terre par les cahots. Le pauvre

bébé allait ainsi, en jaunting-car, à l'église et au cimetière. Je m'approchai de la maison où des gémissements annonçaient seuls le deuil de cette étrange fête. Dans une boutique très humble, aux volets clos et dont la porte restait ouverte, une femme criait sa plainte monotone; quelques voisins l'assistaient; les passants se groupaient sur le seuil; aucun visage ne trahissait l'émotion ni la tristesse. Ces gens paraissaient trouver tout naturel que l'enfant fût mort et que la mère lui rendît ce dernier devoir de se lamenter devant eux...

L'âme idéaliste de l'Irlande se joue librement dans l'au-delà, comme l'âme bretonne, sa sœur, et le folklore de ce pays est un des plus riches en légendes, mythes, croyances populaires, traditions, superstitions de toute sorte. Il y a encore bien des fontaines sacrées, bien des antres merveilleux, bien des solitudes hantées dans les campagnes d'Irlande. Ce sentiment de la nature surnaturelle, cette perpétuelle activité créatrice de l'imagination sont des sources vives de poésie. Le paysan irlandais est poète. Il est musicien aussi. Les

Feiz, assemblées analogues aux Eisteddfodau de Galles, concours de poésie, de musique et de chant, attirent toujours une foule avide. Il y en avait, à ma connaissance, huit au moins durant la seconde quinzaine de septembre et quelques-unes duraient deux jours. J'avais choisi celle de Youghal. Dès le matin, des trains d'excursion déversaient une cohue dans la paisible petite ville. L'assemblée, suivant l'usage, devait se tenir dans une prairie. A partir de onze heures, la pluie tomba avec une telle violence qu'il fallut ajourner la fête. Mais, le soir, il y eut, dans le *town-hall*, un concert où dominaient les airs et les instruments nationaux, harpe et bag-pipe. On y donna même une reconstitution des anciennes danses guerrières; et l'assistance, que la vaste salle pouvait à peine contenir, malgré le prix assez élevé des places, prit un plaisir enthousiaste à cette longue suite de « numéros » toujours les mêmes, dont aucun public français n'aurait supporté sans perdre patience la dixième partie.

*
* *

Détachée de la réalité présente, l'âme irlandaise se complaît dans des souvenirs qu'elle idéalise. Sous le charme de ces images, elle ne voit guère le progrès de l'avenir que comme une résurrection du passé. C'est un singulier contraste, chez ce peuple maltraité par l'histoire, que son inaptitude à organiser sa vie et sa résistance à l'assimilation de la conquête. Il aurait mieux su, peut-être, améliorer sa condition actuelle, s'il n'était demeuré toujours fasciné par le mirage de celle qu'il n'a plus. Le nationalisme irlandais, envisagé non pas comme doctrine politique, mais comme état d'esprit populaire, s'explique, dans une large mesure, par cette force d'inertie combinée à cette énergie de rêve. Le tempérament ajoute son humeur mobile et batailleuse. La différence des races fait le reste.

On conçoit que de telles conditions n'aient pas favorisé le sort du pays, ni surtout du paysan, qui en est l'élément essentiel. Toutes

les causes de misère se sont conjurées contre la population rurale de l'Irlande. Son accroissement d'abord. Le nombre des habitants avait atteint, en 1845, huit millions trois cent mille, presque le quart de la population française, alors que l'île est six fois plus petite que la France et n'offre point les mêmes ressources ni industrielles ni agricoles. Les montagnes, les lacs, les tourbières occupent la plus grande partie du sol. Il n'y a donc pas de terres pour tout le monde ; l'offre, comme disent les économistes, est supérieure à la demande. D'où le renchérissement des fermages et le morcellement des fermes à l'infini. Enfin les lords, anglais pour la plupart, qui possèdent la terre, ne résident pas en Irlande. Tout le revenu des domaines se trouve ainsi dépensé hors du pays. Le cas est unique au monde, et c'est pourquoi, hélas ! l'infortune de cette contrée est exceptionnelle. L'antique, la glorieuse Erin est le seul pays de l'Europe où il y ait encore des famines. Celle de 1846 fit périr cinq cent mille personnes.

Pour vivre, le paysan s'est résigné à l'émi-

gration. En quarante années, de 1851 à 1891, la population a diminué de près de quatre millions. Si quelques habitants des comtés les plus pauvres se contentent d'aller demander un salaire aux rudes travaux des champs ou des ports en Écosse et en Angleterre, la masse des émigrants se dirige vers l'Amérique. Plus d'une fois, en passant devant les chaumières où se blottit toute une famille, j'ai pensé aux séparations qui font les foyers plus tristes et sans doute en révèlent un jour la douceur aux cœurs éperdus devant l'horizon de l'exil. A Claremorris, petite station du comté de Mayo, comme j'allais de Westport à Dublin, j'ai l'impression poignante d'un départ. Ils sont là sept ou huit hommes et femmes, massés dans un angle de la muraille, d'où leurs yeux pourront suivre un peu plus longtemps le train. Au centre, un homme, le père peut-être, belle figure douloureuse, d'une maturité précocement vieillie. Son visage osseux, travaillé par les privations et les épreuves, s'allumait de fièvre, les yeux brillaient et la barbe un peu grêle, en deux pointes, donnait un air de Vinci rustique à

ce fier paysan. La femme, debout à ses côtés, n'avait pas d'âge ; elle était, dans la livrée uniforme du châle qui cache les cheveux et du caraco grossier qui efface la taille, ce personnage muet, anonyme et sublime : la mère. Leurs visages se contractaient : ils tenaient leurs mouchoirs prêts pour un dernier signe, qui prolongerait l'adieu et arracherait au temps une seconde, un lambeau de présent entre le passé fini et l'avenir inconnu. Je me penchai hors du wagon pour voir l'autre côté de la scène et j'aperçus, à la portière d'un compartiment de troisième classe, une pauvre tête de jeune fille, violette, tuméfiée de larmes, convulsée de sanglots. Une commune angoisse étreignait tous ces cœurs et les unissait d'un lien suprême qu'allait déchirer le départ. Le train s'ébranla. Un élan projeta les mains, les mouchoirs s'agitèrent. Déjà je ne voyais plus que l'homme debout, raidi, la tête fixe, et la mère qui semblait soudain devenue inconsciente, écrasée sous le poids de trop de douleur. Et tandis que nous roulions vers Dublin, j'imaginais le retour dans la pluie grise,

dans la boue, par cette matinée sombre, et la rentrée dans la chaumière plus triste, plus déserte aujourd'hui, abandonnée de celle qui allait vers sa vie nouvelle et son destin ignoré.

Que de fois elle a dû se renouveler, cette scène, plus tragique encore auprès des paquebots, sur les quais de Dublin ou de Queenstown! Que deviendront-ils là-bas, les émigrants, perdus dans les grandes cités industrieuses de la République américaine? Ne vont-ils pas languir, consumés par la nostalgie des campagnes natales?... Voyez cette métamorphose. Hors du sol qui l'étiolait, la plante vivace grandit, pousse ses branches, se fait une large place au soleil. Toutes les carrières sont envahies, et si l'Irlande fournit, comme on le lui reproche, trop de politiciens et de garçons de café aux États-Unis, il ne faudrait pourtant pas méconnaître sa contribution plus réelle à la grandeur matérielle et morale du pays. L'Administration, l'Armée, l'Église, les Lettres, les Universités ont éprouvé le pouvoir vivifiant de l'élément irlandais, et la pâte un peu lourde

de la masse américaine fermente sous l'action de ce levain. On montre, dans le comté d'Antrim, la chaumière ancestrale du président Mac-Kinley, une vraie chaumière irlandaise, humble, basse, blanchie à la chaux, avec ses fenêtres aux petits carreaux et sa porte coupée horizontalement par le milieu. Quelques générations suffirent pour faire le chemin de cette cabane à la Maison Blanche. Je me suis souvent demandé, en croisant sur les routes et dans les villages les alertes gamins aux pieds nus, à la langue déliée et aux yeux vifs, ce qu'ils deviendraient plus tard, lorsque, rompus par cette rude enfance aux privations et à la misère, endurcis par le vent, la pluie et le soleil dont ne les abritent pas leurs guenilles, ils se trouveraient jetés dans les opulentes métropoles du Nouveau Monde, au milieu du trafic et des compétitions, avec leurs bras vigoureux, leur tête ardente et leur parole de tribuns. C'est le rêve de cette aventure qui précipite tant de paysans d'Irlande sur les chemins de l'émigration. Il excite le courage de ceux qui partent et soutient la résignation de ceux qui restent. Est-ce un bien ou un mal?

Les meilleurs conseillers de l'Irlande en disputent âprement. Mais il me semble qu'on ne saurait refuser une immense portée à ce fait de l'afflux irlandais en Amérique. L'histoire n'a pas dit là-dessus son dernier mot. Prenons garde désormais que la destinée du peuple irlandais ne se joue peut-être plus tout entière dans les villes moroses, où longtemps a langui sa vieillesse, ni dans les landes parsemées de chaumières qui donnent une impression si mélancolique au voyageur.

IV

LES RUINES

Sur la route où lentement se traîne la vie irlandaise, aujourd'hui n'avance vers demain qu'en laissant une part de lui-même tomber comme un poids mort derrière lui. Il n'est pas porté par cette création continue que seule la volonté de l'homme peut soutenir contre le pouvoir dissolvant des jours. Ici la destruction opère à l'aise : nulle force antagoniste ne l'entrave ; elle désagrège le présent et jonche le sol de ses débris sans gloire. Les campagnes sont semées de chaumières à l'abandon : le toit est parti, un pan s'écroule, ou même il ne reste plus que quelques murailles dont rien ne rappelle l'humble origine et qui prennent ainsi l'allure de plus nobles vestiges. Souvent la vieille maison achève de mourir à côté de celle qui l'a remplacée.

L'usage d'Irlande n'est pas de déblayer le sol. Dans les villes, une usine délaissée s'effondre pierre à pierre, à deux pas des boutiques où le petit commerce mène son train monotone ; au milieu d'une rue, la cage d'une maison vide dresse ses quatre murs en détresse. Le passé perpétue ses décombres et en attriste une vie qui n'a pas appris de la nature le secret fécond des métamorphoses.

Ainsi s'explique, sans doute, cet air d'abandon et de grandeur déchue que nous respirons partout. Il nous semble marcher dans un musée sans murailles, où la vérité des choses se mêlerait à la poésie des temps, éparse sur le sol et libre sous le ciel. L'histoire affleure partout. Mais si la beauté d'une ruine est pour une terre active et fortunée une parure, embellissant le présent des prestiges du souvenir, ici, parmi tant d'images de misère, ces monuments d'une grandeur perdue semblent les tombes de la nécropole où dort une nation. Tantôt ils jalonnent la solitude des landes, comme la tour carrée qui se dresse en cent endroits, percée de sa petite fenêtre, et seul reste de la demeure d'un chef anglo-

normand; tantôt, comme les remparts de Limerick ou les portes de Drogheda, ils dominent de leur majesté le menu troupeau des maisons d'aujourd'hui, parasites de leur vigueur; tantôt enfin, comme les forteresses de Kilkenny et de Malahide, ils s'étalent, puissants et lourds, restaurés par la postérité des conquérants. Et solitaires ou entourés, mesquins ou dominateurs, ils sont si nombreux, si mêlés à tous les décors, que le regard obsédé croit les revoir partout, dans la plus insignifiante muraille, dans le plus vulgaire débris, de même qu'au musée des illusions il ne sait plus où commence, où finit le réel.

*
* *

C'est d'abord le pan de mur à demi effondré, dont rien n'indique plus l'origine : il profile ici et là, au bord d'un champ, au milieu d'une lande, sa silhouette mystérieuse et triste qui évoque seule l'humanité dans cette solitude. Puis voici le petit château, réduit à son unique tour, à ce donjon carré que n'accom-

pagne d'ordinaire aucun reste du corps de logis. Son image me poursuit encore, multipliée dans ma mémoire comme il le fut lui-même sur le sol de ces contrées où la souveraineté se morcelait à l'infini, où chaque chef indigène se fortifiait dans un manoir pareil, race contre race, l'une et l'autre également belliqueuses par humeur et par nécessité.

L'image de la guerre apparaît partout. C'est elle qui nous accueille au bord ou au cœur même des bourgades et des villes, avec les débris des remparts qui soutinrent tant de fureurs. Drogheda, si joliment située sur la Boyne et engageante de loin au pied de ses quatre clochers, serait peut-être égayée par son petit trafic, si la tristesse de ses ruines ne semblait faire peser sur elle, comme une torpeur, le souvenir d'un effroyable massacre. Des dix portes qui furent impuissantes à la défendre contre les soldats de Cromwell, deux subsistent encore, désemparées et pittoresques : la porte de l'ouest, tour octogone percée de longues meurtrières étroites et qui laisse voir, sous son arche arrondie, les rainures de la herse; la porte Saint-Laurent.

dans une courtine en retrait entre deux hautes tours rondes. A Clonmel, Wexford, Athlone, Kilmallock, Athenry, Waterford, des restes pareils évoquent le turbulent passé de la conquête anglaise et des dissensions intestines, les guerres civiles et les résistances nationales; et ces rudes témoins des siècles de fer semblent avoir étouffé de leur étreinte une vie qui languit encore à leur ombre morose.

Assis solidement parmi ces ruines qu'ils dominent de leur masse, les châteaux de l'invasion imposent leur primauté d'origine et de puissance; on dirait qu'ils revendiquent l'empire de cet âge féodal et militaire. Brûlés, rebâtis, pris et repris, mutilés par les sièges, rongés par le temps, ils dressent encore leurs plus tenaces débris, le donjon carré, les grosses tours, des portes d'enceinte. Le château du roi Jean fortifie encore l'entrée de Limerick, à la tête du Thomond bridge; sa façade de 60 mètres, en bordure du Shannon, est flanquée de deux massives tours rondes, que la canonnade a rudement effleurées. Sur la rue perpendiculaire au fleuve, deux tours crénelées gardent l'ancienne en-

trée. Cette ceinture du moyen âge enserre les bâtisses d'une caserne, disposées en terrasse, et forme avec elles un ensemble confus où persiste la majesté du dessin féodal. Un autre château du roi Jean, dans la petite ville de Trim, chef-lieu du comté de Neath, jalonne de ses restes grandioses une surface de 8,000 mètres. L'énorme donjon, renforcé de tourelles rectangulaires, découpe ses vingt faces percées de meurtrières étroites. Hugh de Lacy avait élevé cette forteresse en 1173, avant de se rembarquer pour l'Angleterre. Le capitaine qui en avait la garde y mit le feu pour ne pas la laisser prendre par Roderic O'Connor, roi de Connaught. Maynooth, construit par Maurice Fitz Gerald en 1176; Bunratty par Thomas de Clare, qui reçut le district de Thomond à l'expulsion du roi Brian; Roscommon, élevé en 1268, par John d'Ufford, justicier d'Irlande, toutes ces ruines, que les siècles ont embellies d'une tragique beauté, expriment magnifiquement le destin de cette contrée violentée et rebelle où le passé, pareil à cette gloire qui s'effondre, ne peut ni triompher ni mourir.

*
* *

Envahisseurs et conquérants des douzième et treizième siècles, princes indigènes qu'ils détrônaient ou qui leur tenaient tête, tous ces rudes batailleurs élevaient un rêve au-dessus de leur vie et lui bâtissaient sur la terre des palais ajourés à côté de leurs forteresses lourdes. Les églises, les monastères, les abbayes, furent les joyaux de cet âge de guerre, qui était un âge de foi. Ils parèrent le sol de l'Irlande, que leur grâce ruinée idéalise encore. Par eux, la poésie et l'infini descendirent parmi les brutales réalités de l'histoire. La douceur et l'amour eurent leurs temples, comme la violence et la haine. Temples merveilleusement appropriés à leur fin idéale : les murs s'allègent, s'évident, ouvrent des baies hardies que découpe l'ogive ; les voûtes aspirent au ciel, portées dans leur élan par l'essor des colonnettes ; la tour, dès qu'elle n'est plus condamnée à rester massive et toujours apte à la défense, se fait volontiers plus svelte et s'idéalise pour

loger au-dessus des bruits de la vie la musique des cloches. L'église est la demeure divinisée d'un roi. Tous les princes, tous les seigneurs d'alors veulent donner à leur suzerain du ciel une demeure digne de lui. Nous retrouvons dans les ruines du prieuré d'Athassel la tombe de William de Burgo, qui l'a fondé à la fin du douzième siècle, et celle d'un de ses descendants, Richard, le Comte Rouge d'Ulster, qui y mourut comme lui, un siècle et demi plus tard. Donall O'Brien, roi de Thomond, fonde, en 1182, pour l'ordre de Cîteaux, l'abbaye de Holycross, destinée à recevoir un morceau de la vraie croix que le pape Pascal II avait donné à son aïeul. Maurice Fitz Gerald construit en 1252 l'abbaye de Sligo, qui, partiellement détruite et rebâtie, mêle aujourd'hui dans ses ruines les fleurs du style Tudor aux débris de l'âge ogival.

Les rois indigènes n'avaient pas attendu l'invasion anglo-normande pour appeler les architectes et doter de monuments religieux, inspirés du plus grand art, leur terre isolée au milieu des flots. Le roi de Neath avait

fondé, en 1146, l'abbaye de Bective, mélange d'architecture monastique et militaire; le roi d'Ossory, l'abbaye de Jerpoint, et O'Brien, roi de Munster, celle de Monasteranenagh, en 1151. Il ne reste plus de cette splendeur que de magnifiques vestiges. Le lierre et les plantes grimpantes assiègent les tours découronnées et recouvrent les murs croulants. La destruction a simplifié et idéalisé ces mystiques palais de pierre; tout ce qui les fermait a disparu : plus de toits, plus de portes ni de vitraux; à l'air libre et sous le ciel, les parties essentielles subsistent seules pour indiquer le noble dessin des temples et en rehausser l'esquisse de lambeaux merveilleux où survivent des colonnettes élancées, d'immenses fenêtres dont les meneaux entrecoupent délicatement leurs arcs, et des ogives ouvertes sur l'infini...

*
* *

Ce décor d'abbayes et de forteresses dont l'Irlande du moyen âge, religieuse et guerrière, perce la surface de la vie moderne, on

le dirait ramassé et concentré dans l'imposant ensemble des ruines de Cashel. Soulevées sur leur roc au-dessus des réalités du présent, elles émergent tout entières du linceul qui recouvre un peu plus chaque jour les choses du passé.

Le rocher de Cashel est si bizarrement placé au cœur d'une riche plaine, que l'imagination irlandaise s'est plu à jouer autour de lui. Le cas s'y prêtait à souhait : vous vous étonnez, vous cherchez d'où vient ce fragment de montagne tombé là on ne sait d'où ; et devant vous, là-bas, vers le nord-ouest, ondule une ligne de collines, les Silvermine, dont la crête présente une échancrure très nette. Tout s'explique dès lors, et voici la légende. Un jour que le prince des ténèbres rôdait par là, il sentit l'étreinte de la faim et mordit à même la colline ; elle s'appelle depuis la Bouchée du Diable ; mais le morceau ne fut pas au goût du sire ; il se détourna, le cracha bien loin avec fureur, et le roc de Cashel tomba au beau milieu de la « Vallée d'Or ».

C'est là qu'il faut l'aller chercher, dans une

région agricole où les touristes ne vont guère, au centre du comté de Tipperary. La Vallée d'Or ! Ce nom évoque des champs ensoleillés et prospères, une vision de richesse et de joie. Mon excursion de Cashel m'a laissé une impression bien différente. A la petite station de Goold's Cross, que n'avoisine aucun village, trois jaunting-cars misérables attendaient dans la boue. J'en pris un, et comme j'étais le seul voyageur, les deux autres rentrèrent à l'auberge voisine, qui est l'unique maison de cette solitude. Une heure et demie de cahots dans les ornières d'une route en pleins champs, bordée parfois de murs moussus aux abords d'un grand domaine. La monotonie de cette étendue rase n'est coupée que de quelques ruines : de distance en distance, des fours à chaux abandonnés semblent des débris de tours ; un énorme pan noirci, percé de fenêtres, subsiste d'un château des Butler, et je lis dans mon Guide qu'il fut pris par Cromwell, qui fit pendre le châtelain. Déjà le crépuscule rend toutes choses plus tristes. Que ces campagnes d'Irlande sont désertes et silencieuses ! Un ombre lilas les enveloppe.

Je ne vois pas un travailleur. Nous croisons quelques passants, une ou deux voitures légères. Enfin, j'aperçois la masse grise du roc et ses édifices vénérables. Encore quelques instants et nous entrons dans la plus pauvre, la plus désolée des petites cités irlandaises. Elle semble inhabitée. Sur la place, trois ou quatres gamins, déguenillés et pieds nus, nous regardent passer. La voiture s'arrête au bas du sentier qui monte aux ruines : il me semble arriver dans une ville endormie, sur laquelle veille une citadelle vide. Le regard erre, déconcerté, sur les maisons trop basses, les chétives boutiques, les rares figures qui, lentement, paraissent au seuil des portes, et ce qu'il voit n'a ni l'attrait de la vie, ni la majesté de la mort.

Un chemin creux, coupé d'escaliers, gravit la colline et aboutit à une porte fortifiée, par laquelle nous entrons dans l'enceinte de cette confuse et massive acropole. Là se pressent, adossés, enchevêtrés, une vieille cathédrale gothique, un château fort, une chapelle et une de ces mystérieuses tours rondes qui sont, en Irlande, comme le leitmotiv des

décors archéologiques. Au pied de ces monuments, le sol est jonché de tombes, suivant l'usage des lieux vénérés, devenus toujours des cimetières. Une croix celtique, où se voit la crucifixion d'un côté et l'effigie de saint Patrick de l'autre, s'appuie sur un piédestal qui servait, dit-on, au couronnement des rois de Munster.

C'est ici qu'on respire le plus fortement l'âme de bataille et de prière qui fit de la vieille Irlande l'île des saints, en même temps que la proie déchirée des factions et de la domination étrangère. Ce roc résume son histoire. Le nom même de Cashel révèle l'origine militaire du premier établissement (Cashel = fort). Les anciens rois de Munster eurent là de bonne heure une place de sûreté. Un compagnon de saint Patrick y fonda une église. Plus tard, un roi Cormac, évêque du lieu, bâtit la chapelle dont le toit de pierres imbriquées, le portail en plein cintre et les deux tours romanes nous annoncent, sans nous décevoir, le plus pur intérieur onzième siècle. La cathédrale s'éleva ensuite, abritant la petite église dans l'angle du chœur et d'un

transept. Cette cathédrale, construite au treizième siècle, fut ravagée. En 1495, le fameux Gerald, comte de Kildare, l'incendie et donne au roi pour excuse qu'il croyait que l'évêque était dedans. En 1647, lord Inchiquin, commandant des troupes parlementaires, en fait le siège et massacre les malheureux qui s'y sont réfugiés. La courte nef, le chœur grandiose, les transepts et le lourd clocher carré, soutenu par des arceaux gothiques, dressent leurs murailles découronnées. Enfin, plus ruiné encore que les autres édifices, s'élève, dans l'angle du transept nord et de la nef, le « palais des évêques » ou pour mieux dire le donjon fortifié, haut de plusieurs étages, qui, sans doute, servait de résidence à l'évêque-roi. La tour ronde, comme un long cierge de pierres, coiffé d'un cône, attend, mélancolique et mystérieuse, phare sans lumière, clocher sans cloche, que nous devinions son secret.

Le secret du passé ! Pour l'arracher à ces pierres muettes, si éloquentes dans leurs silence, j'aurais voulu rester longtemps sur cette colline qu'écrase l'histoire. Mais déjà la

nuit enveloppait les ruines qui, dans le cimetière blotti à leur ombre, semblaient n'être que le plus vaste tombeau, celui de l'Irlande du moyen âge, endormie là de son dernier sommeil...

*
* *

Le temps n'est pas aussi destructeur que les hommes. La guerre a fait en Irlande plus de ruines que les siècles : et tandis que dans nos contrées actives, transformées par un perpétuel labeur, le mouvement de la vie ne laisse rien subsister qu'il n'entraîne dans ses métamorphoses, ici la vie ne transforme guère. Les âges se suivent et juxtaposent leurs créations, dont tout au plus les dernières parfois recouvrent un peu les autres. Le sol d'Érin est un dépositaire fidèle qui garde religieusement les souvenirs. Cette mémoire aussi, comme celle de nos intelligences, simplifie et idéalise. Au delà du onzième siècle, nous ne revoyons qu'une seule figure de l'Irlande, et c'est le visage même de « l'Ile des saints », cette vieille terre des tours rondes, des croix celti-

ques et des oratoires de pierre. Nous ne voyons rien, nous ne pouvons rien deviner de la vie des clans ni de celle des chefs. Les villes d'alors n'ont laissé que leurs noms, défigurés, à celles qui ont pris la place; des palais de bois, il ne reste pas un vestige. Seuls les temples bâtis par les premiers apôtres de l'île et par leurs sucesseurs, les cellules des anachorètes, les croix de pierre, qu'embellissait d'ornements l'art primitif et raffiné des Celtes, nous représentent les temps de conversion et d'enthousiasme où la terre ne semblait faite que pour y prier à genoux et se couvrait de monuments qui lui parlaient du ciel.

L'Irlande d'aujourd'hui en garde un aspect sacré. Le sol inculte prend sous ses ruines la tristesse d'un cimetière; il revêt, avec les édifices encore debout, l'austère beauté d'une Thébaïde. Que nous sommes loin des cités industrieuses et des riches cultures! La solitude s'élargit parmi les tombes et tout semble avoir vieilli, mais non changé, depuis un millier d'années. Voici les petites églises du neuvième siècle, avec leurs massifs toits de

pierre, Saint-Flannan à Killaloe, Saint-Colomban à Kells, Saint-Kevin à Glendalough. Le cintre roman ne se découpe pas encore dans ces constructions naïves. Baissons la tête pour passer sous la porte basse aux montants obliques et à linteau droit. Point de nef ni de chœur : la salle oblongue est voûtée en demi-cercle, à peine éclairée par une fenêtre cintrée ou triangulaire qui, dans le mur opposé à l'entrée, s'ébrase vers l'intérieur. Sous le toit est ménagé un réduit, sans doute pour loger l'ermite ou l'apôtre.

Parfois, pareils aux débris d'une ville sainte qui n'aurait compté que des temples, plusieurs sanctuaires jalonnent une terre privilégiée : telles sont les Sept-Églises, à Glendalough et à Clonmacnoise. Ces ruines sont, en effet, tout ce qui subsiste d'anciennes cités monastiques où la piété des princes groupait autour d'un ermitage vénéré — celui de saint Kévin à Glendalough, de saint Kiéran à Clonmacnoise — des écoles, des hôpitaux et des églises. Quand les ravages des païens danois ou des envahisseurs anglo-normands eurent dévasté ces enceintes sa-

crées, les hommes qui ne pouvaient plus y vivre voulurent du moins y reposer après leur mort : elles sont devenues des cimetières. Rien n'égale aujourd'hui leur mélancolie. Il faut avoir vu le val de Glendalough, endormi au milieu des montagnes, pour savoir tout ce que la nature peut verser de silence et de douceur sur une solitude sainte. Port-Royal seul m'a donné chez nous une impression pareille. Les deux paysages se ferment jalousement sur leur trésor; mais la Thébaïde janséniste n'a pas la grâce de ce vallon secret, dont le sommeil qu'éclaire le rêve des deux lacs est gardé par la tour ronde, encore debout comme un fanal éteint.

Elles ont fasciné, ces tours, la curiosité des érudits comme les yeux des voyageurs; et s'il suffit aux uns de les voir dressées dans les plus beaux décors de la vieille Irlande, les autres s'y attachent comme à une énigme irrésolue. J'ai lu à mon retour les discussions qu'elles soulevèrent parmi les archéologues; là-bas je n'eus pas d'autre désir que de les regarder longuement. Leur image a déjà paru parmi les évocations de ces ruines,

de même que leur réalité se mêle aux plus beaux restes du passé [1]. Elles indiquent de loin les lieux où doit s'arrêter le regard. Hautes de 20 à 35 mètres, entièrement lisses, un peu plus larges à la base qu'au sommet, percées de rares et étroites ouvertures, dont une porte généralement à 4 ou 5 mètres du sol, coiffées d'un cône de pierre, elles sont répandues partout, mais toujours voisines, quoique séparées, d'une ou de plusieurs églises. On en compte environ quatre-vingt-dix, dont vingt sont à peu près intactes. Je n'en connais pas de plus belles que celles de Cashel, de Glendalough et surtout de Devenish, une île exquise du lough Erne, toute verte de prairies, sans un arbre ni un arbuste, et peuplée de magnifiques ruines.

Qu'était-ce donc que ces tours? On leur a

[1] Sur cette question des tours rondes, et en général sur les antiquités irlandaises, aussi bien d'ailleurs que sur les curiosités naturelles du pays, on consultera avec autant de plaisir que de profit *Irlande et Cavernes anglaises*, par E.-A. Martel, 1 vol. in-8° avec 121 gravures, 18 plans et coupes et 3 planches hors texte, Delagrave, 1897. L'auteur unit à la science du géologue le goût d'un artiste et les curiosités d'un érudit.

assigné les plus extravagantes origines : phéniciennes, persanes, druidiques, danoises; — les plus diverses et les plus bizarres destinations : temples du feu, minarets druidiques, observatoires d'astronomie et tours de guet — que sais-je encore? L'archéologie est en tout pays très fantaisiste; il m'a semblé remarquer qu'en Irlande sa liberté ne connaissait plus de borne. Les travaux de Pétrie et de lord Dunraven ont fait justice de ces hypothèses : les tours rondes étaient tout simplement des clochers isolés de leur église et destinés à servir de donjon en cas d'attaque. Elles furent bâties, selon toute vraisemblance, du neuvième ou dixième siècle au douzième.

De la même époque datent ces superbes croix cerclées, dites celtiques — celles de Tuam, de Monasterboice, de Kells, de Clonmacnoise, — dont le dessin en entrelacs est presque toujours d'une si fantaisiste richesse, tandis que les sculptures nous retracent souvent des scènes précieuses pour l'histoire du costume ecclésiastique et militaire. Elles sont le dernier progrès d'un art qui avait com-

mencé par la rude croix incisée dans une dalle. Devenues indépendantes, elles se détachèrent des tombes et allèrent marquer les limites d'un sanctuaire ou signaler un lieu à la mémoire des hommes. Il en reste quarante-cinq, dont huit sont ornées d'inscriptions.

Plus anciens encore et plus frustes, les *teampulls* en pierres sèches, premiers sanctuaires chrétiens de l'Irlande, n'ont guère vieilli dans leur simplicité, sur laquelle le temps n'a pas de prise. Le temps? Devant l'immobilité de ces décors, on se demande s'il est autre chose que la suite de nos agitations et le mouvement de nos métamorphoses. En dehors d'elles, rien ne change et tout semble éternel. Ces oratoires bâtis du cinquième au septième siècle donnent aux lieux où ils sont restés debout, et que n'a pas touchés la vie moderne, la figure des vieux âges. C'est ici le seul pays d'Europe à ce point fidèle au passé. L'ouest surtout — le sauvage Connemara, les îles de la côte de Mayo, de Galway et de Clare — paraît oublié par les siècles. En face du comté de Sligo,

assez loin en mer, l'île d'Inishmurray conserve, dans son enceinte de pierres sèches, trois cellules en ruche d'abeilles, et trois petites églises, dont une, appelée le monastère, est peut-être contemporaine de saint Molaise. Privés de clergé, les habitants se réunissent chaque dimanche dans un de ces temples pour y prier en commun. Une fois l'an, un prêtre vient célébrer les mariages. Nous voyons, dans Inch-a-Goill, au milieu du lough Corrib, l'église fondée par saint Patrick. Les îles d'Aran — Inishmore, Inishmaan, Inisheer, — véritables nécropoles du passé, mêlent à d'autres ruines des chapelles du sixième siècle. Descendons vers le Kerry. On peut reconnaître encore, parmi les beaux vestiges qui ennoblissent la verdoyante île d'Innisfallen, orgueil des lacs de Killarney, l'oratoire de saint Finian le Lépreux. Près de Tralee, l'oratoire de Gallerus, superbe cabane de pierres, avec une porte et une fenêtre opposées l'une à l'autre, remonte peut-être au cinquième siècle, et le roc du Grand Skellig, au large de l'île de Valencia, dresse ses deux pics d'un romantisme barbare dont l'un

abrite, dans une anfractuosité de sa pente, où accède un calvaire tournant de six cent vingt marches, une mystique cité, morte depuis des siècles : des cellules, des oratoires, des croix, l'église Saint-Michel et cinq cimetières.

*
* *

Nous pouvons passer ainsi parmi les demeures naissantes du christianisme et de ses apôtres d'Irlande, les saint Patrick, les saint Kévin, les saint Kiéran, les saint Finian, les saint Colomba; nous pouvons entrer dans les temples de ses premiers fidèles. Mais ce n'est pas tout encore. La terre antique d'Érin, derrière ce décor sacré, nous révèle une vie plus lointaine; elle esquisse à nos yeux, avec de grandioses vestiges, l'image des temps païens. Ils apparaissent comme le cadre où vint se placer la vie nouvelle, humblement blottie d'abord à l'ombre des édifices qui pesaient sur le sol. La tradition rapporte que les rois païens convertis donnèrent asile aux missionnaires dans les forteresses. Telle dut

être, en effet, l'origine de l'acropole de Cashel, et c'est entre les murs formidables des *duns* que nous apparaissent, à peine dégagés de cette rude architecture, les sanctuaires et les ermitages de la primitive église. Ainsi toujours, en cette étrange contrée, ravagée pourtant par les guerres de toute sorte, les âges se juxtaposent sans se détruire et les siècles s'ajoutent aux siècles comme pour composer l'image d'une nation qui se dérobe au mouvement de l'histoire.

Nul ne sait depuis quand elles ont pris possession de la terre d'Irlande, ces masses géantes des *duns*, assez pareilles aux citadelles cyclopéennes de Tyrinthe et de Mycènes. Les portes, lourdement pratiquées dans des murailles circulaires, épaisses de quatre mètres, se rétrécissent vers le haut; un énorme bloc de pierre forme linteau, appuyé sur les jambages obliques de l'ouverture. Des chemins de ronde longent le rebord intérieur de l'enceinte; on y accède par des escaliers ménagés dans l'épaisseur des murs où se cachent aussi des logettes en forme de guérites. D'autres enceintes

extérieures renforcent la première. Parfois celles-ci hérissent leurs abords d'énormes pierres pointues fichées en terre, jouant le rôle de chevaux de frise. Tel le dun Ængus, que d'aucuns estiment le plus beau monument barbare de l'Europe actuelle, l'un des sept duns de l'îles d'Aran. Le Staigue-Fort, près de la baie de Kenmare, dans le Kerry, est aussi très bien conservé. Sans doute ils furent élevés par ces tribus celtiques dont l'invasion en Irlande doit être reculée au-delà du sixième siècle avant notre ère. La philologie, en effet, donne lieu de penser que les Irlandais étaient séparés des autres Celtes depuis quelques siècles quand ceux-ci arrivèrent, à cette date, en Gaule et en Espagne. Ces constructions mystérieuses subsistent sur les collines désertes, au cœur des landes et il ne reste nulle autre trace de ceux qui les ont bâties.

Plus mystérieux encore et plus dégradés dans le clair obscur de la préhistoire, les monument mégalithiques et les levées de terre qui donnent aux solitudes d'Irlande, comme à celles de notre Bretagne, le pres-

tige d'un âge fabuleux. Certaines pierres ici compliquaient leur énigme de signes *ogham* formés de traits parallèles disposés en nombre inégal à droite, à gauche ou au milieu d'un trait vertical. L'alphabet ogamique est maintenant déchiffré. Les fouilles ont bouleversé le sol. Mais les cromlechs, les tumuli, les cercles de pierre, les menhirs ou *gallauns*, les pierres trouées, les innombrables *raths* gardent ici, comme dans les autres pays où ils se trouvent, le secret de leurs origines et de leur destination.

*
* *

Des plus récentes ruines à ces vestiges enveloppés d'inconnu, la terre d'Irlande offre au voyageur bien des richesses qui percent le voile du temps et parlent à nos yeux des âges disparus. Quelques souvenirs évoquent mal tant d'impressions suggérées par la magie de l'histoire devenue poésie. Il me semble qu'elles pourraient se résumer d'un mot. L'Irlande est la terre du passé. Tout y rappelle les temps qui ne sont plus; ils éter-

nisent là leurs décombres. Aucune activité nouvelle ne balaie le sol et ne rend les débris de sa floraison de pierre au cours des métamorphoses qui rajeunissent la face du monde. Il est des pays qui ont l'air de jardins : tout y est clarté, douceur, activité heureuse; d'autres ressemblent à de grands ateliers, pleins de bruit, de fumée et d'efforts. L'Irlande est plutôt comme un cimetière, dont l'herbe est jonchée de ruines pareilles à des tombeaux.

V

LE DRAME DU PASSÉ

Dans le décor éternel de la nature, nous avons vu les villes et les campagnes telles que les ont faites les siècles révolus et le destin de l'Irlande ; nous avons retrouvé sur le sol les images du passé. Il faut maintenant rappeler ce passé, essayer d'en saisir la suite et d'en débrouiller l'action. Ainsi seulement nous pourrons comprendre le présent et envisager l'avenir.

Au fond du moyen âge, avec un arrière-plan de gloire légendaire, l'Irlande brille comme l'émeraude de l'Occident. Les églises, les monastères, les écoles lui donnent un éclat qui attire : le roi Alfred de Northumberland, bien d'autres personnages aussi, viennent y étudier. L'île des Saints essaime des lumières dans le monde. Luxeuil et Bob-

bio doivent leur existence à saint Colomban, Lagny à saint Fursy, Glaris à saint Fridolin. Saint Gall évangélise la Suisse ; saint Frigidian devient évêque de Lucques, saint Livinus subit le martyre dans les Flandres, saint Arbogast occupe le siège de Strasbourg, saint Killian est l'apôtre de la Franconie. Toute l'Allemagne du sud est couverte d'abbayes que dix siècles plus tard on appelait encore *schottenklosters*, couvents irlandais.

Regardons par-delà le rayonnement de ce foyer spirituel. Esprits vifs, ardents, âmes généreuses, cœurs héroïques, les Celtes de l'île, comme leurs frères de Gaule ou de Grande-Bretagne ne savent pas s'organiser. Point de corps de nation, rien qui ressemble à la belle ordonnance, à la forte unité d'une cité grecque ou de l'État romain : des clans rivaux, ennemis, sous la conduite de chefs militaires dont la vaillance est le seul titre et la richesse en troupeaux la seule force. Deux cents tribus de ce type, ou *tuath*, se groupaient en cinq grandes provinces ou royaumes : Meath, Ulster, Munster, Leinster et Connaught. L'un des cinq rois avait la dignité

d'*ard-ri* ou roi suprême, objet de sanglantes compétitions. La science sociale recherche « les causes du régime de division qui rendait si vulnérable la race celtique [1]. » Il suffit de constater ici l'existence de ce régime dont l'effet fut l'asservissement de la Gaule par les Romains, de la Bretagne par les Saxons et les Angles, enfin de l'Irlande par les Anglais.

L'Irlande divisée! Déjà, hélas! on pouvait bien le dire. Mais la communauté d'origine, de langue, de lois, de religion, dominait toutes les divisions et créait une sorte d'unité sociale et morale plus réelle que ne l'est jamais l'unité politique. L'Irlande avait une âme. Ainsi apparaît, dès ce temps, le caractère essentiel de l'histoire irlandaise : ce peuple, qui n'arrive pas à s'organiser, ne peut pas périr. Il se manifeste à la fois impuissant et vivace. S'il n'empêche pas l'établissement des sauvages Vikings — Norwégiens et Danois, que les vieilles chroniques appellent païens blancs et païens noirs — il n'en garde pas moins sa personnalité entière

[1] V. Edmond Demolins, *Les Routes du monde moderne*, livre IV, ch. IV; L'autorité publique chez les Celtes.

et sa nationalité intacte. Divisée, l'Irlande ne peut repousser les envahisseurs. Les chefs northmans trouvent des alliés dans les clans. La conquête favorisée par la division l'aggrave encore. Mais la nation irlandaise assimile, résiste, survit. Un instant même, il semble qu'elle soit près de se réaliser dans un corps vigoureux, dans un État. C'est l'âge d'or de l'indépendance. Le grand Brian Boru, roi de Munster d'abord, puis roi suprême d'Érin, chasse ou soumet les envahisseurs, impose son autorité d'*ard-ri* aux roitelets rebelles, aux monarques des grandes provinces. Le dernier jour de son règne vit l'apogée de ce triomphe : la victoire de Clontarf sur tous les Vikings coalisés, anciens et nouveaux. Le vieux souverain fut tué après la bataille, sous la tente où il venait de se retirer (1014).

Si la conduite de ce héros fut inspirée par le sentiment national ou le sens politique ; si elle lui fut simplement dictée par le désir de venger son frère assassiné ou l'ambition pour lui-même d'égaler son pouvoir à son mérite, ce sont des secrets que les historiens

ne peuvent nous dire et qui d'ailleurs n'importent guère, car les divers mobiles distingués et opposés ainsi par l'intelligence raisonneuse s'accordent et se fondent dans la riche complexité de la vie. Aussi bien, tout cela n'intéresse pas notre dessein, qui est de suivre, dans l'histoire, la fortune de l'Irlande. La véritable portée de ce règne, et surtout son sens profond, qu'avons-nous besoin de savoir si les contemporains et Brian lui-même surent les discerner? Ils furent certes dégagés par le temps et cette grande ouvrière de vérité, la légende, qui a fait de Brian Boru le héros national des siècles de l'indépendance — comme elle a symbolisé dans Dermot Mac Murragh la fatalité des dissensions intérieures et l'appel à l'étranger.

*
* *

On connaît cette histoire. Dermot Mac Murragh, roi de Leinster, avait enlevé la femme du roi de Brefni. Condamné par le roi suprême, qui avait pris le parti du mari offensé, Dermot va offrir le serment d'allé-

geance à Henri II roi d'Angleterre. C'est l'origine de la conquête anglo-normande.

Cette conquête n'apparut point d'abord aux Irlandais sous son véritable jour et certes elle n'était point, pour les Anglais du temps, ce qu'en fit l'avenir. Les aventuriers qui avaient répondu à l'appel du roi félon et débarqué, au printemps et dans l'été de 1171, sur la côte méridionale d'Irlande, Robert Fitz Stephen, Maurice Fitz Gerald, Maurice de Prendergast, Raymond le Gros et leur chef Richard de Clare, comte de Pembroke, dit Strongbow, ne furent considérés alors que comme les alliés étrangers d'un prince indigène. Leurs cruautés et leurs violences les rendirent odieux. Aussi, quand le roi Henri arriva à Waterford en suzerain mécontent de ses vassaux qui se taillaient des principautés et jouaient à l'indépendance; lorsqu'on le vit, pacifique et courtois, dans le déploiement de sa puissance et de son luxe, défendre les Irlandais contre les barons et rechercher l'amitié des princes, nulle résistance n'arrêta sa marche triomphale. Il s'avança jusqu'à Dublin, sans avoir répandu une goutte de sang,

et dans un palais de bois construit en toute hâte, mais somptueusement décoré, où il tint sa cour durant les fêtes de Noël, il reçut la visite et l'hommage de plusieurs rois du pays.

Sincérité ou habileté, cette politique ne pouvait tourner qu'au bien de l'Irlande. Un historien populaire, A. M. Sullivan, n'hésite pas à déclarer que le brusque départ du roi, rappelé en Angleterre par les complications qui suivirent le meurtre de Thomas Becket, fut un malheur pour le pays. Sans doute le royaume d'Irlande eût passé plusieurs siècles plus tôt sous la même couronne que l'Angleterre; mais autant de siècles de carnage lui eussent été épargnés, avec des persécutions et des souffrances sans exemple dans les annales du monde. Le roi voulait devenir souverain d'un nouveau royaume, rien de plus. Henri II aurait volontiers incorporé la nation irlandaise à l'État anglais : il ne lui venait point à la pensée de la persécuter ni de la détruire.

Sa douceur, surtout après les violences des barons, amenèrent des adhésions qu'il ne se-

rait pas impossible d'expliquer par la sagesse des princes indigènes ou leur sincère amour du bien public. Peut-être aussi les ambitions privées n'y furent-elles pas étrangères. Il faut le redire encore, il faudrait le répéter sans cesse au cours de cette histoire : les actes humains sont plus compliqués, plus délicats et plus inconscients aussi que les historiens ne l'imaginent quand, pour les besoins de leur thèse, ils nous représentent, à la clarté factice de leurs interprétations, des oppositions de partis et des antithèses de mobiles, le tout clairement tranché, nettement conçu.

Après le départ du roi, les violences recommencèrent, les dissensions plus vives que jamais provoquèrent des alliances de princes nationaux et de barons anglo-normands, des rivalités furieuses. La malheureuse Irlande, plus déchirée que naguère, vit s'épanouir, sur le sol que se disputaient les anciens maîtres et les nouveaux conquérants, des sympathies imprévues et des haines criminelles, dont l'inextricable réseau défie aujourd'hui l'analyse. Les années puis les siècles passèrent. Les barons normands avaient bâti des châ-

teaux et des forteresses; ils gouvernaient d'après le système féodal et se faisaient leurs lois. Dans leurs domaines, se groupaient des colons de plus en plus nombreux. Au delà des limites de leur juridiction, qui ne dépendaient que de leurs armes — au delà du *pale*, — c'était une confusion douloureuse où fermentait le sentiment national, impuissant à l'ordonner : les Irlandais rebelles, dont l'obstinée et indomptable opposition n'attendait jamais que l'occasion pour éclater; les chefs et leurs partisans, soumis à la domination normande parce qu'ils ne voyaient aucun moyen de l'éviter et voulaient au moins en recueillir tous les avantages; enfin les Danois, établis dans les ports et qui désiraient surtout qu'on les laissât travailler tranquilles, prêts à mettre leur force au service de leurs intérêts. Pauvre Irlande divisée! Comment pourrait-elle devenir un État capable de résister à l'oppression? Comment pourrait-elle défendre la vie de son âme et ce trésor du passé qui est le patrimoine d'une nation? Ainsi se pose et se noue un peu plus chaque jour le drame de son destin.

Mais l'âme de l'Irlande était vivace. Elle puisa dans les éléments mêmes de la conquête une nouvelle sève. C'est un trait essentiel de la race celtique d'exercer plus d'influence qu'elle n'en subit et de façonner à son image les peuples qui l'asservissent à leur empire. Il se forma bientôt comme une petite nation d'Anglo-Irlandais, plus Irlandais que les Irlandais eux-mêmes, *ipsis Hibernis Hiberniores*. Dès 1295, une loi défend, sous des peines sévères, le vêtement irlandais aux colons normands. Mais elle ne peut enrayer le progrès de l'assimilation. La grande rébellion de 1315, marquée par le couronnement d'Édouard Bruce comme roi d'Irlande, avait montré au prix de quel effort désespéré le roi d'Angleterre pouvait maintenir son autorité dans ce pays. Beaucoup de colons, frappés du danger qu'ils couraient s'ils devaient compter sur cet appui pour sauvegarder leur vie et leurs intérêts, aimaient mieux suivre l'exemple que leur avait donné la grande famille des Geraldines et se fondre peu à peu avec la population indigène. En 1367, les statuts de Kilkenny édictent les

plus lourdes pénalités contre tout Anglais d'Irlande qui adoptait les noms, les coutumes ou même le costume irlandais.

Au Parlement, qui avait voté ces lois et en devait voter d'autres pendant quatre siècles, n'étaient point représentées les régions encore indépendantes ni même celles où les conquérants avaient subi trop fortement l'influence du peuple conquis. Cette « curieuse anomalie », comme dit un historien national, ce Parlement d'Irlande d'où les Irlandais se trouvaient exclus, donnait au pays une apparence de vie politique et n'était au vrai qu'un auxiliaire de la domination anglaise. Peu à peu, pourtant, l'esprit national s'y insinua, gagnant de proche en proche des alliés jusque chez les vainqueurs; et sa disparition, en 1800, ou plutôt sa fusion dans celui de l'Angleterre, paraîtra aux patriotes la fin même de la patrie. De ce jour, le « rappel de l'Union » deviendra le mot d'ordre de la politique nationaliste, en attendant que soit trouvée, vers 1875, la dernière formule, le *home rule*.

*
* *

Mais nous n'en sommes pas là. L'esprit d'indépendance qui, toujours vif, s'exprima de nos jours par l'agitation constitutionnelle du *home rule*, se manifestait comme il pouvait, par des révoltes et des conspirations. Les difficultés dans lesquelles l'Angleterre était engagée sur le continent avaient favorisé les mouvements nationaux. Depuis Richard II qui, débarqué en Irlande avec une grande force pour essayer de réduire l'île entière, avait été rappelé par les affaires d'Angleterre où il devait laisser sa couronne, la domination anglaise avait plutôt perdu du terrain. Henri VII s'avisa que les chefs irlandais devenaient plus puissants qu'ils ne l'avaient été depuis l'invasion normande. On avait beau entretenir parmi eux la division, les opposer par leurs intérêts et leurs passions : au-dessus des intrigues anglaises et des folies des chefs nationaux, le sentiment national ne s'éclipsait que pour reparaître et ne défaillait chez l'un que pour s'enflammer

chez l'autre comme si, en quantité indestructible, il ne pouvait décroître ici que pour augmenter ailleurs.

Le roi résolut donc de réduire la contrée par un procédé qu'il croyait plus politique et d'un effet plus sûr qu'une conquête momentanée sur un champ de bataille. Il voulut atteindre l'Irlande dans les organes mêmes de sa nationalité. Jusqu'à ce jour, aucun grand effort n'avait été tenté pour imposer en Irlande l'ensemble du système gouvernemental et légal de l'Angleterre. Henri VII et ses conseillers pensèrent que le moment était venu d'assurer la complète suprématie de la Constitution et des lois anglaises sur l'ingouvernable et indomptable peuple irlandais. Sir Edward Poynings fut envoyé en Irlande comme lord député. Il était accompagné d'une puissante armée. Après avoir réuni à Drogheda un Parlement dont il était sûr, il lui fit voter (1495) la loi qui porte son nom et dont les deux clauses fondamentales sont que toutes les lois existant en Angleterre s'appliquent avec une égale validité à l'Irlande, et qu'aucune mesure, même spéciale à

ce pays, ne pourra être prise par un parlement irlandais sans le consentement préalable de la Couronne. En 1541, Henri VIII est proclamé roi d'Irlande et les anciens chefs nationaux échangent leurs noms contre des titres conférés par le souverain. O'Brien devient comte de Thomond; Ulick Mac William, comte de Clanricarde; Hugh O'Donnell, comte de Tyrconnell; O'Neill, comte de Tyrone; Mac Giolla Phadriaig, baron d'Ossory.

C'est un pas de plus dans la désorganisation. Jusqu'ici, les clans du moins étaient intacts, si la nation était divisée. Désormais, les clans eux-mêmes furent coupés : il y a un O'Neill du roi ou de la reine et un O'Neill irlandais, un O'Donnell soumis et un O'Donnell rebelle.

L'Irlande reçoit ses lois de l'étranger; ses princes eux-mêmes l'ont abandonnée; elle n'est plus qu'une partie du Royaume-Uni. Mais qu'importe ce corps mutilé, enchaîné? L'âme s'est repliée sur elle-même; elle est retirée maintenant dans l'asile inviolable où il semble que nulle violence ne puisse l'at-

teindre. C'est là que la domination anglaise va porter la guerre et dès lors il ne s'agit plus de conquérir ni d'annexer, mais de persécuter et de détruire.

*
* *

Henri VIII a détaché l'Angleterre du catholicisme, auquel l'Irlande, l'île des Saints et des Docteurs, reste fidèle. La religion devient alors comme le suprême asile de l'esprit national. La défense du sol des ancêtres s'identifie avec la défense de la foi des ancêtres, et tout ce que la résistance, après tant de défaites, a perdu en étendue, elle le gagne en profondeur. Le catholicisme donne un corps, une forme saisissable à l'esprit national et désormais la politique anglaise ne distingue plus entre le catholicisme et le nationalisme irlandais.

Dès lors, la condition de l'Irlande est la rébellion chronique. Aux confiscations et aux persécutions répondent les soulèvements. L'insécurité de l'île effraie les colons anglais; et, seuls, des aventuriers acceptent les lots de

terres confisquées. De tels hôtes ne contribuent guère à la tranquillité du pays. Le patriotisme et l'ambition des chefs indigènes exploitent les fureurs populaires. Les révoltes des O'Neill emplissent les règnes d'Élisabeth, de Jacques Ier et de Charles. Cromwell va dresser et exécuter son vaste plan d'extermination.

Tout l'y excite. Sa piété fanatique lui inspire contre la religion de l'Irlande une véritable haine ; son esprit dominateur s'exaspère contre un peuple éternellement rebelle ; enfin une autre cause, plus directe encore, suffirait à le jeter frémissant contre cette nation. La République est mal accueillie en Irlande, où elle suscite aussitôt le loyalisme aux Stuarts. Un nouvel élément de désunion et d'antagonisme apparaît ainsi entre les deux pays. La politique impose la guerre ; les autres motifs interviennent pour que cette guerre soit une destruction.

Je ne conterai pas ici les massacres (ceux de Drogheda et de Wexford sont restés légendaires), les cruautés dont Cromwell, investi du titre de Lord Lieutenant, illustra les trois

années de sa vice-royauté. La fin seule importe. Après avoir tué, brûlé, pillé, au chant des psaumes, le Protecteur pensa qu'il était temps de faire disparaître cette race de mécréants et de rebelles. Il décida la suppression des Irlandais et le partage du pays. Comme il ne pouvait décréter la mort immédiate pour tous ceux qui avaient échappé à sa rage dévastrice, il imagina en leur faveur le système repris, depuis, par les Américains à l'égard des Peaux-Rouges. Les Irlandais, chassés de leur sol, ou du moins de ce que leur en avaient laissé les confiscations successives, furent parqués dans un territoire réservé. On leur assigna naturellement la partie la plus reculée, la plus inculte de l'île, le sauvage et stérile Connaught, devenu ainsi un Far-West irlandais. Cela s'appela la « transplantation ». En même temps, des mesures diverses étaient combinées pour vider le pays : on exportait les habitants aux Indes Occidentales; on encourageait le recrutement étranger, qui remplit nos armées d'officiers et de soldats d'Irlande. Et ce peuple a résisté ! Il a reculé sans perdre contact avec le sol; il a

peu à peu regagné le terrain perdu. Rien ne fera jamais mieux éclater son intense vitalité.

Mais il n'était pas au terme de ses tourments ni l'Anglerre au bout de ses rigueurs. Sous la Restauration, malgré l'indifférence de Charles II, on le revit fidèle aux Stuarts. Jacques, chassé d'Angleterre, fut reconnu roi d'Irlande et son royaume tint vaillamment pour lui. L'armée de Guillaume s'immobilisait devant Limerick sans pouvoir prendre la place. Il fallut traiter avec le commandant. Sarsfield obtint, en échange de sa capitulation, la liberté religieuse pour ses compatriotes. On sait comment l'Angleterre observa le traité : elle décréta un système d'oppression et de persécution qui passait encore tout ce que la malheureuse Irlande avait connu. Il faut avoir sous les yeux le texte des « lois pénales » pour admettre qu'elles ont existé, pour croire qu'un pays d'Europe, un pays libre, au siècle de Locke, a pu concevoir, fabriquer et actionner cette machine monstrueuse qu'un homme d'État protestant a jugée « le chef-d'œuvre de la perversité humaine », tant elle lui paraît

« artistement et savamment comprise pour opprimer, appauvrir, dégrader un peuple, avilir en lui la nature humaine. » (Burke.) Résumons-les.

D'abord, les catholiques perdaient tous leur droits de citoyens. Ils n'étaient plus ni éligibles, ni même électeurs. Toutes les fonctions publiques leur étaient interdites : magistrature, armée, marine, administration — et même des carrières privées, comme le barreau. Ils ne pouvaient être ni agents de police, ni même fabriciens de paroisse. Il leur était interdit de posséder aucune arme. Deux magistrats ou sheriffs pouvaient, toutes les fois qu'ils le jugeaient à propos, s'assurer par une visite domiciliaire qu'il n'y avait pas d'armes dans la maison. Toute infraction à cette défense était punie d'amende, d'emprisonnement, du fouet, du pilori ou d'une combinaison de ces peines. Un catholique n'avait pas le droit de posséder un cheval d'une valeur de plus de cinq livres. et. pour sanctionner cette défense, la loi imposait à chacun de livrer sur-le-champ son meilleur cheval à tout passant ou voisin protestant qui lui proposait

cette somme. Enfin, un catholique ne pouvait ni acheter la terre, ni en hériter, ni la recevoir en don. Mais qu'iriez-vous chicaner là-dessus le roi Guillaume? Ne vous suffit-il donc pas qu'il ait poursuivi d'un zèle furieux l'intolérance de Louis XIV et inscrit sur ses propres drapeaux la devise : *Pour la liberté*? Aussi bien, ce n'est rien encore.

Si le fils aîné d'un catholique se fait protestant, il devient propriétaire de tout domaine que son père pouvait posséder et le père n'est plus qu'un simple tenancier à vie. La femme d'un catholique, si elle se fait protestante, est également affranchie du contrôle de son mari, dont les gains ou la propriété deviennent pour certaine partie affectés à son usage indépendant. L'enfant d'un catholique n'a qu'à se déclarer protestant pour être enlevé à son père, placé sous la garde d'un parent protestant, auquel le père est obligé de payer une somme annuelle pour l'éducation de l'enfant.

Ces lois furent votées sous les règnes de Guillaume III et de la reine Anne, de 1688 à 1714. Hâtons-nous d'ajouter, avec joie, que

nombre de protestants en Irlande ne reculèrent ni devant les risques ni devant les sacrifices pour protéger contre ce code pénal leurs voisins catholiques. Nous saluons la révolte de leur conscience et le jugement de Burke. Mais il ne s'agit point pour nous de juger : il faut essayer de comprendre.

Le roi et les chambres étaient exaspérés contre l'Irlande. Toutes les mesures avaient échoué devant la vitalité de la race et la ténacité du sentiment national. Voici maintenant qu'à l'inimitié contre l'Angleterre venait s'ajouter l'hostilité contre la dynastie. L'Irlande menace non seulement la domination des rois de Grande-Bretagne, mais leur couronne. De là un redoublement de rigueurs, représentées par les lois pénales. Le nationalisme et le catholicisme irlandais s'aggravent d'esprit *jacobite*. Les loyalistes prennent le nom d'*orangistes*. La lutte est plus ardente, plus envenimée que jamais. On n'a pu ni soumettre ce peuple, ni le détruire. Il faut à tout prix le transformer.

*
* *

L'Angleterre ne réussit qu'à ruiner et à affoler l'Irlande, si bien qu'elle en arriva à avoir devant elle une nation enfiévrée et misérable, la vieille femme pauvre, *Shan van vocht*. Les violences avaient passé la mesure. C'était trop. Une transformation allait se produire, non pas celle qu'avait espérée l'Angleterre. La vie nationale, tendue à se rompre, portait ses vibrations jusque dans les étrangers que l'histoire lui avait associés. Comme au temps des statuts de Kilkenny, plus fortement peut-être, l'union se formait entre les Irlandais de race et les Anglo-Irlandais, dans la solidarité de l'existence commune. Les privilégiés firent cause commune avec la nation irlandaise. Il se forme dès lors une opposition constitutionnelle dont les précurseurs, William Molyneux (*Le cas de l'Irlande*, 1698) et Swift (*Lettres d'un drapier*, 1724), sont des Anglais d'origine et appartiennent à la religion anglicane. Le parti protestant comprend que sa politique contre les catholiques

l'a entraîné dans leur défaite. « Le papisme était tombé, dit un historien, mais l'Irlande était tombée avec lui [1]. » Il s'agit de relever celle-ci sans toucher à celui-là, d'affranchir le Parlement irlandais qui n'était plus, en fait, depuis la loi de Poynings, qu'un simple comité du Parlement anglais. Le parti des Patriotes s'organisa sous la conduite de Charles Lucas, fondateur du *Freeman's Journal*, qui, dans son nationalisme, ne cesse pas d'identifier la nation irlandaise avec les protestants irlandais. L'idée d'admettre les catholiques, c'est-à-dire la masse de la population, dans la constitution trouvait en lui un furieux opposant. Il meurt en 1770, au moment où allait s'élever, des rivages de l'Amérique, un grand souffle de liberté.

La guerre de l'Indépendance avait dégarni de troupes l'Irlande aussi bien que la Grande-Bretagne. L'armée de volontaires, organisée pour la défense éventuelle de l'île, mit son esprit patriotique au service de l'opposition constitutionnelle. Les catholiques oublièrent

[1] Mr Wyse, *History of cath. Association*, p. 27.

leurs griefs et secondèrent de toutes leurs énergies le mouvement national. « Ils achetèrent, dit un historien irlandais, le mousquet que la loi leur défendait de porter, et le plaçant dans les mains de leurs compatriotes protestants, l'invitèrent à marcher pour cette œuvre glorieuse : la libération de leur commune patrie [1] ». On sait à quoi aboutit le mouvement dirigé par lord Charlemont. Le 16 avril 1782, après un lumineux et entraînant discours, soulevé par l'esprit même de la nation, Grattan, le grand orateur de l'opposition constitutionnelle, au milieu de transports unanimes, formulait dans le Parlement la déclaration d'indépendance législative de l'Irlande. Votée d'acclamation, elle était, moins d'un mois plus tard, sanctionnée par le gouvernement britannique.

L'enthousiasme qui accueillit ce triomphe ne devait pas durer. Le Parlement indépendant n'avait rien d'une véritable représentation nationale. Les catholiques, qui n'étaient même pas électeurs tout d'abord, et n'y furent

[1] A. M. Sullivan, *The Story of Ireland*, ch. LXXVII.

jamais éligibles, ne devaient pas tarder à lui retirer leur confiance. La société des Irlandais-Unis se constitua avec le dessein d'organiser des clubs dans tout le pays pour provoquer l'union politique des Irlandais, sans distinction de confessions religieuses, et obtenir par des moyens constitutionnels la pleine et entière représentation de toutes les religions et les classes dans le Parlement d'Irlande. Les chefs, Hamilton Rowan, Théobald Wolfe Tone, étaient protestants. Comment cette société fut jetée bientôt, par la résistance obstinée de George III à tout projet d'émancipation des catholiques, hors de la voie constitutionnelle, comment elle se tourna vers la France, où les soldats de la Révolution se proclamaient les champions des nationalités opprimées et faisaient sentir leur pouvoir dans le monde, — c'est ce qu'il est aisé d'imaginer. On s'explique ainsi la rebellion de 1798, conduite par ce héros de roman, le chevaleresque lord Edward Fitz Gerald. Le gouvernement anglais profita de sa facile victoire pour faire disparaître le dernier vestige de l'indépendance. Par une corruption sa-

vamment pratiquée et un maquignonnage de consciences comme on en trouverait peu dans l'histoire, il obtient du parlement protestant de Dublin qu'il prononce sa propre condamnation et vote l'union législative avec la Grande-Bretagne (1800).

*
* *

Le gouvernement anglais pensa peut-être qu'il avait imposé un dénouement au drame. La politique a de ces naïvetés. Son réalisme ferme lourdement la main sur l'insaisissable. L'esprit est plus insaisissable que l'air. Des hommes se dirent : « Il n'y a plus d'Irlande; nous l'avons, par degrés, comprimée, mutilée, supprimée; cette terre, jadis indépendante, n'est plus qu'une vaste province du Royaume-Uni. » La postérité, qui voit les choses d'un peu plus loin, sinon d'un peu plus haut, s'étonne de cette illusion. Les *bills* des parlements ne changent ni la nature des choses ni la qualité des âmes. Province, si l'on veut; mais province dissidente et rebelle, où quelques étrangers seuls et quelques sujets

dociles, qui ont accepté la religion et les lois du vainqueur, jouissent du droit commun, tandis que la grande masse du peuple est soumise à des lois d'exception. L'esprit politique aurait consisté peut-être, sans remettre en question l'état présent, à poursuivre l'abrogation de ces lois. Le sentiment national va se traduire dans un autre idéal, le « Rappel de l'Union », c'est-à-dire le rétablissement du Parlement de Dublin. Ce Parlement, qui représentait si peu la nation irlandaise, qui a si mal travaillé pour elle et finalement s'est détruit lui-même, voici que l'Irlande reste inconsolable de sa mort et, voyant en lui le symbole de la nationalité, s'absorbe dans le rêve de le faire renaître.

Tout d'abord, pourtant, la force des choses fit passer au premier plan une question plus urgente, plus vitale, et qui d'ailleurs dominait en fait celle du rappel : nous voulons dire l'émancipation des catholiques. Tout le Royaume-Uni était intéressé à cette réforme. Depuis plus d'un siècle, des pairs héréditaires, comme le duc de Norfolk, se voyaient privés d'occuper leur siège à la Chambre des lords

parce qu'ils ne pouvaient prêter sans parjure le serment exigé. Aucun catholique anglais ne pouvait entrer à la chambre des Communes. Mais pour l'Irlande la question était infiniment plus grave ; c'était la question vitale, puisqu'il s'agissait de savoir si cette contrée catholique resterait condamnée à n'être représentée que par des protestants. Le problème ne fut pas posé dans l'abstrait, par des théoriciens; il éclata en pleine réalité et il fallut bien s'en occuper aussitôt. L'homme de tête et de cœur qui, depuis 1806, dirigeait la politique constitutionnelle de l'Irlande et devenait chaque jour plus manifestement le héros national, cet homme, idole de sa nation et esclave de la loi, n'avait pas le droit d'occuper un siège de député; parce qu'il était le coreligionnaire de ses compatriotes, il lui était interdit de les représenter. En 1828, O'Connell se fit élire dans le comté de Clare. Défendrait-on l'entrée de la Chambre à un homme qui, dans une élection générale, pouvait faire nommer quarante catholiques ou se faire nommer quarante fois lui-même? Le chef du gouvernement anglais pensa que

ce serait folie et, bien qu'il fût, comme *toryste* conservateur, hostile à la mesure, il présenta, dès l'ouverture de la session, un bill d'émancipation qui fut voté dans les deux assemblées et reçut aussitôt la sanction royale.

Mais rien ne pouvait distraire l'Irlande de son rêve : O'Connell reprit la campagne en faveur du rappel. Grand organisateur, magnifique tribun, agitateur épris de légalité, il souleva le peuple sans le déchaîner et lui donna la conscience de son droit sans l'enivrer du sentiment de sa force. Il sut mouvoir les masses populaires et commander à leurs flots qui portaient sa pensée. Spectacle merveilleux, comme pouvait seul l'offrir un peuple idéaliste entre tous ; résistance de l'esprit aux rigueurs matérielles de l'histoire, triomphe de l'âme, réduite à sa vie immatérielle : cette nation, qui n'avait plus rien d'un État, conduite par un « roi sans couronne ». Les grands meetings de 1843 semblaient préparer la victoire : trente mille auditeurs à Trim le 16 mars, cent mille à Mullingar au mois de mai, deux cent cinquante mille à Tara le 15 août, écoutèrent la parole du libé-

rateur ou accoururent autour de lui. Une réunion plus grandiose était annoncée le 5 octobre, à Clontarf, dans l'immense plaine où Brian Boru avait vaincu les Danois. Elle devait rassembler un million d'hommes, c'est-à-dire presque tous les citoyens valides de l'Irlande. Le gouvernement s'y opposa. O'Connell n'avait qu'un mot à dire, un signe à faire, et l'Irlande se soulevait. Il lança une proclamation prescrivant l'obéissance.

Cette attitude conciliante détermina une scission dans le parti national. Un groupe plus jeune, plus ardent, moins hostile aux moyens violents, s'en détacha sous le nom de Jeune-Irlande. Il avait pour chefs Smith O'Brien, Thomas Francis Meagher, Mitchell. Sans doute l'insurrection de 1848 ne fut qu' « une tentative presque enfantine [1] », sévèrement châtiée. Mais les âmes s'étaient émues, les esprits ranimés. Les journaux du parti, *La Nation* (1842), *The United Irishman* (1847), avaient fait une place à la littérature et de nouvelles manifestations avaient ex-

[1] Édouard Hervé, *La crise irlandaise*.

primé la vieille originalité littéraire du peuple irlandais. Il se reprenait à chanter et à conter ses histoires, qui couraient le pays et s'y trouvaient à l'aise, parmi les jeunes gens, dans les villes et dans les campagnes.

Cependant, la misère et la dépopulation croissaient ensemble. Ceux que la famine avait épargnés se résignaient à l'exil : ils émigraient en Amérique. En cinq années (1847-1851), près de quinze cent mille émigrants quittèrent le pays et la famine fit environ soixante mille victimes. De telles crises rejettent au second plan les questions politiques et nationales pour ne laisser persister que le problème de vivre. Et ce problème, pour la pauvre Irlande, semblait insoluble. Le tenancier n'avait aucun droit sur la portion de domaine qu'il cultivait. Dans ce pays sans industrie, où l'agriculture était l'unique ressource de la population, l'offre, malgré le taux trop élevé des fermages, excédait la demande : les bras manquaient de terre. Dès le dix-huitième siècle, la misère des paysans avait suscité des crimes agraires qui se multiplièrent durant les premières années du

dix-neuvième, entre l'Union et le commencement de l'agitation constitutionnelle. Mais la plus forte explosion de violences fut celle du *Fenianisme*, né aux États-Unis, parmi les émigrés, dans l'exaspération des rancunes, les colères de l'exil, la fureur des représailles. Il fit trembler l'Angleterre. Rappelons-nous l'invasion du Canada, le coup de main de Manchester, l'explosion de Klerkenwell, l'assassinat de Phœnix Park (lord Frederick Cavendish, secrétaire d'État pour l'Irlande et le vice-secrétaire, M. Burke), l'attentat du pont de Londres et celui du Parlement.

Par bonheur, cette même question agraire, qui préoccupait déjà en 1868 le premier ministère Gladstone, s'engageait dans la voie constitutionnelle. Charles Stewart Parnell mena la lutte non seulement dans le pays, avec sa *Land League*, mais à la Chambre, où, à la tête des députés nationalistes contenus et dirigés par sa discipline de fer, il devint l'arbitre des destinées ministérielles, un Warwick parlementaire. Anglais d'origine, landlord et protestant, Parnell est le plus éclatant exemple de la force du sentiment na-

tional en Irlande. De tels hommes sont projetés au premier plan de l'histoire par la volonté de vivre qui anime leur pays. Elle se personnifie, s'individualise en eux : ils sont résistants parce qu'elle les soutient, habiles parce qu'elle les dirige et aussi obstinés qu'elle est indestructible. A travers les vicissitudes de leur fortune, la destinée de leur patrie suit le progrès de son relèvement.

Parnell avait commencé d'agir à un moment où le sort de l'Irlande allait trouver un homme d'État anglais pour défenseur. En 1868, M. Gladstone faisait voter le bill qui abolissait le privilège de l'Église anglicane comme Église d'État dans la catholique Irlande. Il complétait ainsi, par l'égalité religieuse, l'égalité politique donnée au catholicisme avec l'émancipatfon de 1829. Il effaçait une des plus profondes, une des plus douloureuses empreintes de la conquête. Le paysan catholique ne serait plus obligé de payer la dîme au ministre anglican, à l'Église installée par la tyrannie étrangère. Croyances religieuses, passions nationales, haines de race, tout se révoltait en lui à l'obligation d'entre-

tenir un culte abhorré qui ne lui rappelait que sa servitude.

La même année, M. Gladstone obtenait une loi pour les tenanciers qui, complétée en 1881 par le second *Land Act*, devait aboutir à la loi de 1903. Après avoir donné au tenancier, pour améliorer sa condition, avec quelques avantages très positifs, une sorte de copropriété qui oppose les intérêt et envenime les rapports, le gouvernement anglais s'est décidé à appliquer le principe si fortement posé par M. Édouard Hervé, il y a vingt ans, devant l'échec des lois agraires de Gladstone : « La terre que vous avez ôtée à la tribu pour la donner au *landlord*, rachetez-la au landlord pour la revendre au paysan. La propriété en Irlande aura ainsi parcouru le cycle complet de ses transformations; elle aura passé par ses trois états successifs : la propriété collective, la propriété féodale, la propriété individuelle; autrement dit : la terre à la tribu, la terre au seigneur et enfin la terre au paysan[1]. »

[1] Édouard Hervé, *La crise irlandaise*, ch. XI.

* * *

L'émancipation des catholiques en 1829, la suppression de l'Église d'État en 1868, le *Land Bill* de 1903 : voilà de grandes mesures, bien propres à soulever le poids écrasant dont la conquête anglaise opprimait la nation vaincue. D'autres, de moindre éclat, ont pris place entre les trois dates et ne sont peut-être pas moins efficaces pour débarrasser l'Irlande de ses chaînes. Mais elles ne sauraient satisfaire le sentiment national indestructible qu'une lutte de tant de siècles a exaspéré. Rentrer dans le droit commun de l'Angleterre, cela suffirait peut-être à la prospérité matérielle de l'Irlande : ce n'est point l'idéal où tend sa fierté ni où aspire son cœur. Le même rêve l'obsède toujours, le rêve de l'autonomie législative et du Parlement de Dublin. L'Irlande estime qu'elle a le droit de rester une nation et de se donner des lois. *Home rule!* Telle est la devise nouvelle qui, depuis Isaac Butt, a remplacé le vieux cri de *Rappel!* Le Home rule était le but suprême de Parnell et

de tout le parti national. Deux fois on put croire qu'il allait être atteint. En 1886, M. Gladstone présentait un projet qui était repoussé par trois cent quarante-trois voix contre trois cent treize. En 1803, un second projet, atténué, passait aux Communes, mais échouait devant les Lords. Les successeurs de Parnell, John Redmond, William O'Brien, T. W. Russell, sont restés fidèles à cet espoir et tout le programme du nationalisme est de le réaliser.

Serait-ce là le dénouement du drame dont nous avons essayé de retracer les principales péripéties? Nous ne sommes pas prêts à le dire. Il faut d'abord reconnaître exactement la situation actuelle de l'Irlande. Peut-être alors pourrons-nous pressentir sa destinée.

VI

LE RÉVEIL DE LA VIE NATIONALE

Sept siècles d'une lutte inégale ont épuisé l'Irlande, pénétré ses cités et ses villages d'une mélancolie qui respire l'abandon et la ruine. Mais cette anémie n'est pas la mort. On devine une vie résistante sous la misère physiologique, comme dans les organismes naturellement sains où l'usure des épreuves n'a fait qu'affaiblir une vigueur prête à se ranimer. Un peu partout, la vie de l'Irlande se ranime [1]. Les campagnes nous montrent, à côté d'une vieille chaumière délaissée, la blanche maisonnette avec son hangar au toit d'ardoise ou de tôle. On ne chemine pas

[1] Ce mouvement a été étudié, en même temps que les dispositions mutuelles de l'Irlande et de l'Angleterre à l'heure présente, dans deux remarquables articles de M. Louis Paul-Dubois, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1902 et 15 mai 1903.

longtemps sans rencontrer une petite école, perdue souvent dans la solitude : *National School*. La plus modeste ville a ses banques, bonnes bâtisses neuves. Les églises jaillissent du sol, éclatantes et parées. Des affiches aux murailles, de larges bandes collées aux glaces des devantures arrêtent le passant et le sollicitent de collaborer à l'effort que fait le pays pour améliorer sa condition : « Encouragez l'industrie nationale. » Rapprenez la langue nationale, disent les plaques où s'étale le nom des rues en caractères gaéliques, les enseignes des magasins, les colonnes des journaux, les livres innombrables qui se pressent aux vitrines. Revenez aux jeux nationaux, aux fêtes de la vieille Irlande : les *Feis* locaux, presque chaque jour d'été, vous y invitent, comme le grand *Oireachtas* de mai, à Dublin, une fois l'an. La nation irlandaise se réveille, se ressaisit, prend en main ses intérêts, semble résolue à refaire sa vie, dans l'état où le sort l'a placée, en attendant des jours meilleurs, s'ils doivent venir. N'est-ce pas, d'ailleurs, le plus sûr moyen de les préparer? Il faut vivre

d'abord ; il faut être robuste et vaillant : un peuple abdique ses droits s'il néglige les suprêmes chances d'en assurer la victoire.

* * *

Trop longtemps, l'Irlande crut qu'il suffisait de les revendiquer, et tandis qu'elle se consumait en cris et agitations stériles, négligeant les moyens et hypnotisée par le but, elle laissait s'affaiblir en elle cette nationalité qu'elle prétendait imposer. A travers les tragiques violences de l'histoire, elle avait continué de vivre ; mais son corps, mutilé sur les champs de bataille, désorganisé par l'action des lois étrangères, n'était plus, depuis longtemps, qu'une ombre mourante ; l'âme, persécutée naguère dans sa foi et lentement appauvrie, ne vivait plus que par son désir, sans qu'il lui restât assez de force, en dehors de l'espoir et du rêve, pour agir sur la matière chaque jour plus décomposée et plus inerte qu'elle animait encore. Insensiblement, l'esprit et les mœurs de cette nation, au cours de ses épreuves, s'étaient anglicisés. La so-

ciété et la culture britanniques, installées en Irlande par la « colonie » ou « garnison » anglaise et protestante, avaient exercé leur influence sur un peuple épuisé par des siècles de souffrances et de luttes, décimé par les famines et par l'exil. Une classe nouvelle s'était formée, irlandaise de cœur, anglaise d'esprit, de manières et de langage, cette haute bourgeoisie protestante et nationale dont Henry Grattan, le défenseur des libertés du Parlement de Dublin, le Démosthène irlandais, le triomphateur de 1782, est le plus illustre représentant. Thomas Moore, le poète national, avait écrit en anglais; O'Connell, le héros national, avait parlé en anglais. Le vieux génie de l'Irlande semblait s'être laissé déposséder de sa personnalité.

Aussitôt que l'année 1893, avec l'échec du *home rule* et l'avènement des conservateurs unionistes, eut fait reculer dans un lointain avenir l'espoir de réaliser le rêve de l'indépendance politique et enrayé ainsi l'effort où se consumait en vain l'Irlande, où elle usait sans résultat ses forces vives, celles-ci dégagées et rendues à leur action naturelle com-

mencèrent à reconstruire une vie nationale plus réelle, plus riche que celle dont le mirage du Parlement de Dublin avait halluciné les patriotes.

Leur premier mouvement les porta vers la langue nationale. La fondation de la Ligue gaélique, en 1893, fut le signal de cette renaissance. Le vieux langage irlandais, qui avait connu des siècles de gloire au moyen âge et une brillante période moderne, avec Geoffroy Keating et ses successeurs au dix-septième siècle, allait s'éteignant chaque jour. L'aristocratie d'abord, puis la bourgeoisie l'avaient désappris, et maintenant le peuple imitait leur exemple. L'émigration faisait le reste; si bien qu'on évaluait à une trentaine de mille le nombre des Irlandais usant du seul gaélique, et à sept cent mille — un sixième de la population — le nombre de ceux qui étaient encore capables de le parler et de l'entendre. Depuis dix ans, l'Irlande rapprend avec ardeur, avec joie, la langue des ancêtres. Les « Leçons » rédigées naguère par l'abbé O'Growney, se vendent par milliers d'exemplaires à un penny le fas-

cicule. Les innombrables « branches » de la Ligue s'étendent sur tout le territoire et au delà, en Angleterre, en Amérique, en Australie, dans les grands centres d'émigration où se fixe « l'Irlande en exil ». Le fondateur et président, M. Douglas Hyde, est un protestant; le vice-président, l'abbé O'Hickey, un prêtre catholique, professeur d'irlandais au séminaire de Maynooth. Tous les vrais Irlandais s'unissent dans ce mouvement enthousiaste vers leurs origines nationales. C'est leur âme même qui s'épanouit à nouveau, trop longtemps repliée et dormante. Ils n'ont point l'impression d'apprendre une langue ignorée, mais de retrouver enfin l'usage d'une parole sans laquelle il restait en eux quelque chose d'inexprimé : le meilleur. Nous trouvons de ce curieux sentiment un témoignage bien fort dans cette confidence d'une Irlandaise : « Quand je commençai à étudier, les mots m'apparurent comme familiers, mon esprit allait naturellement à eux; c'était comme si je tirais de mon cerveau des choses que je ne savais pas y avoir; il me semblait que jusqu'alors je n'avais pas été moi et que

je découvrais en moi un autre moi-même, le vrai, avec quantité d'idées et de sentiments que j'étais naguère incapable de concevoir[1]. »

La langue, en effet, porte en elle tout un trésor; avec elle reparaissent les richesses de la tradition et de la culture dont elle est dépositaire et gardienne. Cette tradition, cette culture revivent aujourd'hui dans les réunions de toute sorte, fêtes, concours pour lesquels se passionne le peuple irlandais, depuis les simples veillées d'hiver jusqu'au grand festival annuel de Dublin, l'*Oireachtas*, qui est, comme l'*Eisteddfod* galloise ou le *Mod* écossais, la fête nationale du pays, réunissant des délégués de toutes les provinces et des représentants de tous les arts. Les excursions aux lieux historiques, les conférences, les concerts, les *Feis* ou concours locaux de chant, de musique et de danse, ont bien vite conquis la faveur de cette race idéaliste, éprise de plaisir et fière de son passé.

Mais c'est surtout la littérature qui a pro-

[1] Cité par M. Louis Paul-Dubois, dans le premier des deux articles mentionnés plus haut.

fité de ce réveil. Le mouvement de 1840, dont le journal *la Nation* et les chefs de la Jeune-Irlande, Charles-Gavan Duffy, John Blake Dillon, Thomas Davis, John Mitchell, Thomas-Francis Meagher, William Smith O'Brien, s'étaient fait les initiateurs, s'amplifie et se renouvelle par une éclosion d'œuvres de valeur. Le *Dublin Magazine*, fondé en 1887 par un ami et collaborateur de Davis, sir C. G. Duffy, devint l'organe de cette renaissance. Le vieux fonds celtique enrichit une littérature — anglaise de forme, mais toute pénétrée des mythes irlandais — de l'inspiration idéaliste et du sentiment de la nature propres à ce pays. Nous osons à peine citer ici, sans nous y arrêter, les noms de George Sigerson, Standish O'Grady, T.-W. Roleston, Larminie, miss Nora Hopper, Jane Barlow, A.-P. Graves, Katharine Tynan-Hinckson, Edward Martyn et George Moore, au-dessus desquels il faut placer ceux de W.-B. Yeats, grand poète irlandais en langue anglaise, et de M. Douglas Hyde, qui excelle à traduire les vieilles poésies celtiques avec leur couleur et leur rythme. Ce dernier, d'ail-

leurs, écrit aussi en langue gaélique et, à sa suite, une littérature plus purement nationale, une littérature toute irlandaise de fond et de forme, compte déjà quelques représentants connus et aimés de leurs compatriotes en Érin ou au delà des mers. Depuis 1889, un « théâtre littéraire irlandais » joue à Dublin des pièces toujours nationales par le sujet et les personnages, quelquefois par le langage même, comme cette petite comédie de M. Douglas Hyde, *Casadh an-t sugain*, la Corde tressée, qui excita, en octobre 1901, tant d'enthousiasme. L'impulsion est donnée : il est à prévoir qu'elle ne s'arrêtera pas.

Bien au contraire, car les jeunes générations sont rendues maintenant dès l'école à la tradition nationale, qu'elles rapprennent avec la langue même. Mais ce n'est pas sans effort que la Ligue gaélique, soutenue par l'opinion, a ouvert les écoles primaires et secondaires à l'enseignement de l'irlandais. Les Conseils qui dirigent l'instruction publique en Irlande, et sont choisis par le lord-lieutenant, n'ont cédé qu'à moitié et de mauvaise grâce. La haute culture reste encore anglaise

et protestante : l'Université de Dublin, Trinity College, est une fondation d'Élisabeth, une institution de la conquête. Le pays réclame maintenant une Université toute nationale, et cette revendication est soutenue à la chambre des Communes par des libéraux comme M. John Morley et par le représentant même de Trinity College, l'illustre historien W.-H. Lecky. En attendant, la petite Université catholique libre, dont Newman fut recteur de 1854 à 1858, privée de subvention et du droit de conférer les grades, tient avec honneur une place qui reste forcément secondaire.

*
* *

La renaissance de la vie nationale ne se manifeste pas seulement dans l'ordre intellectuel, mais encore dans l'ordre matériel. Déjà quelque prospérité s'annonce en Irlande, avec un réveil de l'activité, un effort d'organisation. Ce peuple idéaliste s'intéresse à son labeur, dès qu'il l'envisage comme un moyen en vue d'une fin plus haute, qui est ici la

victoire de l'âme toujours forte sur le corps depuis longtemps débile. Il a pris conscience de sa vitalité, il se sent capable d'assurer sa place au soleil et prêt à faire tout ce qu'il faut pour y réussir.

« Encouragez l'industrie nationale ! » N'est-ce pas d'ailleurs combattre du même coup l'industrie anglaise? L'entrain s'en trouve doublé. D'anciennes industries se raniment : constructions maritimes à Dublin, tissage de la laine, dentelles, etc. Les industries agricoles se développent, la laiterie surtout, et voici que les ressources du pays commencent enfin à être exploitées fructueusement, grâce à l'enseignement professionnel, aux coopératives agricoles et industrielles, aux banques populaires. En 1897 est créée une Société irlandaise pour organiser l'agriculture, *Irish Agricultural Organisation Society;* en 1899, une sorte de grand Conseil de l'agriculture et de l'industrie : *Department of Agriculture and Technical Industry,* sous la présidence du secrétaire en chef, M. George Wyndham.

Les tenanciers qui ont besoin d'emprunter ne sont plus condamnés à s'adresser aux

usuriers. L'institution des Banques de crédit leur apporte des avantages si appréciés, qu'elle se développe au-delà de toute prévision. Il existait quatre de ces banques à la fin de 1897 ; une année plus tard, leur nombre s'était élevé à quarante et une.

Bientôt le *Land Bill* de 1903, si rien n'en vient entraver l'application, si l'esprit chimérique de l'Irlande ne lui fait pas lâcher encore une fois la proie pour l'ombre, ne la détache pas d'un bien réel et immédiat pour l'orienter vers des perspectives imaginaires, le *Land Bill*, disons-nous, aura créé une classe de paysans propriétaires qui seront chez eux, sur leur domaine, intéressés à l'améliorer, et assurés de l'avenir.

Ainsi s'arrêtera peut-être l'émigration, quand le sol d'Érin pourra nourrir ses fils et la vieille patrie les occuper. J'ai vu de près, à Doneraile, les entreprises de lord Castletown ; le petit-fils des rois d'Ossory, s'est fait fabricant et marchand pour aider ceux qu'on serait tenté d'appeler encore ses vassaux et qui sont bien plutôt ses « administrés », car ce seigneur, conscient de son rôle, exerce là-

bas sa suzeraineté à la façon d'une magistrature. Lord Castletown a fondé une scierie mécanique où il fait travailler les hommes et les jeunes garçons, une laiterie coopérative où s'occupent les jeunes filles. Naguère, le paysan irlandais ne pouvait rien faire du lait qu'il ne consommait pas; dans ce pays de pâturages, que de ressources perdues! Aujourd'hui, il l'apporte, quelle qu'en soit la quantité, à la laiterie, où, dans les meilleures conditions, avec les derniers procédés, sans qu'il ait à se préoccuper ni de la fabrication, ni de l'envoi, ni de la vente, il le voit transformer en produits de table et expédier en Angleterre, à son compte et à son profit.

L'initiative de ces sociétés agricoles et des banques qui les assistent est due en grande partie à M. Horace Plunkett, un des plus actifs promoteurs du mouvement rural. De tous côtés, les dévouements se multiplient, les efforts s'unissent, le courage renaît avec l'espoir; la misère s'atténue.

*
* *

Mais ce n'est pas en quelques années que le mal de plusieurs siècles pourra disparaître; et il ne faudrait pas croire que l'Irlande, comme par un coup de baguette magique, se soit métamorphosée en paradis. A vrai dire, les heureux effets de ces nouvelles dispositions se dessinent à peine dans le pays tel que l'ont fait tant de dévastations, d'épuisantes fièvres. Ils suffisent pourtant à nous révéler le travail profond qui s'accomplit au sein de cette nation si souvent condamnée. La lutte politique, où l'Irlande ne saurait être la plus forte, passe au second plan et cesse d'accaparer toutes les énergies, de concentrer tous les efforts et tous les espoirs. L'Irlande réorganise sa vie. A cette œuvre, elle déploie une activité aussi bienfaisante que féconde, parce qu'elle est orientée selon les impulsions de la nature. Nous en avons indiqué les résultats. Ils se compléteront à l'avenir.

Sans doute, on verra quelques retours

offensifs du vieil esprit. La guerre du Transvaal et l'explosion d'impérialisme qu'elle provoqua en Angleterre eurent pour contrecoup un réveil de l'agitation politique en Irlande. Tout le monde se rappelle la significative manifestation des députés irlandais applaudissant à la chambre des Communes le désastre de la Tugela; quelques semaines plus tard, les électeurs de Galway envoyaient siéger au Parlement d'Angleterre le colonel Lynch, qui revenait de commander un régiment boër dans l'Afrique du Sud. Enfin, les représentants de l'île rebelle refusaient d'assister au couronnement du roi Édouard. De tels actes témoignaient d'une indubitable reprise des hostilités, qui étaient conduites par une nouvelle Ligue, celle de M. William O'Brien, l'*United Irish League*, véritable héritière de l'esprit de Parnell. En deux années, elle avait reconstitué à son profit l'organisation du parti nationaliste et ramené à Westminster un groupe compact de quatre-vingts députés dociles à ses mots d'ordre.

Mais ce n'était là qu'une crise. La ligue elle-même s'est surtout occupée de la ques-

tion agraire ; et il a suffi qu'un projet de loi fût déposé au Parlement pour amener une détente. Au milieu de l'été 1903, le roi a reçu, non pas seulement dans l'Ulster loyaliste, mais dans les autres provinces, au Sud et à l'Ouest, un accueil que ne pouvaient certes lui faire espérer sa visite de prince de Galles en 1885, ni même celle de son auguste mère, la reine Victoria, en 1900.

C'est que le pays poursuit, en somme, d'un mouvement continu, en dépit des lenteurs, des déviations et même de quelques reculs, le progrès de son relèvement et le triomphe d'une vie nationale, supérieure aux vicissitudes de sa fortune et indestructible comme son destin. Cette résistance a jusqu'ici défié tous les obstacles ; elle en a fait parfois des points d'appui pour son effort. Elle s'avance aujourd'hui dans des voies plus dégagées et plus ouvertes, La loi de 1898 sur le gouvernement local a étendu à l'Irlande, avec quelques réserves, le régime de l'Angleterre et de l'Écosse. Des assemblées élues, Conseils de districts, de bourgs et de comtés, remplacent les « Grands Jurys », ces comités de land-

lords qui, nommés par le vice-roi, lui asservissaient les administrations régionales. Le parti national, devenu bien vite dominant dans ces Conseils, exerce par eux la direction de la vie publique locale et se trouve disposer des places et fonctions auxquelles ils nomment. N'est-ce pas là comme la monnaie de l'autonomie politique refusée à la sœur ennemie, et une sorte de préparation en attendant l'autre, ou d'équivalent, si cette dernière ne doit pas venir?

*
* *

Tel est, en bref, l'état présent de l'Irlande. Quel dénouement nous présage-t-il au drame du passé? Ce sera le dernier point qu'il nous reste à considérer et la conclusion de ces études où, mettant à profit nos impressions et les données de l'histoire, nous avons essayé, sans parti pris, de regarder et de nous souvenir, afin de comprendre.

VII

L'AME IMMORTELLE D'UNE NATION

Le drame du passé et le réveil du présent nous montrent qu'à travers des siècles de lutte la nationalité irlandaise a persisté.

Elle se manifestait déjà, malgré les divisions et les querelles, au temps des tribus indépendantes. La conquête anglo-normande ne fit que l'opprimer sans la détruire. Et depuis, tous les efforts de l'Angleterre sont restés impuissants contre sa résistante vitalité. En vain les Plantagenets avaient essayé de l'étouffer sous le réseau féodal ; en vain les Tudors tentèrent de la transformer par le changement des institutions et des lois, puis de lui imposer la foi nouvelle : elle résistait toujours. Le despotisme capricieux des premiers Stuarts pesa moins continûment sur elle, mais ne fut ni moins lourd ni plus effi-

cace. Cromwell se résolut à détruire la race rebelle : elle survécut à ses exterminations et à sa « transplantation ».

Quoi! ne cédera-t-elle donc jamais? Guillaume III et la reine Anne la torturent par un régime d'exception qui combine les rigueurs de l'état de siège avec les horreurs de la guerre religieuse. L'Irlande ne meurt pas. Cette persécution étend et précise la nationalité qu'elle prétendait détruire : le dix-huitième siècle voit se former le grand parti dont Grattan deviendra le chef et l'Irlande obtenir l'indépendance législative. Le Parlement de Dublin n'est plus subordonné à celui de Westminster.

Le corps politique de la nationalité irlandaise semble se reconstituer. Simple apparence, illusion pleine de périls; car l'âme même s'épuise et s'endort; elle a les violences de la faiblesse et les réveils de la fièvre. Le gouvernement anglais se décide à enchaîner cette malade dangereuse : en 1800, il supprime le Parlement qui maintenait à l'Irlande l'apparence d'un État. Est-elle donc devenue désormais une province anglaise?

Nullement et le sentiment national, plus vif que jamais, se traduit par une idée fixe, celle du « Rappel ». Il semble à l'Irlande qu'elle n'est plus une nation, parce que le Parlement de Dublin n'existe plus, et qu'elle le redeviendra dès qu'il lui sera rendu. L'agitation politique si merveilleusement organisée par O'Connell n'aura d'abord pas d'autre objet. Le même idéal obsédait toujours le peuple irlandais; les temps étaient passés où il pouvait espérer encore de redevenir un royaume; mais à la faveur des temps nouveaux, il se prenait à rêver d'être une république et à tout le moins il voulait retrouver l'autonomie législative qui le garderait de tomber au rang d'une province.

Son illusion d'alors est de croire qu'il ressaisira son indépendance dans la mesure où il réalisera la forme d'un État Pour atteindre ce but, rien ne lui coûte; tous ses efforts y tendent et rien ne l'intéresse qui n'y soit subordonné.

C'est ainsi que se présenta d'abord la question de la liberté religieuse. L'émancipation des catholiques était nécessaire pour ouvrir

le Parlement de Londres à un parti national, décidé à y défendre l'idée du Rappel, et avant tout au héros même de ce parti, Daniel O'Connell. L'Irlande obtint l'émancipation des catholiques sans se douter que cette mesure, où elle voyait un simple moyen en vue d'une fin supérieure, était au contraire par elle-même la vraie victoire, puisqu'elle brisait un des plus durs liens sous lesquels étouffât l'âme irlandaise. Or, c'est cette âme qu'il importait de sauver.

*
* *

Depuis deux ou trois siècles, elle était fort compromise.

Dans la première période qui suivit la conquête, l'Irlande avait commencé l'assimilation de ses vainqueurs. Sa force de rayonnement avait agi sur l'élément étranger et l'avait plus ou moins transformé, créant ainsi une race anglo-irlandaise contre laquelle nous avons vu l'Angleterre prendre d'énergiques mesures.

Mais, avec les Tudors, tout avait changé.

Henri VII, Henri VIII, Élisabeth avaient pratiqué une politique nouvelle, dont l'effort tendait à frapper l'âme, à atteindre l'Irlande dans ce qui avait toujours, plus que le corps politique et l'existence même d'un État, fait son individualité et son existence nationales. Une véritable annexion n'avait paru possible qu'à la suite d'une métamorphose, et l'entreprise avait aussitôt commencé. Après l'anglicisation des titres, qui faisait des chefs de tribus une féodalité anglaise, la transformation de cette aristocratie s'était peu à peu opérée par l'éducation, les mariages, les charges publiques, la vie de cour. Puis la contagion avait gagné de proche en proche, favorisée par l'afflux de colons toujours plus nombreux, le développement de la « garnison », l'action constante d'une classe riche et active. La grande bourgeoisie était devenue anglaise non seulement de langue, mais de mœurs, de goûts, et de manières, voire parfois de religion. Le peuple même, si fidèle au catholicisme, avait fini par identifier inconsciemment la forme de civilisation qui s'imposait à lui avec l'idée de culture; et l' « Irlandaille »,

Irishery, en venait à mêler son orgueil d'un sentiment d'humiliation qui la faisait paraître à ses propres yeux, autant que défaite, déchue.

La lutte politique fut vive, aggravée de la question agraire. Nous en avons noté les phases au cours de cette longue période où le « Rappel », devenu plus tard le *home rule*, demeure toujours, sous sa nouvelle forme comme sous l'ancienne, la fin inaccessible qui fait oublier toutes les autres nécessités d'agir, plus urgentes pourtant et plus vitales.

*
* *

Le réveil de 1893 atteste enfin, dans l'Irlande contemporaine, un sens plus juste de ses besoins et un plus sûr instinct de sa destinée. Sans doute, elle ne se désintéresse pas de la politique : cette race militante ne s'y donnera toujours que trop ; mais à côté de la politique, et distincte d'elle, sinon tout à fait indépendante, s'organise la vie nationale. Le présent reprend son élan dans le passé pour aller plus loin et plus droit vers l'avenir.

Que la devise de ce mouvement soit donc : *Ireland a nation !* Il n'en est pas de meilleure. Mais ce n'est pas le Parlement de Dublin qui fera tout seul cette nation; et tandis qu'au contraire elle pourrait être sans lui, il ne saurait être sans elle. Le peuple irlandais s'y est trop longtemps trompé. On a tout lieu de croire que la séculaire illusion se dissipe.

L'Angleterre, peut-être, se leurre à son tour, si elle croit l'Irlande résignée à abdiquer ses antiques prétentions, ses « chimères » d'indépendance. Depuis que l'île rebelle apaise ses révoltes et s'occupe un peu de vivre, ses maîtres ont pu se flatter de lui faire oublier ses rêves et, en favorisant l'esprit nouveau qu'elle manifeste, de « tuer le *home rule* par la douceur ». N'est-ce pas la politique qu'on a appelée le *Balfourianisme?* Pratiquée d'abord par MM. Arthur et Gerald Balfour, qui occupèrent l'un et l'autre le poste de Secrétaire en chef pour l'Irlande, elle a donné surtout la loi sur le gouvernement local de 1898, et la loi agraire de 1903.

Mais nous aimons mieux admettre que l'Angleterre a profité des leçons de l'expé-

rience. Le développement graduel de son système colonial a bien pu l'amener à cette vue que l'union durable de l'Empire doit être cherchée dans le principe de l'autonomie intérieure. Le loyalisme et la prospérité du Canada et de l'Australie en sont d'éclatants exemples. Il n'est pas arbitraire de supposer qu'ils ont été compris.

Quoi qu'il en soit, illusion ou clairvoyance, une phase nouvelle semble s'ouvrir dans l'histoire d'Irlande : les Irlandais sacrifiaient tout à l'idée du *home rule*, et ainsi ils le rendaient impossible ; les Anglais inclinent maintenant aux concessions, pourvu que ce ne soit pas le *home rule*, et ainsi ils le rendent inévitable, — ou inutile.

Qu'un jour vienne, en effet, où les organes essentiels de la vie nationale soient restaurés dans leur intégrité et leur bon fonctionnement, où les Irlandais, remis en possession de leur langue, de leurs traditions, de leur littérature, puissent enfin se donner une éducation vraiment nationale, et, libres sous le régime du droit commun, se voient en mesure de développer leurs énergies, d'assurer leur

prospérité et leur bien-être, — le moment ne sera-t-il pas venu de reconnaître à cette vie nationale l'autonomie et de consacrer en droit ce qui déjà existerait en fait?

Ce moment ne serait pas loin, si les intérêts personnels, les préjugés étroits et les passions aveugles ne travaillaient encore à entraver une si belle renaissance. Le gouvernement anglais voit de beaucoup plus haut et beaucoup plus loin que certains pouvoirs locaux, dont il faudrait d'abord débarrasser l'Irlande. Le Conseil national de l'enseignement primaire, *National Board*, oppose la force d'inertie à la mise en pratique de la motion Wyndham (22 mai 1901) sur le régime bilingue dans les écoles de l'ouest irlandais. Même parti pris contre la langue nationale dans le Comité de l'enseignement secondaire. Sans oser la rayer du programme des collèges, on essaye, par la place qu'on lui laisse aux examens, d'en écarter la jeunesse. Enfin l'Université officielle de Trinity College défend ses privilèges et trouve dans le fanatisme des « antipapistes » — anglicans ou presbytériens — ainsi que dans la

malveillance surannée des « orangistes », un appui contre les revendications légitimes de l'Irlande. Résistance inutile, parce qu'elle s'attaque à l'insaisissable, à l'esprit, qui se glisse entre les obstacles, jaillit d'autant plus fort qu'il est plus comprimé et tôt ou tard finit toujours par triompher.

* * *

Cette âme, qui a su vivre, serait ainsi victorieuse et le drame aurait son dénouement, que n'avait prévu d'abord ni souhaité aucun des deux peuples : l'indépendance dans l'union.

Tant que l'Irlande se débattit dans l'alternative de rester à tout jamais une province conquise ou de redevenir un État, elle n'opposa que les révoltes aux rigueurs et n'obtint pour ses efforts que des représailles. Une autre voie s'est ouverte à travers les déchirements de l'oppression et de la résistance.

Il fut un temps, un long temps, hélas! où l'Angleterre oscillait entre deux politiques irlandaises : la transformation et la destruc-

tion. Ce peuple ne se laissait ni tranformer ni détruire. Et l'Angleterre, après tant de luttes et de sacrifices, ne voulait pas, ne pouvait pas, disons-le, abandonner sa conquête. La question d'Irlande était sans issue, bonne seulement à désespérer les hommes d'État, à exaspérer les deux pays, à les opposer dans d'irréconciliables haines et de déplorables fureurs.

Ils n'en sont plus là aujourd'hui. Le Royaume-Uni n'est pas obligé de se retrancher l'Irlande pour que l'Irlande ne soit plus condamnée à gémir sous le joug d'une domination étrangère. L'union n'entraîne pas plus la tyrannie que l'indépendance n'exige la séparation. Dès lors, l'Angleterre ne peut faire difficulté de comprendre qu'elle n'a nul intérêt à ce qu'une partie du Royaume-Uni soit misérable ; l'Irlande arrive enfin à concevoir qu'elle peut organiser sa vie sous le régime de l'union. Il suffit qu'on la laisse vivre, sans l'opprimer, sans l'exploiter. Peu importe qu'après tout, de part et d'autre, on garde sa chimère : l'État conquérant peut bien rêver d'une complète unité politique et

législative ; l'État conquis — fut-il jamais vraiment un État? — ne renonce pas à l'espoir du *home rule*. Mais ce n'est plus qu'une arrière-pensée d'avenir qui ne tyrannise pas le présent.

Interrogerons-nous cet avenir? Il ne nous dirait pas son secret. Ce qui est bien assuré, au contraire, et s'impose à nous au terme de nos observations, c'est que l'Irlande a été, reste et ne cessera plus d'être une nation. Elle l'est aujourd'hui plus que jamais. Son triomphe est la victoire d'une âme, qui a acquis un droit à la vie spirituelle, au-dessus des vicissitudes de l'Histoire, et à l'immortalité. La nation irlandaise, sauvant ainsi des orages de sa destinée terrestre ce qui, d'elle, ne pouvait ni ne devait périr, a pu dominer des siècles d'épreuves sans exemple, résister à l'exil et porter sa vie dans les pays où la faisait émigrer son infortune. Il y a une Irlande d'Australie et une Irlande d'Amérique. Démêlera-t-on jamais la part que l'âme irlandaise à prise dans la formation du génie anglais? Merveilleuse fortune d'une race qui a su élever, si l'on peut dire, plus haut que

le temps, dont elle a triomphé, et que l'espace, dont elle a défié les lois, une sorte de nation idéale dont la destinée, désormais assurée d'elle-même, s'ouvre illimitée sur l'avenir.

Il n'y a pas d'illusion qui puisse prévaloir contre cette réalité. Mais aussi, il n'y a pas d'autonomie qui puisse rompre tout lien avec la souveraineté britannique. Il n'est plus question pour l'Irlande de redevenir un État distinct, royaume ou république. Il n'est même plus question d'une indépendance législative absolue, d'un Parlement national qui ne laisserait plus subsister aucun rapport entre l'Irlande et le Parlement de Westminster. Le *home rule* ne saurait plus donner à l'Irlande, s'il lui est un jour accordé, qu'un vaste « Conseil général » n'excluant pas la participation de ce pays aux deux Chambres de l'Empire.

*
* *

Ainsi comprise, la réalisation en devient chaque jour plus facile et moins nécessaire.

A mesure que l'Angleterre pourrait mieux y consentir, l'Irlande semble devoir être plus capable de s'en passer. Était-ce donc la peine de tant lutter pour en arriver là? Oui, et c'est une des plus hautes, des plus claires leçons de l'histoire. Les Anglais étaient entrés en Irlande dans des conditions qui les encourageaient à y rester, à étendre leur autorité, à consolider leur pouvoir. Les intérêts et les ambitions y alourdirent le jong de la conquête. Les rigueurs amenèrent des résistances, qui entraînèrent de plus grandes rigueurs. Si l'Irlande leur eût moins énergiquement, moins violemment résisté, l'Angleterre l'aurait sans doute anéantie. Mais dans leurs terribles conflits les grandes forces éprouvent leur valeur; et le seul optimisme permis à l'histoire est l'espoir qu'à la fin le dernier mot de la vie reste à ce qui a mérité de vivre. Les désastres de la lutte n'auraient-ils pu être évités? Il ne le semble guère, si telle est bien la loi de l'humanité de n'enfanter un peu de sagesse et de justice que dans la douleur.

IMPRESSIONS D'ÉCOSSE

IMPRESSIONS D'ÉCOSSE

I

ÉDIMBOURG

Mon arrivée en Écosse fut une déception. Je n'étais pas venu par l'Angleterre, et c'est à Leith, le port enfumé d'Édimbourg, que je mis le pied dans la contrée des lacs, des bruyères et des ruines. Le steamer nous débarqua sur une jetée de bois où rôdaient des portefaix ivres. C'étaient de jeunes garçons ou des vieillards : je ne vis que leur air misérable et leurs yeux aux paupières rouges, sans cils, brûlées d'alcool. Ils traînèrent nos bagages à travers la ville, jusqu'à la gare. Par cette belle journée d'été, il n'y a dans les rues ni joie ni lumière. Cette activité en tra-

vail ne donne point l'impression d'une ruche bourdonnante au soleil, mais d'un atelier taciturne. Des bâtisses noires m'évoquent la sombre prospérité des civilisations industrielles et l'esprit organisateur de la société anglo-saxonne : ce sont des usines, des docks et des maisons corporatives. Sur le quai de la gare, j'ai une impression d'étouffement et d'exil. Les rails commencent là, au pied d'une muraille charbonneuse. Ils s'allongent dans une banlieue salie. Le regard cherche en vain cet horizon de mystère qui ouvre au rêve, loin de la réalité des embarcadères, une échappée dans le poétique inconnu des départs. L'homme, ici, est captif de son labeur, serf de cette glèbe nouvelle, asservie elle-même au réseau de fer, au poids des machines, souillée, défigurée. Tendu dans l'effort, tout à l'âpreté de sa tâche quotidienne, il n'a plus pour ses semblables ce regard où le loisir éveille une curiosité et la douceur de vivre une sympathie. On est indifférent et brutal. Nos bagages gisent sur le trottoir. Selon l'usage britannique, ils ne sont pas enregistrés. Ce pays de l'initiative

et de la liberté laisse chacun veiller sur soi, prévoir et pourvoir. Enfin le train roule lentement dans un morne paysage : des rues sales, aux rangées de maisons ouvrières; des stations de faubourgs, des cheminées d'usines. Tout à coup, au flanc d'une colline, une forteresse étrange, féodale et massive, allonge sa façade crénelée, flanquée de tours rondes. Elle est peut-être très vieille; mais je ne sais pourquoi ces murs ternis, qui ont le luisant du grès, ne me paraissent pas imprégnés de la poésie des siècles. La fumée des locomotives a imparfaitement remplacé pour eux la patience du temps. J'apprendrai demain que ce château, dont mon imagination, hantée des vieilles chroniques d'Écosse, essaie de deviner l'histoire, est la nouvelle prison.

A travers la cohue des voyageurs, les étalages de journaux, de revues et de livres, le long des galeries souterraines, toutes sonores du roulement des cabs, nous sortons de la Waverley Station, et nous voici en plein cœur d'Édimbourg. La ville apparaît tout entière, et cette vision d'ensemble est à la

fois confuse, grandiose et bizarre. A gauche, dans les fumées et les brumes, la vieille ville dresse ses pignons dentelés, ses clochers, ses tourelles, toute l'architecture archaïque qui assiège ses rues montueuses, et la masse triomphale de sa forteresse, légende de pierre obstinée à dominer la vie moderne. Elle veille là, toujours, comme au temps où elle défendait la cité; mais la colline de roc qui lui sert d'assise tombe à pic sur les jardins anglais de Prince's street. J'ai devant moi leurs pelouses, leurs remblais ombragés d'arbustes, le clocher sans église qui célèbre le culte d'un homme et laisse voir sous l'arche de sa base la statue de sir Walter Scott. A droite, un bel alignement de maisons oppose le luxe du présent à la grandeur du passé et la prospérité britannique à la gloire légendaire et à l'antique rudesse écossaise. Derrière nous, comme une colline sacrée, Calton Hill, Acropole en détresse, jonché de monuments disparates : une colonnade inachevée, une svelte tour en l'honneur de Nelson, une rotonde à la mémoire de Dugald Stewart, et un peu plus bas, à mi-côte, le

monument de Robert Burns. C'est tout Édimbourg qui offre à mes yeux sa complexe harmonie. De cette ville double, si diverse en ses deux parties brutalement séparées par la chaussée du chemin de fer, je ne vois point encore le détail et je ne discerne pas l'ordonnance. Mais je comprends qu'elle tente de concilier sa gloire et son activité ; la vie s'y meut dans la poésie du souvenir ; son effort d'aujourd'hui est tout pénétré de la tradition des siècles, et je respire dans les fumées de la gare et des usines l'âme exhalée du sol historique et des vieilles pierres.

*
* *

Le soir même de mon arrivée, je fus prié à une soirée qu'offrait une colonie cosmopolite de dames dans une résidence d'étudiants, provisoirement transformée, pour cette saison de vacances, en une pension de famille. On eût dit une honnête réunion de casino. Des jeunes femmes jouèrent du violon. Un docteur allemand, barbe jaune et lunettes rondes, tira de sa poche un minus-

cule calepin où il avait condensé le trésor mélodique de son pays, qu'il détailla d'un ton pénétré. J'eus tout loisir de regarder le salon : il encadrait, dans un décor du quinzième siècle, notre lamentable banalité. « Un de nos rois a couché ici », me dit une jeune fille. Pour aller au buffet, je traversai une petite cour. Les fenêtres irrégulières percées dans ses murs gris et roses l'éclairaient d'une lumière falote de réverbère; un banc semblait attendre des hôtes familiers, et je m'assis dans ce coin désert et ce décor suranné où la vielle Écosse semblait endormie...

Une musique stridente, comme pour la réveiller bruyamment, éclata au premier étage : un joueur de *bag-pipe* venait d'entrer, et, raide, la tête à droite, grave comme un prêtre et ferme comme un soldat, sa cornemuse sous le bras gauche, tournait d'un pas héroïque dans l'envolée des rubans verts, au rythme aigu de son assourdissante mélopée. Soudain, il s'arrêta pour jouer le *reel*. Quatre jeunes femmes essayèrent de ressusciter devant nous la danse nationale, ce quadrille trépidant et sauvage qu'il faudrait voir courir

par les gars en jupe courte, le genou nu et le poignard à la jarretière.

Quand je rentrai le long des rues silencieuses de la ville haute, mes oreilles résonnaient encore des chants aigres du *bag-pipe;* son rythme obstiné avait chassé les musiques banales, et il me sembla que la beauté des plafonds et des murailles, le pittoresque original de la petite cour, avaient vaincu, de leur réalité plus durable et plus forte, les mobiles apparences que nous y avions un moment agitées.

*
* *

Le lendemain matin, le soleil entra me réveiller. Je courus ouvrir ma fenêtre à guillotine, étroite et haute, qui enchâssait dans l'épaisseur du mur son faîte triangulaire. Devant moi, au bout d'une rue déserte encore sous la buée matinale, le rocher du château, hérissé de sa forteresse, semblait avoir gardé notre sommeil. De loin, la masse seule m'apparaissait, citadelle abrupte enserrant dans ses remparts des restes de palais, de chapelle,

des corps de garde et des casernes. Au premier plan, la demi-lune d'une épaisse muraille percée à jour dressait sa batterie vide, dominant l'esplanade. Une fois dehors, je suivis la pente de la vieille ville : High street et Canongate. Chaque étage avançait sur la rue, de toutes ses fenêtres, les tringles où séchaient du linge et des hardes multicolores. Les enfants grouillaient pieds nus dans les *closes,* étroites et longues ruelles qui traversent l'épaisseur des maisons populaires.

Je passai devant le vieux Tolbooth, tribunal et prison de jadis, tel, avec son horloge en saillie, entre deux poivrières, qu'il était déjà sous Jacques VI, quand la Canongate formait un bourg indépendant. Enfin, j'arrivai à Holyrood.

Derrière le château et sa chapelle ruinée, l'horizon était fermé par deux montagnes mélancoliques. A leur pied, il semblait une résidence seigneuriale, perdue dans une solitude, bien plus qu'un palais de roi à l'entrée de la capitale. Une sentinelle, en grande tenue de highlander, allait et venait, l'arme

au bras, comme s'il y avait à veiller encore sur une majesté. Et ce fond de collines nues, ces tours massives avec leurs toits en poivrières, ces tristes murs, ce soldat des régiments d'Écosse, composaient un ensemble d'une si intense couleur historique et d'une telle vérité rétrospective que je sentis, à la pensée de Paris et de ses palais, de la douce France et des châteaux enchantés qui se mirent dans la Loire, le frisson de détresse dont défaillit la reine Marie, quand elle se vit captive de son isolement et de sa grandeur, entre les rumeurs de sa capitale et le silence de ces pentes dénudées...

Cette impression du dehors se précise à l'intérieur. Que nous sommes loin d'un Fontainebleau ou d'un Saint-Germain! L'influence étrangère n'a pas pénétré là. Nul souffle des paradis de l'art n'a tiédi le ciel où se profilent ces tours; nul rayon de la vie voluptueuse et dorée des cours italiennes n'a jamais tremblé sur ces grossiers planchers, ni baigné la rudesse de ces panneaux de chêne. Voici la galerie de portraits, dans la partie du palais construite par Charles II.

Elle n'a grand air que par ses dimensions et l'alignement, sur ses murs, des cent vingt effigies de souverains d'Écosse, depuis Fergus Ier jusqu'au dernier des Stuarts. L'honnête praticien flamand qui exécuta la commande en gros du gouvernement écossais déploya dans sa tâche plus de conscience que de génie. Il était engagé, et tint parole, à peindre cent dix toiles en deux années moyennant une rétribution de 50 francs par toile. Mais il ne s'agit point d'art. Ces images sont là pour rappeler tous ceux qui commandèrent aux destinées de l'Écosse ou firent son histoire, qu'ils se nomment John Baliol, Robert Bruce, Macbeth ou Marie Stuart.

Je me suis attardé surtout dans l'antique tour du Nord-Ouest, où sont les appartements de Darnley, et au-dessus, reliés par un escalier privé, ceux de la reine Marie : le cabinet de toilette, la chambre à coucher, le petit réduit où l'étrange souveraine soupait avec quelques familiers lorsqu'y pénétrèrent, le samedi 9 mars 1568, vers sept heures du soir, les assassins de Rizzio; enfin le salon d'au-

dience dont le seuil étale encore une large tache que la tradition attribue au sang du favori. Et la religion des souvenirs est si stricte que rien n'est restauré dans cette partie d'Holyrood, deux fois sacrée à la fidélité écossaise. Les tentures de damas cramoisi, aux franges et glands de soie verte, qui décorent le lit et la chambre, tombent en poussière; à peine en devine-t-on encore la couleur. Mais la tristesse de ces décors fanés convient bien à l'évocation d'une histoire dont la vérité égale les plus tragiques légendes. Les descendants des sujets de la reine Marie lui gardent un culte où il entre certes de la pitié pour ses malheurs, de l'admiration pour sa beauté, de la sympathie pour ses faiblesses, mais surtout un mystérieux amour pour l'antique lignée de princes nationaux qu'elle représente, l'orgueil de toute cette histoire révolue dont elle est la poésie encore vivante, de cette séculaire noblesse qu'elle revêt d'une grâce infinie, et de cette destinée écossaise qu'elle symbolise jusque dans sa lutte inégale et sa touchante défaite.

*
* *

En ces Basses-Terres d'Écosse, la vie anglaise a fait déborder, comme une écume, ce que nous aimons le moins en elle. Pendant quelques jours, je suis dépaysé et tout m'est étranger. C'est la pénible impression de Leith qui reparaît et s'aggrave. Je vais flâner chaque soir dans les rues les plus animées. Aux devantures des boutiques, une lumière crue éclaire des étalages sans goût qui offrent leur profusion de choses utiles et médiocres. Il y a des monceaux de comestibles, une gargantuesque richesse de jambons, de saucisses, de quartiers de bœuf; un pêle-mêle de lourdes pâtisseries, de confiseries grossières, de chocolats communs, de tabacs variés, de grenades et de pastèques. Tout cela dans une confusion qui déroute des regards habitués à l'ordre rigoureux et à l'élégance précise de nos vitrines. On distingue avec peine entre le charcutier et le confiseur; les fruits ressemblent à des légumes, et le magasin du *tobacconist* a l'air d'une épice-

rie. Ici, un restaurant qu'on croirait un bar; là, un débit de spiritueux où l'on vend des portions de poisson. Un assortiment de casquettes orne l'entrée d'une maison de tailleur; et ce serait une induction téméraire de croire que ces chemises sont à la porte d'un chemisier.

Il n'est guère plus facile d'identifier les gens qui passent. Les enfants du peuple vont pieds nus, tous très sales, sans qu'on puisse reconnaître les petits vagabonds quasi abandonnés et les bambins d'ouvriers. Beaucoup de femmes en cheveux : peut-être des jeunes filles qui ont fini leur journée de travail, peut-être d'honnêtes ménagères, peut-être des aventurières de la rue. Et ces jeunes garçons qui les accostent, sont-ce là des apprentis ou des rôdeurs? Parmi les gens corrects, je ne reconnais que les clergymen, et mes yeux, avides de certitude, ne s'arrêtent avec sécurité que sur les robustes highlanders. Encore ces fantassins ont-ils l'étrange usage de tenir à la main un frêle bambou de cavalier.

Dans la Canongate, les portes des *closes* sont fermées, et chaque embrasure abrite un colloque sentimental. Il faut marcher avec

précaution : la rue est pleine des zigzags des ivrognes. Des femmes intoxiquées de whisky ricanent, titubent, tombent, et des jeunes filles aussi se traînent effroyablement ivres, les yeux saillants et hébétés, la figure tuméfiée. Je bouscule un grand diable qui, debout, devant la porte basse d'une boutique de coiffeur, harangue le patron. Celui-ci, très calme, continue sa besogne et se contente d'un bref avertissement. L'ivrogne s'obstine : alors le coiffeur dépose ses ciseaux et son peigne, sort de son officine, et d'un coup de poing en pleine figure étend l'homme raide. Puis il met son volet, rentre chez lui et ferme sa porte. Tout cela s'est fait en quelques secondes, avec une brutalité froide et résolue qui dénote l'habitude de ces exécutions. Hélas! un pire spectacle m'attendait dans High street : un de ces beaux soldats que j'avais vus si coquets et si crânes, avec les bas à revers, le kilt à carreaux et la veste de flanelle blanche, a roulé dans la boue. Les policemen l'ont remis à la ronde de nuit, qui remonte lentement, de son pas rythmé, vers la citadelle.

Arrivé devant ma porte, je me trouvai fort

embarrassé. J'avais oublié la clef de l'entrée et la maison n'avait pas de concierge. Je sonnai plusieurs fois sans résultat. A quelques pas derrière moi, un policeman m'observait. Son attention commençait à me gêner, quand il s'approcha, me salua militairement : « Vous avez oublié votre clef, monsieur? » Et, sans attendre ma réponse, il tira de sa poche un passe-partout, ouvrit la porte, fit un second salut et s'éloigna.

Pour la première fois, je pénétrai dans ma chambre avec plaisir. Je fus reconnaissant à toutes les choses silencieuses dont j'étais entouré de m'offrir un refuge contre les rumeurs et les spectacles de la rue. Les images que je rapportais de ma promenade à travers ce samedi soir d'Édimbourg s'unissaient, s'organisaient dans ma tête fatiguée. C'était une masse encore confuse et qui se dressait devant moi avec je ne sais quelle hostile résistance. Il me semblait que la vie anglo-saxonne prenait forme et figure en ce vaste corps dont l'aspect muait sans cesse des titubations agitées de l'ivrogne à la rassurante démarche du patient, paisible et solide policeman.

* * *

On m'avait recommandé l'office militaire du dimanche à l'ancienne cathédrale de Saint-Gilles. Sur la place de l'église la foule, qui a partout les mêmes curiosités, attendait les soldats. De toutes les rues affluaient les fidèles, leurs trois livres sous le bras, *Holy Bible, Prayer Book* et *Church Hymnary :* les enfants en avaient leur charge. Par le portail grand ouvert, un flot humain envahissait le temple. Soudain le silence de la rue est déchiré du bourdonnement strident des *bag-pipes* et du bruit des fanfares. Voici, descendant Castle Hill, l'admirable régiment des Gordon highlanders. En tête, les sonneurs de cornemuse, rythmant leur allure de montagnards au *pibroch* héroïque et sauvage. Ils défilent, la tête droite; et leur uniforme sombre — jupe courte, justaucorps vert et petite toque — dans une envolée de rubans, prend un air de fête. Derrière, à un intervalle de quelques pas, tout le régiment suit, musique en tête et tenue de gala : la veste

rouge, le kilt à carreaux, le plaid de tartan agrafé d'une boucle d'argent à l'épaule, et le haut bonnet de fourrure dont la retombée floconneuse cache le côté droit du visage. Je ne sais quoi d'archaïque et de barbare rehausse le défilé discipliné de cette troupe sans armes et se concentre en un personnage étrange, placé au centre des musiciens et qui les domine tous, comme l'ancien tambour-major de nos régiments. Une peau de léopard éployée sur sa poitrine tombe plus bas que ses genoux. Il s'avance rejeté en arrière, faisant saillir devant lui une « grosse caisse » démesurée, soutenue par des courroies qui lui prennent les épaules. Ses deux bras agitent frénétiquement les marteaux, qui s'élèvent, retombent, bondissent, tournoient en moulinets au-dessus de sa tête, dans le délire d'une maëstria furieuse scandée par leurs coups sourds.

Selon l'usage de l'Église presbytérienne, il y eut lecture de la Bible, cantiques, prières et sermon. Mais je n'eus point un seul instant, dans cette nef grandiose où les vitraux agitent de mobiles lueurs, l'impression de

froideur laïque et rationnelle que donne le prêche protestant entre les murailles nues des temples sans mystère. Ici, l'ombre est religieuse. Des siècles de catholicisme ont divinisé le silence de ces voûtes et leur demi-jour inondé de rayons. Aussi, lorsque dans le chant des soldats monta l'hymne de vaillance et de foi, soutenue par l'harmonie des cuivres qui retombait à chaque strophe sur un roulement de tambours, je sentis toute la beauté de ce présent qui ne fait que continuer le passé et lui emprunte ses décors, comme, dans les beaux sites que le touriste admire, les ruines mêlent l'histoire morte à la nature vivante.

Il faut bien admettre, puisqu'elle est un fait, cette harmonie où l'Écosse d'aujourd'hui a réconcilié tant de contradictions. Ce peuple de puritains semble avoir oublié l'hostilité de Marie Stuart et de Knox ; ces âmes moralisantes ne s'offusquent point des voluptés qu'exhale une vie trop amoureuse ; ces sages esprits politiques ne sont point gênés dans leur loyalisme. Leur amour de la reine Marie ne détourne pas leurs hommages du trône

d'Élisabeth. C'est que, là-bas, les puissances du présent aiment mieux hériter du passé que l'insulter ou le maudire. Elles l'honorent, parce que tout ce qui est vient de lui et que le travail accumulé des siècles est le seul capital de la famille humaine; elles le chérissent, parce qu'il est l'effort endormi des aïeux; elles composent avec lui, parce qu'elles savent que « l'humanité compte plus de morts que de vivants ». La sagesse anglaise a compris un sentiment qu'elle partage : elle s'est bien gardée de heurter la tradition nationale de la patrie vaincue. On sait bien, dans les deux royaumes unis, qu'il n'est point nécessaire, pour marcher d'un pas assuré, de se croire nés d'hier et qu'une nation s'y prend mal à renier son histoire pour continuer sa vie. Les générations présentes puisent une force singulière dans le sentiment qu'elles vivent et travaillent depuis si longtemps, que tant de destinées ont préparé la leur, et le passé offre un point d'appui solide au levier avec lequel de telles volontés espèrent soulever l'avenir.

L'âme nationale demeure ainsi consciente

d'elle-même, et se plaît à éclairer ses profondeurs, à discerner ses propres éléments. Flânez aux vitrines des libraires : ce ne sont que vues de l'Écosse, de ses sites, de ses ruines; livres sur l'Écosse; histoire des clans, monographies des lieux célèbres; ce sont les portraits de ses grands hommes, des personnages illustres, de tous ceux qui ont pris une part à sa destinée, qui ont exprimé ou séduit son âme. Et surtout ce sont les œuvres elles-mêmes. Robert Bruns et Walter Scott sont omniprésents en d'innombrables éditions, de luxueuses et de populaires, format de bibliothèque et format de poche, recueils compacts ou séries de légers volumes. Autour d'eux, et comme des rayons de leur gloire et des réfractions de leur génie, les chants des poètes, les évocations des romanciers, les récits des historiens, tout ce monde de vérité et de rêve qui enveloppe une nation comme le ciel enveloppe un paysage...

II

L'ÉCOSSE DE KNOX ET DE WALTER SCOTT

Quand je partis vers les Hautes-Terres, j'avais déjà rayonné aux environs d'Édimbourg, et les évocations de la merveilleuse cité s'y étaient à la fois précisées et approfondies. Ce pays est beau comme le souvenir. Dans le large rectangle par où les Highlands celtiques se rattachent à l'Angleterre, l'Écosse semble avoir concentré ses forces pour les déployer en un lourd front de bataille en face de l'ennemi. C'est là que se pressent sa gloire et sa prospérité. Elle y épanouit ses richesses et ses résistances. Nous y trouvons aujourd'hui son agriculture la plus prospère, son industrie, et les magnifiques débris de sa grandeur religieuse et militaire, qui idéalisent sa vie présente.

Le climat moins rude et le sol plus fer-

tile que dans les Highlands permettent les cultures. C'est dans des champs comme les nôtres ou parmi de petites villes heureuses que s'épanouit la poésie des ruines. Les abbayes et les palais mêlent le rêve de l'histoire à l'activité des jours paisibles. Voici la ruine délabrée de Craigmillar, près d'un hameau qui porte encore le nom de Petite-France. La reine Marie avait fait du château une de ses résidences favorites, et sa garde française logeait au village. Un peu plus loin, à l'ouest de la capitale, le palais de Linlithgow dresse sa masse quadrangulaire, percée tout en haut de jours étroits qui lui donneraient un air de prison, n'était je ne sais quelle fruste noblesse qui les éclaire comme un invisible soleil. C'est le Versailles des rois d'Écosse. Il ressemble au nôtre comme Holyrood au Louvre des Valois. Marie Stuart est née derrière ses massives murailles, dans une chambre dont tous les Écossais vous indiqueraient la place, à l'angle de l'ouest. Plus loin encore, tout à la pointe du Forth, commandant le détroit d'un côté et de l'autre la vallée, voici Stirling, le pendant d'Édimbourg et qui fut comme

une seconde capitale du royaume. Une colossale forteresse domine la ville et les plaines d'alentour. Elle aussi couronne une colline abrupte, sorte de rocher à pic, hérissé de ce château qui fait bonne garde. Nous sommes entrés par une voûte sombre, sur le pont-levis abaissé. La citadelle enserre dans ses casernes un délicieux palais. Des remparts, j'ai vu un highlander en sentinelle se promener l'arme au bras le long des chemins de ronde. Rien ne semblait changé depuis des siècles; mais des sillons bien tracés rayaient de jaune et de vert le champ de bataille de Bannockburn. En face, sur une colline boisée, le monument de Wallace, autre sentinelle immobile et qui semble monter une garde d'honneur. A l'horizon, nous devinons la silhouette des Hautes-Terres d'où descendaient, comme d'un réservoir intarissable, les obstinés défenseurs de l'indépendance, héros et martyrs de la nationalité écossaise, vainqueurs avec Robert Bruce et vaincus avec Charles-Édouard.

La colline du château s'abaisse doucement vers la ville. Nous avons suivi sa pente et

rencontré l'église qui porte encore le nom des Greyfriars, moines gris. Jacques VI y fut couronné le 20 août 1567. Le comte de Mar tenait dans ses bras le prince, âgé de treize mois. Knox prêcha le sermon du sacre; le comte de Morton et lord Hume firent les serments au nom du roi ; après la cérémonie, le comte de Mar rapporta le monarque dans sa *nursery*. Aujourd'hui, la petite ville mène sa vie tranquille dans les décors du passé. Nous avons vu la maison d'Argyle, vieil hôtel dans une cour exiguë. Il sert maintenant d'hôpital militaire. C'est un rappel, en terre d'Écosse, de notre hôtel de Cluny. Mais la petite façade renaissance est lourdement flanquée d'une grosse tour féodale, tandis qu'à l'angle opposé la pointe d'une poivrière se dégage des murs pour percer le toit. Les armes ducales s'étalent au-dessus de la porte dans un cadre de pierre, et des figures de soldats convalescents nous regardent derrière les petits carreaux des fenêtres aux frontons sculptés. Je me suis arrêté aussi devant le Guild Hall qui semble un chalet de pierre emprisonnant un clocher d'église. Et j'aurais

voulu vivre quelques jours, veiller quelques soirs, dormir quelques nuits dans cette ville où l'Histoire se révèle aux yeux et semble inviter le voyageur à s'arrêter pour la comprendre et pour l'aimer.

*
* *

Mais je ne suis qu'un passant et je dois continuer ma route. Nous allons vers la colline qui regarde le rocher de Stirling et sert de piédestal au monument en l'honneur de Wallace. La chaleur du jour était tombée. Nous suivions une route poudreuse, bordée de prairies et de maisonnettes. Nous voici sur le bord de la rivière de Forth, que traverse un vieux pont en dos d'âne avec une pyramide pointue à chacun de ses quatre angles. Des pierres s'entassent à la base des piliers et font des parterres ruinés d'où grimpe le lierre qui tapisse les arches. Un peu plus loin, un beau pont de fer a été construit pour les besoins nouveaux. Mais on n'a eu garde de démolir celui qui si longtemps suffit aux ancêtres et mire aujourd'hui dans

l'eau sombre son image ennoblie par le temps.

Devant nous, le long tertre boisé où se dresse la tour. A mesure que nous approchons, nous voyons mieux son architecture hardie, qui déchire l'air du soir de ses aiguilles de pierre. Étrange comme le défi d'un burgrave et triomphale comme une évocation de la légende wagnérienne, elle hausse son témoignage épique d'héroïsme et de victoire dans une apothéose de grandeur militaire et de religieuse noblesse. A l'un des angles s'ajoure la cage étroite d'un escalier de pierre. A l'autre, regardant la plaine, et face à la statue de Robert Bruce qui de l'autre côté de la vallée se dresse dans la cour de Stirling, une immense effigie du héros se détache de l'arête vive. Debout sur un socle en saillie, il tient haute et droite son épée qui commande et protège. Sa main gauche repose sur un bouclier dont la pointe est appuyée à terre; il est gainé des mailles de fer de son armure, et le manteau noué sur la poitrine et rejeté en arrière découvre un sayon léger pressé d'une ceinture de cuir. Le

casque sans cimier et sans visière donne une physionomie romaine au visage de ce royal soldat. Mais, au-dessus de sa tête, à demi engagée dans l'anfractuosité d'une ogive dont le sommet surplombe, la haute couronne d'Écosse repose à l'abri du glaive. Je ne crois pas qu'on puisse exprimer plus d'amour, d'admiration et de piété que dans ce monument jailli du sol en regard de la forteresse illustre, et ce face-à-face des deux guerriers séparés par le champ de bataille où leur vaillance fit triompher les destinées de leur peuple. L'Écosse a le génie de l'hommage.

Un autre jour, j'ai visité, dans une rafale de vent et une tourmente de poussière, la petite ville de Haddington, l'Haddington de Knox et de Carlyle. On l'appelle la *Lampe des Lothians*. Le Réformateur y est né, et j'ai vu la maison qu'habita son ardent apologiste. D'un vieux pont je regardai la rivière, qu'un charretier passait à gué et je suis monté vers la grande église de pierre rose à demi ruinée. Une partie de la nef est à ciel ouvert, ainsi que la tour carrée qui s'élève au centre. L'autre est restaurée pour le culte, temple

d'aujourd'hui dans les ruines de l'église abbatiale, touchant symbole bien propre à nous faire entendre que dans les débris de sa grandeur morte ce peuple sage pense trouver le plus noble asile aux besoins du présent.

Vous ne pouvez faire un pas dans cette région du Forth, dans ces comtés de Stirling, Linlithgow, Édimbourg, Haddington et Rosburgh, sans y être enchanté de la magie de l'histoire, belle comme une légende. Voici Melrose, rêve gothique, éternisé dans la grâce hardie de la pierre; ruine adorable qui laisse voir le ciel et n'arrête la liberté du regard qu'au miracle de ses colonnettes, aux découpures de ses dentelles ajourées, aux lignes si sveltes qu'épanouit en broderies l'immense baie ogivale ouverte sur l'Orient. Le temps n'a pas détruit tout seul cette beauté qui défiait ses outrages. Bâtie par David Ier, l'abbaye fut bientôt incendiée par les armées anglaises, relevée par Robert Bruce, et brûlée deux fois encore. Ses débris attestent aujourd'hui la lutte séculaire, et leur témoignage égale encore la gloire qu'il rappelle.

Puis, c'est Dryburgh, ruine plus misérable : des pans de muraille couverts de lierre et dans la pointe d'un pignon en triangle une rosace toute simple; des restes du cloître avec les portes normandes; enfin, isolée comme une tombe, l'aile mieux conservée, rectangle tout découpé d'ogives et détruit à mi-hauteur, qui abrite les sépultures de sir Walter Scott et de sa femme. Il est bien, là, dans son pays natal, non loin de ces autres ruines, l'abbaye de Jedburgh, l'abbaye de Kelso. Il passa tout près de là ses premières années, chez son grand-père, à Sandy-Knowne, où le soignaient sa grand'-mère et sa bonne tante Janet. Puis il vint à Kelso même, et c'est là que, dans un vieux jardin, le maladif enfant de treize ans lut pour la première fois, sous l'ombre d'un platane, le recueil d'anciennes ballades, *Percy's Reliques*, dont le charme le captiva si fort qu'il en oublia de dîner. Toute la contrée s'appelle aujourd'hui la terre de Scott, *Land of Scott*, comme il y a, au sud de Glasgow, dans les comtés d'Ayr et de Lanark, la terre de Burns, *Land of Burns*. O le fidèle pays! Il

honore ses poètes au point de leur consacrer la région qu'ils ennoblirent en respirant son air et qui semble aujourd'hui leur devoir le plus pur de son charme, parce qu'ils en reçurent jadis le meilleur de leur génie.

*
* *

C'est bien ici, en effet, l'Écosse de Walter Scott, la romantique Écosse des eaux fraîches, des vallées vertes, des collines boisées et des belles ruines. Elle demeure à jamais vivante pour nos âmes dans l'œuvre de l'écrivain national et semble se faire visible à nos yeux par l'évocation enchantée qu'il appelait son roman de pierre. Abbotsford est une de ses œuvres et, je crois bien, son œuvre préférée. N'y cherchons point la logique d'un plan préconçu. Cette harmonie confuse des pavillons, corps de logis, pignons dentelés, flèches, pinacles, balcons et tourelles, trahit une inspiration plus libre. Le baronet a bâti sa maison comme il contait ses histoires, avec la même fantaisie et le même amour. Il en a pris les matériaux dans les ruines du passé,

et, dociles à son appel, ils viennent s'ordonner en de nouvelles combinaisons. Les murailles de la maison et celles du jardin sont faites de vieilles pierres sculptées provenant de toutes les parties de l'Écosse. La porte du vieux Tolbooth d'Édimbourg a trouvé place à l'extrémité ouest, où elle ouvre dans une cour. A l'autre bout, façade est, les visiteurs entrent par un portail copié du palais de Linlithgow. Les panneaux de chêne sculpté qui revêtent les murailles du vestibule viennent du palais de Dunfermline, ainsi que le plafond. Les détails d'architecture sont copiés de Melrose et de Roslin. Tout autour de la corniche sont les armoiries des Douglas, des Scotts, des Kers, des Armstrongs et autres grands clans de la Frontière qui, comme le rappelle une inscription en style archaïque, « gardèrent les marches d'Écosse dans le vieux temps pour le roy ». Partout une profusion d'armes, de cors de chasse, de cornes de cerf. C'est un sanctuaire du passé, où l'âme de W. Scott respirait à l'aise, comme celle du moine fervent dans le sanctuaire de Dieu. Il y voulut mourir, et quand on le

rapporta malade, irrémédiablement frappé, la lueur vacillante de sa pensée n'éclairait plus qu'une idée fixe : « Je sais maintenant que je suis à Abbotsford. » C'est pour sauver la chère demeure qu'il soumit sa vieillesse au plus rude travail, comme il avait dissipé sans compter, pour l'élever et l'embellir, les trésors de sa prospérité. Ce domaine et ce palais furent l'objet de toutes ses complaisances ; il aimait en eux tous les chers paysages, tous les beaux vestiges qui avaient éveillé son imagination, le charme de la vivante Écosse et la poésie des anciens jours, toute la nature de son pays, toute son histoire, toute sa légende, tout ce qu'il avait vu de sa vérité et de sa beauté, tout ce qu'en avait deviné son âme éprise. Abbotsford lui résumait son rêve : c'était la plus aimée de ses œuvres, parce qu'elle était l'image de ce qu'il aimait le plus.

Et l'amour fut le maître de son art. L'imagination de sir W. Scott erra d'abord, mélancolique et charmée, parmi les souvenirs ; puis elle sentit se concentrer en elle les rayons brisés de cette grandeur et de cette beauté

prêtes à reparaître parmi les hommes, et elle s'anima du désir de ressusciter une vie qui, dans les limbes de l'histoire, attendait sa venue. Et plus que jamais le génie se manifesta créateur, parce qu'il s'était fait libérateur. Son office fut de dissiper les ombres de la mort, qui enveloppaient le sommeil de la vieille Écosse, et de la faire paraître, délivrée aussi des ombres de la vie, dans la poésie de sa vérité. Sans doute W. Scott idéalisa le passé de sa patrie; mais l'idéal qu'il découvrit au fond de l'histoire, peut-être parce qu'il le sentait au fond de son cœur, est plus vrai que toutes les apparences de la réalité. Il satisfait les âmes qui se reconnaissent en lui, s'y complaisent et s'y reposent, s'y abandonnent jusqu'à s'identifier avec lui. Il devient ainsi leur modèle, elles se façonnent à son image. On peut dire que W. Scott est un père spirituel de la patrie. Il a donné un asile idéal au génie de sa nation, qui garde ainsi la claire conscience de lui-même et survit à sa fortune.

N'essayons point, si nous n'avons pas pénétré ce rôle exceptionnel d'un homme, de

comprendre le culte singulier qui lui est voué. Il y a de plus grands poètes, des romanciers d'un art plus savant, des artistes d'une perfection plus rare ; il n'y a pas d'écrivain plus national, dont l'œuvre reflète mieux l'âme commune, en concentre plus de rayons et soit plus propre à la diriger à sa propre lumière. Faut-il donc s'étonner que cette œuvre soit un facteur de l'Histoire et qu'en ce haut rang l'écrivain devienne un héros ? Et c'est aussi le cas de Robert Burns, qui exprima avec une intensité de poésie plus émouvante moins d'éléments de l'âme écossaise. C'est non moins le cas de John Knox. Et nous y pourrions joindre ces représentants plus discrets, les Th. Reid, les Dugald Stewart... C'est son âme immortelle que l'Écosse aime en leur génie, comme c'est son image qu'elle cherche dans les grandes figures de son histoire. Elle n'a plus de réalité que dans cette vie surnaturelle. Ses grands hommes ont sauvé son autonomie, et l'union avec l'Angleterre ne saurait prévaloir contre leur divin prestige. Fidèle à son nouveau destin comme à son ancienne gloire, elle

relève son loyalisme du culte de ses héros. La religion de l'héroïsme ne se comprend nulle part mieux qu'en ce pays dont elle est vraiment rédemptrice, et nous ne nous étonnerons plus qu'elle y ait proclamé son évangile par le verbe enflammé de Carlyle...

*
* *

D'autres excursions me firent voir la sauvage Écosse de la mer et des grèves. Je me rappelle des villages de pêcheurs au bord de ce duché de Fife que les Écossais appellent « un manteau de mendiant à frange d'or ». Dans leurs vêtements goudronnés, avec leurs barbes en collier et leur teint hâlé, ils me semblèrent tout pareils à nos matelots bretons ; leur rude parler écossais avait les mêmes résonances gutturales; et, par les étroites fenêtres fleuries, mon regard, qui plongeait dans les chaumières, vit de petites tables luisantes et des rideaux blancs trop teintés de bleu. Les ménagères préparaient le repas du soir. Je n'avais point l'impression

de la misère, mais d'une vie très rude et du pauvre effort humain qui vient se raidir, sous tous les cieux, aux lisières des mondes, devant l'indifférence mouvante de la mer. Alors, je sentis monter en moi toute la mélancolie du voyageur qui « reconnaît sous des masques divers l'immuable détresse du vieil Adam[1] ». Nous suivîmes la côte où les siècles ont laissé des épaves d'abbayes et de forteresses parmi les rochers et dans de petites îles. On nous conduisit en barque d'Aberdour à l'îlot d'Inchcolm. Une tour carrée, des murailles effondrées, une pauvre ferme : ce fut là, jadis, le glorieux monastère de saint Colomban, le missionnaire d'Irlande qui vint évangéliser le pays. Quelle solitude, ce soir, et quel silence! Ici, comme dans la petite ville de Stirling, comme parmi les ruines de Melrose ou de Dryburgh, j'ai cette impression que le pays *a été*. Les jours semblent ne survivre à l'Histoire que pour en refléter le prestige, et leur activité paisible fait survivre dans l'éternelle beauté des choses un peu de ces éner-

[1] André Bellessort, *la Jeune Amérique*.

gies du passé dont les grandes flammes presque éteintes jettent encore des lueurs sur les armoiries mutilées du foyer. Mais cette humble vie suffit pour animer le décor des ruines; pour humaniser les choses mortes, leur donner cette âme pareille à la nôtre et dont l'absence exile les splendeurs des musées dans leur gloire indifférente comme si, en se détachant d'elles, elle les avait détachées de nous. Sur cette terre, le présent ne peut pas se donner l'illusion mauvaise qu'il existe par lui-même et serait sans ce qui fut. Au contraire, nulle part il ne se rend mieux compte de la solidarité des temps; nulle part il ne sent mieux et n'aime davantage les liens qui l'enchaînent et le soutiennent. Il a la religion du passé, qui est la plus grande idée des hommes, après celle qui les rattache à Dieu.

III

DANS LES HIGHLANDS : LA NATURE ET LE FOYER

Me voici enfin au seuil des Highlands. Du train, qui longeait la côte de Fife, j'ai vu onduler au soleil d'août des blés d'or sur les grèves. Puis nous avons traversé le comté et franchi le *Firth of Tay* sur un pont de 1,800 mètres. A Dundee, nous changeons seulement de gare, à travers la cohue dont une visite princière emplit la ville pavoisée. Quelques minutes plus tard, nous descendions à Lochee. La propriété de nos hôtes est tout près du chemin de fer, à l'écart de la ville. Nous n'avons qu'à traverser la voie pour pénétrer dans le parc. Une simple et solide maison en pierre grise, avec pavillons en saillie, vérandahs, jalousies laquées de vert pâle, se détache sur les pelouses et les allées de sable. Je n'ai gardé de ma première

soirée qu'une impression de douceur et de sérénité. Après le dîner, nous avons fait une promenade. Le long crépuscule d'Écosse alanguit le jour qui ne peut pas finir. La lune, tout d'abord rousse derrière des raies foncées de nuages, se dégage, monte et s'éclaircit. Les étoiles s'allument. Nous revenons par une nuit de velours, bleue, silencieuse et pure. Dans ce pays inconnu, tout est mystérieux à cette heure. J'aperçois au loin des lumières et je soupçonne une ville. Nous marchons sur une route d'une largeur démesurée, qui sépare des champs. Il souffle une fraîche brise. Nulle grandeur sauvage ne tourmente l'imagination, que repose la calme majesté de l'étendue et du sommeil. Nous sommes dans l'Écosse riante et laborieuse; mais elle est endormie, et l'ombre pacifique verse un délicieux oubli des fatigues, des soucis, des tumultes, à l'âme délivrée...

Nous sommes allés, le dimanche matin, à l'église catholique de Lochee. On l'appelle « l'église romaine » dans ce pays d'où la Réforme a dû bannir le beau mot qui veut dire « universel ». Chacun de nos hôtes se rend

à son temple presbytérien, car il y en a beaucoup, et les Écossais sont très attachés à leur chapelle, à leur ministre. En attendant l'heure de l'office, je me suis promené à travers la petite ville. Tous les magasins sont fermés. On ne rencontre dans les rues fort propres que des fidèles chargés de la Bible et du *Church Hymnary*. Mon entrée à l'église me donne la sensation très douce que peut éprouver un voyageur quand, loin de son pays, il met le pied sur le pont d'un navire, lambeau flottant de la patrie absente. Rien ne me dépayse ici et tout m'y affranchit de la loi de l'espace. Le prêtre debout au bas des degrés de l'autel, les enfants de chœur, le parfum de l'encens, les paroles latines, la rite sacré toujours identique à lui-même, immuable parmi toutes les différences de race, de langue et de mœurs, symbolisent plus clairement que jamais pour moi l'universalité de la foi catholique et la communion des âmes qu'elle rapproche au-dessus des accidents éphémères et des décors changeants de la vie.

Je passai l'après-midi de ce dimanche d'Écosse à causer avec M. V... dans la soli-

tude silencieuse de sa bibliothèque. Il m'avait mis entre les mains une histoire de Dundee, illustrée de tous les vestiges du passé, des monuments disparus et de ceux que le zèle conservateur des citoyens entretient avec tant de piété. C'était cette religion du passé que je retrouvais à l'embouchure du Tay comme à celle du Forth, au seuil des Highlands comme dans les marches glorieuses des Basses-Terres. Pendant que je feuilletais l'album, mon hôte lut quelques versets de sa Bible. « C'est un bon livre, me dit-il, très bon pour tous, et vraiment une ressource précieuse par son universelle diffusion. Il a fait beaucoup de bien à l'Écosse. » Je regardais son visage pensif, qu'une ardeur disciplinée faisait énergique et doux. Il m'évoquait celui de Knox, atténué, apaisé. Ce calme Écossais d'aujourd'hui, avec sa sérieuse sagesse, sa patience et sa piété, son optimisme un peu sombre, m'apparaissait comme un héritier tranquille du Réformateur. Il me représentait clairement l'Écosse puritaine, qui semble se reposer, depuis John Knox, dans la gravité de ses convictions pratiques et l'har-

monieux équilibre de sa foi et de sa vie.

Mais j'avais l'âme encore trop pleine de la gloire passée pour accueillir l'erreur qui représente l'Écosse comme une terre de barbarie où la Réforme aurait fait pénétrer un premier rayon. Partout s'élève du sol national, contre cette illusion de la partialité historique, le démenti des abbayes, où l'art du moyen âge attarde ses miracles, et des champs de bataille dont le nom seul évoque un héroïsme d'épopée. Peu de pays furent plus grands que ce petit royaume d'Écosse, si éloigné pourtant des foyers lumineux de la vieille Europe, si rudement occupé à se défendre. Ses antiques ballades attestent sa culture poétique, et la dynastie des Stuarts brille parmi les lignées royales. Il est très vrai que la féodalité belliqueuse y fut plus âprement divisée qu'ailleurs, surtout parce que la nature même du sol favorisait le régime des clans. Longtemps ce pays ne connut d'autre organisation que celle des bandes armées. Un jour vint pour lui, comme pour les autres, et à peu près vers le même temps, où l'esprit centralisateur des

monarchies modernes y affirma la notion de l'État. Nul doute qu'elle ne s'identifiât trop étroitement à la personne du souverain. Et le souverain se trouva être une souveraine, jeune princesse élevée à la cour de France entre les Valois et les Guises. Elle parut chez elle comme une étrangère, despotique et fantasque. Les courages s'enflammèrent autour de sa beauté, tandis que les rivalités s'exaltaient autour de sa faiblesse. Ce fut, dans le triomphe des passions, un déchaînement d'orage. Une seule idée, dominant ce chaos, brillait de sa fixe lumière : l'idée religieuse. Knox y alluma le sentiment national; il identifia la réforme avec la liberté et l'indépendance écossaises. Le génie de l'Écosse entra dans la voie que lui frayaient la rude éloquence du prophète et son indomptable énergie.

Ce n'est pas grandir un homme que de mutiler autour de lui la beauté de l'histoire. La figure de Knox m'apparut plus vivante et plus vraie, quand je la vis se détacher du fond mouvant de son siècle, telle que la projeta la force du destin. Ne disons pas qu'il a donné

une âme à l'Écosse; l'Écosse plutôt lui prêta son âme, et cette incarnation en fit un héros. L'âpre théologie qui anime les controverses d'un Calvin et soutient sa dogmatique raisonneuse s'efface ici devant les réalités de l'action. Carlyle appelle le protestantisme allemand « un glapissement d'argumentation théologique », et il insiste avec son insolente rudesse : « C'est une contention sceptique, laquelle en vérité a glapi de plus en plus, en descendant jusqu'au voltairianisme lui-même, à travers les contentions de Gustave-Adophe jusqu'à celles de la Révolution française. » Knox avait mieux à faire que d'équiper une dialectique orgueilleuse. Dans les circonstances où le plaçait l'Histoire, il représenta la nation et la cause de l'Écosse. « Les nobles du pays, appelés par leur position à prendre ce poste, on ne les y trouvait pas; Knox devait marcher, ou personne. Reine malheureuse; mais pays plus malheureux encore, au cas où elle serait heureuse. » N'est-ce point, à un tournant des destinées de ce peuple, le héros national, « un homme qui ne désirait pas voir la terre de sa naissance

devenue un terrain de chasse pour les intrigants et ambitieux Guise? » La terre de sa naissance! Voilà bien où il puisa sa force et la claire conscience de son rôle. « Qui êtes-vous? lui demandait un jour Marie Stuart, vous qui prétendez donner des leçons aux nobles et à la souveraine de ce pays? — Madame, un sujet né dans le royaume [1]. »

Oui, il était du royaume; et plus d'une fois dans mon voyage je crus voir affleurer aux figures rencontrées le meilleur de son âme. Car c'est l'âme même de l'Écosse, à la fois nationale et religieuse, dont la religion s'orienta selon les hasards de l'histoire qui sont peut-être la logique de la nature. Le pays a peu changé depuis cette époque où commença de s'épanouir sa moderne personnalité. Aussi Knox reste-t-il une des expressions les plus vives de l'image nationale, et il ne faut plus s'étonner si l'Écosse, qui l'a façonné, paraît son œuvre. On croit voir l'empreinte du Réformateur sur les âmes que modèle encore le vieux génie du pays et de la race. N'avais-je

[1] CARLYLE, *les Héros...*, traduction J. Izoulet.

point devant moi comme une effigie de sa propre figure en cet après-midi un peu vide et triste, où la tiédeur du recueillement dominical favorisait ma rêverie?...

***

Le lendemain, nous quittions à regret nos hôtes d'Elmswood pour continuer notre tour des Highlands, et nous arrivions vers le soir à ce paradis de verdure, d'eaux glacées, de vallons et de ravins où une mouvante marée de feuillage assiège les îlots silencieux que forment les pelouses autour des châteaux et des villas. C'est la fraîche Écosse solitaire, dont les pentes ondulent comme des vagues boisées qui s'effondrent en gorges sombres; la région des bouleaux pleureurs et des cascades, boisée, mouillée, capricieuse et murmurante, au nord du comté de Perth, à l'entrée de cette forêt d'Atholl qui le sépare des comtés d'Aberdeen et d'Inverness. Nous descendons à Blair Atholl. Sur le quai de la petite gare, Mrs B... nous attend, très simple et tout en noir. Elle a choisi cette

station un peu plus éloignée de sa maison pour nous faire suivre en voiture la route fameuse qui domine la passe de Killiecrankie.

A Fincastle, dans un grand parc, deux maisons pittoresques, l'une à l'entrée, et l'autre plus loin, qui se détache sur le gazon. En passant devant la première : « Voici votre demeure, me dit Mrs B... Vous pourrez y écrire sur une table où Browning a composé un de ses poèmes. »

Quand j'entrai dans la salle à manger à l'heure du dîner, Mrs B... était transformée. Elle avait sur la tête une blanche parure, au cou un large collier d'or. Elle portait une robe à traîne et son voile blanc rejeté en arrière lui descendait jusqu'à la taille. C'était une châtelaine des contes de Walter Scott, dans un de ces châteaux où les Stuarts ont dormi. Les hautes lampes allumées aux coins de la salle, la table carrée éclairée d'un seul flambeau d'argent à trois branches, la lourde argenterie, la nappe aux broderies de soie, ce luxe sévère, cette atmosphère de cérémonie où les gens se meuvent avec tant de naturel et de bonne grâce, tout entretenait l'il-

lusion d'un monde quasi-royal et d'une vieille aristocratie toujours vivace et charmante.

A dix heures, Mrs B... sonna. La file des bonnes entra silencieusement. Toutes étaient vêtues du même costume noir, où tranchait la blancheur du tablier et de la coquette coiffure brodée. Elles se rangèrent le long du mur, assises très droites sur leur chaise. L'une d'elles disposa au milieu du salon une petite table et un siège. Mrs B... s'avança d'un air grave, la Bible à la main, s'assit, ouvrit le livre et lut quelques versets. Puis elle s'agenouilla et tous les assistants l'imitèrent, tournés contre la muraille. Alors, elle récita le *Pater*. Lorsqu'elle se releva, les *maids* disparurent, et nous prîmes congé à notre tour.

Un orage avait éclaté, et de larges gouttes de pluie tombaient des feuilles. Quand je me trouvai devant la porte du vestibule ouverte sur le parc obscur, Mrs B... s'inquiéta de mon retour et me pria d'attendre un instant. Je pensai qu'elle allait m'envoyer quelqu'un de ses gens. Elle reparut enveloppée d'une mante, ses fins souliers vernis protégés par des sabots de bois. « Je vais vous reconduire,

me dit-elle. J'aime tant sortir le soir, par la pluie, quand il fait bien noir! » Et, en dépit que j'en aie, Mrs B... avec sa robe de soirée, sa parure blanche et son large collier d'or, partit devant moi à travers les allées inondées que je ne distinguais même pas.

A minuit, je veillais encore devant la table de Browning. J'allai à ma fenêtre : un paysage de montagne se devinait dans l'ombre. La lumière de mes lampes projetait son halo dans la cour, et la vieille maison, endormie au pied des masses embrumées, faisait songer, avec sa façade basse, ses deux ailes en retour et les frustes sculptures de ses fenêtres à petits carreaux, à quelque manoir de *laird* écossais. C'était bien le meilleur cadre à mes impressions de ces derniers jours. Elles s'y organisaient en une image de vie simple, noble, indépendante et fière, toute pénétrée de la douceur sauvage que la solitude insinue dans les âmes, comme pour conserver leur pureté. Alors seulement certaines vertus peuvent s'épanouir. Je comprends mieux aujourd'hui l'Écosse fidèle à ses chimères, fervente dans ses croyances, libre de bien des

convoitises et détachée de beaucoup de vanités. Son idéalisme a traversé les siècles et il imprègne encore d'une tenace essence la civilisation nouvelle.

J'ai respiré délicieusement ce parfum dans la maison de Mrs B... Reposé par cette nuit de fraîcheur et de silence, je traversai, le lendemain matin, le parc ensoleillé, et je trouvai la famille réunie au salon en attendant le breakfast. La lumière matinale entrait par les fenêtres ouvertes. L'aînée des jeunes filles se mit au piano, et sa mère lui choisit un cantique. Il glorifiait Dieu qui fait les matinées si belles et nos cœurs si charmés. Les paroles étaient certes d'un poète, et le chant d'un musicien. Il semblait que les premiers rayons du jour, à travers une âme très jeune, eussent divinisé leur beauté.

Il est assez habituel en Écosse que les domestiques ne paraissent point au repas du matin. Tout est préparé et dressé d'avance. Ce sont les enfants qui, après avoir mangé leur *porridge* (avoine concassée et cuite à l'eau), et un peu de poisson ou des œufs, s'empressent autour de leurs parents et des

hôtes, dans l'intimité de la salle close. On devine assez, à de tels usages, un fond de simplicité patriarcale. Le luxe écossais, qui décore la vie, ne la transforme pas. Il reste une parure posée à la surface des choses : elle pourrait disparaître, sans leur rien enlever qu'un peu d'éclat. Les jeunes filles nous offrirent le thé, les tartines, les viandes froides et les gâteaux. Leur bonne grâce donnait à ce début de la journée comme un air de petite fête. Puis elles guidèrent notre promenade à travers le parc, jusqu'à des lacs dormants, lamés de feuilles sombres. Les rives ondulaient en tertres de bruyères rosées ou violettes, et cet ensemble résumait pour nous, dans un décor humain, tout le paysage d'Écosse. Les propriétés seigneuriales font avec une incomparable noblesse les honneurs de la nature aux hôtes des châteaux.

L'excursion de l'après-midi nous conduisit à une ferme de Mrs B... On s'y arrêta pour le thé de cinq heures, que des bonnes, envoyées devant nous, avaient préparé et servi. La fermière accueillit sa « dame » à l'entrée

et disparut; mais, bien qu'elle n'eût pris aucune peine, Mrs B... voulut la revoir et la remercier de nous avoir reçus et prêté une salle de la maison. Cette politesse, que j'ai si souvent remarquée, n'a rien de factice. Un évangélique sentiment domine les rapports entre les classes, et jamais je n'ai vu service plus exact, plus empressé que celui de ces jeunes bonnes à qui leur maîtresse dit simplement : « Ne pensez-vous pas qu'il est temps de faire atteler? » ou : « Je crois que vous pouvez apporter le café ».

Au départ de Blair-Atholl, nous traversons la région centrale des Highlands. C'est la désolation absolue : des lieues et des lieues sans un village. Encore est-ce la partie la moins déserte et la moins sauvage, puisqu'elle est coupée du chemin de fer. Mais ailleurs on peut, paraît-il, marcher trois jours sans trouver une maison. Notre train va lentement, entre des montagnes violettes, sous la mélancolie des écharpes de brume. Parfois un filet d'eau tombe en cascade et ravine la pente abrupte. C'est dans ce rude paysage de bruyère et de brouillard qu'il faudrait en-

tendre l'aigre pibroch des highlanders. Je comprends l'énergie de cette race, son détachement des choses qui la fit chevaleresque, son élan religieux et le tour pratique qu'elle donna toujours à ses visées spéculatives. Dans les douceurs d'un ciel indulgent, l'homme se laisse vivre. Il s'éveille aux violences de la nature et le problème s'impose d'ordonner sa vie. Les philosophes écossais ne perdirent point contact avec la réalité : ils aimèrent mieux s'évader d'une critique captieuse dans la doctrine du sens commun. Mais la théologie surtout convient à ce double souci de la pensée et de la conduite. Il y a un théologien dans chaque paysan écossais. Ce goût raisonneur dut favoriser singulièrement le succès de la réforme puritaine, qu'un ardent désir de vie droite sauva de la dissolution rationaliste.

Je touchais au point le plus reculé de mon voyage, à ces Highlands de l'Ouest qui projettent dans une mer noyée de brumes leurs caps déchirés, leurs contreforts abrupts et leur avant-garde de rocs, où la houle calmée glisse ses coulées de golfes. Le train qui

m'amenait d'Inverness atteignit enfin la côte, et je vis surgir, pareil au rêve pétrifié d'un Ossian gigantesque, sous des nuages et des rayons, un chaos de pierre et d'eau, grandiose comme l'ébauche d'un monde et plus désolé que le débris d'un déluge. Nous suivions cette côte si étrangement découpée, où la voie se déroulait et se tordait au bas d'un talus à pic, d'un immense talus, chute verdoyante de l'Écosse dans la mer. C'étaient un ruissellement et des cascades d'eaux vives, à travers un fouillis de petites plantes et de fougères, une fraîcheur de feuillage et de rosée, toute la grâce de ce pays qui s'abîmait dans ces farouches fiords, dont le nom rauque de *loch* est comme le dernier cri de la gorge humaine sur les confins du monde.

Au milieu de ce chaos, la volonté de l'homme ne pouvait qu'expirer ou concentrer toute son énergie. Il semble que l'âme écossaise doive à la vertu de ces âpres spectacles son élément de résistance, et, par un contraste nécessaire, son invincible besoin d'ordre. Cet ordre, en vain le voulut-elle réa-

liser dans son histoire. Elle y échoua et n'appliqua plus son effort qu'à organiser sa vie intérieure. Qu'elle y ait réussi, c'est ce dont on ne saurait douter quand on a pénétré dans ces familles nombreuses, soumises à la discipline d'un puritanisme qui a plus de vigueur que de rigueur et rappelle moins la triste figure de Calvin que la jovialité de Knox. Je dis bien : la jovialité. Elle respire ici sur tous les visages et me fait penser à ce petit fût de bourgogne que Carlyle nous montre en souriant dans la cave de son rude théologien. L'hospitalité de mes Écossais en avait la saveur et en communiquait la gaîté. J'admirais leur santé morale, l'harmonie parfois un peu massive de leur existence, et sous leur cordiale bonhomie une grande noblesse. Il me souviendra toujours d'un mot que j'entendis devant la montagneuse île de Skye, qui coupait l'immensité des flots. Comme je félicitais une mère de l'éducation qu'elle avait donnée à ses enfants, à ses sept enfants, elle me répondit simplement : « J'ai tâché qu'ils fussent indépendants des choses et à la disposition des hommes. »

*
* *

Il m'est arrivé de penser, à mesure que se dévoilait à moi l'âme écossaise, qu'elle était quelque peu sœur de la nôtre, et j'ai cru parfois le sentir assez nettement. Dans le vieux palais d'Holyrood où nos rois échangèrent avec ceux de l'Écosse

> Cette hospitalité mélancolique et sombre
> Qu'on se donne et se rend de Stuart à Bourbon [1],

il ne me semblait pas que le génie du lieu fût pour nous un génie étranger. Et cette impression s'affirma parmi les ruines d'où monte la religion du passé comme un encens dans l'air du soir. Elle ne se démentit point au contact plus direct de la nature éternelle et de la vie quotidienne. Le génie écossais est pareil au nôtre comme l'églantine des haies à la rose des jardins royaux. Il en diffère comme le sol et le ciel des deux pays. L'irruption de la mer dans les déchirures des côtes, le som-

[1] Victor Hugo.

meil embrumé des pâturages, la verte aridité des montagnes ou la poésie mélancolique de leurs landes violettes, la solitude nuageuse et glacée des rives septentrionales, ont attristé et durci la destinée de ce fier petit peuple en qui nous pouvons reconnaître encore, sous des formes plus rudes, l'idéalisme, la grâce et la courtoisie du pays de France. L'histoire acheva la différence. L'héroïsme écossais dut s'obstiner surtout aux luttes pour l'indépendance. Sa ténacité maintint une nation. Les Robert Bruce et les Wallace dressèrent sur les droits de leur pays des épées tutélaires qu'auraient saluées Joyeuse et Durandal; les licornes d'Écosse firent reculer à Bannockbrun l'étendard que la bannière de Jeanne délogea d'Orléans; et ce n'est peut-être pas une illusion d'imaginer que la race qui vécut des siècles de luttes et de rêves à l'extrémité affinée de la grande île britannique accueillit sur sa rude terre et sous son ciel changeant les chimères exilées du redoutable empire des Angles. Un homme d'esprit, qui connaît à fond les pays d'outre-Manche, me disait un jour : « Si la

géographie était raisonnable, elle eût retourné l'Angleterre pour mettre l'Écosse en face de nous. »

Quand, au retour, je m'arrêtai à Glasgow pour y prendre l'express de Londres, l'empreinte de la massive civilisation anglaise, qui finira peut-être par transformer le vieux royaume après l'avoir conquis, me rendit méconnaissable la terre des montagnards rebelles, de la reine Marie et Walter Scott. Mais l'image de ce noble pays obsédait ma mémoire et je ne la vis pâlir qu'avec les étoiles, à l'heure où dans la nuit blanchissante, frissonnant à l'arrière du navire qui traversait la Manche, j'ai deviné, indécise encore à l'horizon lointain, la ligne gris-bleu de la côte de France.

AU PAYS DE GALLES

AU PAYS DE GALLES

Comme la proue d'un navire submergé, la masse montagneuse de Galles recueillit la fortune des premiers maîtres de l'île, après le naufrage de leur domination. L'Écosse m'avait inspiré le désir de visiter cet autre asile d'un passé héroïque; d'observer cette vieille race, sœur de notre Bretagne armoricaine. Je me serais contenté sans doute de regarder sa vie présente et d'y associer les images que, dans le décor de la nature, suggèrent les ruines à nos yeux et les souvenirs à notre pensée, si je n'avais eu l'avantage, en passant à Oxford, d'être présenté au professeur Rhys, principal de Jesus College et le plus notoire celtisant de l'Université. Il venait de publier, en collaboration avec M. David

Brynmor-Jones, un livre érudit sur *le Peuple gallois*[1]. Toutes ces recherches d'ethnographie, de philologie, d'histoire constitutionnelle et religieuse, m'entraînèrent — à travers un dédale obscur parfois, hélas! et compliqué — le long des périodes révolues. D'avoir ainsi remonté le cours des siècles, mes impressions et mes réflexions se trouvèrent animées du mouvement même de l'histoire et ordonnées suivant la loi qui fit évoluer le drame de la destinée galloise.

[1] *The Welsh People*, by John Rhys and David Brynmor-Jones. London. E. Fisher Unwin, 1900.

I

LES VIEUX COMTÉS DU « GWYNEDD ». ANGLAIS ET GALLOIS

Vers le soir nous entrons dans le pays de Galles par Chester. Le changement d'aspect coïncide avec le déclin du jour, qui attriste encore le paysage mélancolique et rude. Sa désolation annonce le voisinage de la côte septentrionale et l'abord de la région montagneuse dont l'ossature projette sa poussée dans la mer. Les arbres se font plus rares et plus grêles; les prairies deviennent des landes marécageuses : rien n'évoque plus la belle santé des plaines du Warwickshire. Des maisons étriquées, de maigres villages remplacent les grandes fermes aux pignons pointus, aux poivrières de vieilles tuiles. La demeure du tenancier gallois ne ressemble guère à celle du fermier anglais. Le train

longe l'estuaire de la Dee, puis tourne avec la côte elle-même. Voici les plages de la mer d'Irlande : Prestatyn, Rhyl, Abergele, Colwyn Bay... Ce sont d'immenses orbes de sable fin, à qui la faveur anglaise a valu, sur une longue promenade d'asphalte, une file de lampes électriques, devant un *Pavillion* ou casino, généralement polychrome et délavé, qui ressemble à quelque laissé pour compte d'une exposition de Chicago. La côte pousse vers le nord une petite presqu'île, où s'engage notre train, sur Llandudno.

Il fait nuit noire quand nous arrivons à cette pointe extrême de Nord-Galles. Dans la petite ville, désertée des touristes, le vent fait vaciller les lumières. Les rues sont trop larges et trop droites, les maisons trop régulières et trop unies. C'est le courant d'air et la solitude qui nous accueillent. Je pense avec mélancolie aux pittoresques cités de jadis, dont chacune a sa physionomie, et qui détachent au-devant du voyageur leurs rues capricieuses, avancent vers lui des façades hospitalières, ouvrent sur son chemin des portes d'hôtellerie. Nous cherchons un gîte.

Les hôtels sont loin de la gare, du côté de la plage, et fermés depuis la fin de la saison. D'ailleurs je voudrais loger chez des Gallois. Dans une de ces rues de petit commerce, dont tant de maisons étalent la banale devanture d'épicerie et de *refreshment room*, l'écriteau *apartments* désignait presque chaque porte. Je m'arrêtai au nom d'Owen, sûr d'avoir affaire à un Gallois.

M. Owen était l'hôte que je pouvais souhaiter. Son empressement, sa politesse et son obligeance me furent une bienvenue. Il me donna sa meilleure chambre, qui était fort bonne, affecta le salon à mes repas, mais parut inquiet quand je parlai de dîner. « C'est mercredi », me dit-il. Et comme je le regardais surpris, il accentua : « 'T is Wednesday. » — « J'entends bien, fis-je ; mais pourquoi ne dînerais-je pas le mercredi ? » — M. Owen m'expliqua que les boutiques étaient fermées à partir de midi. Puis il alla conférer avec sa femme et reparut, l'air ragaillardi d'un homme qui a pu se tirer d'un mauvais pas : le ménage avait décidé de nous abandonner son dîner.

Dans la tiédeur close du petit salon, plus nettement encore qu'à mon entrée, je me sentis enveloppé d'un hospitalité prévenante. Que l'on souhaitât me contenter, rien de plus naturel ; mais il y avait quelque chose de cordial dans ce désir, et depuis notre départ de Calais nous étions déshabitués même de sa forme commerciale. La loi de l'échange fonctionne sans grâce, comme un mécanisme impersonnel, dans les hôtels anglais. On vous donne une chambre, vous donnez de l'argent : qu'est-il besoin d'aménité dans cette affaire? Le bon Gallois, au contraire, se plaisait à nous voir satisfait chez lui et s'y employait de tout son zèle. Dans certaines races, les visages humains se sourient volontiers.

Cependant, au dehors, le vent soufflait avec furie. Il ébranlait le châssis mobile de la fenêtre à guillotine, qui frappait à petits coups impatients, comme sous le choc acharné d'un assaut. Et j'entendais mugir la mer.

Dès le matin, j'allai voir la ville. Llandudno est un de ces *sea-resorts* que vantent les guides illustrés. Elle ressemble à toutes les stations anglaises de bains de mer : régu-

lière, insignifiante et neuve, avec trop de boutiques, trop de maisons à louer, trop de temples. Il y en a de toutes les confessions, surtout des calvinistes méthodistes. Ils sont généralement d'un goût médiocre, contrefaçons d'églises qu'une nudité confortable laisse sans grandeur et sans beauté. Il y a un pupitre pour la Bible et point d'autel pour la croix. A force de lectures et de discours, semble s'être rompu le charme du silence. Et rien ne favorise non plus le charme du mystère : ni vitraux, ni chœur, ni tabernacle. Nulle émotion n'attendrit le respect; et, dans un murmure lointain, les vers de Hugo parlent à mon cœur :

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes...

J'arrivai à la plage. Elle déploie l'amplitude de son demi-cercle géant entre deux caps : *Little Orme's Head,* ondulé en colline là-bas, vers l'est, et *Great Orme's Head* dont la masse montagneuse domine la côte et tombe, brusquement coupée, dans la mer. On

peut contourner sa base par une route taillée en contre-bas, qui offre une merveilleuse promenade ouverte sur le large, *Marine Drive*. Je m'y engageai dans le vent. Le soleil, vif au ciel nuageux, jouait sur l'ondulation glauque des flots et la nuançait de vert, d'ardoise et de mauve, avec de scintillantes traînées d'argent. Par-delà cette étendue changeante c'est, à l'ouest Anglesey et l'Irlande, au nord les Highlands gaéliques d'Écosse, le fabuleux domaine du Roi des Iles dont la gloire emplit les poèmes d'Ossian. Je suis au centre de ce monde celte, obstiné à vivre et qui garde le souvenir légendaire d'une grandeur dont son imagination n'a pas fait tous les frais. Que pourrais-je en retrouver ici? C'est ce que je me demande déjà dans ce paysage qui l'évoque si bien, à quelques pas de cette ville qui la rappelle si mal.

*
* *

Toutes les plages se ressemblent, le long de cette frange anglaise et balnéaire. Elles ne donnent guère mieux l'idée d'une petite ville

galloise que Paramé ne représenterait chez nous une ville bretonne et Houlgate ou Cabourg un village normand. Vous ne trouverez jamais en de tels lieux cette empreinte des mœurs, des goûts, des idées, des habitudes, que le temps a patiemment marquée sur le décor des choses. J'ai cherché dans les vieux comtés du « Gwynedd » — Carnarvon et Merioneth — de médiocres cités sans gloire dont la destinée se fût écoulée paisible au train ordinaire des travaux et des jours. Il est bon qu'elles ne soient ni des sanctuaires d'histoire façonnés par les siècles et environnés de prestige, ni des centres d'industrie ouverts à l'activité des races et aux transformations de la vie, ni des carrefours de tourisme enrichis à l'exploitation commerciale de la beauté. J'ai vu ainsi Dolgelley, Portmadoc, Pwlheli. Les Guides ne les signalent que pour les excursions du voisinage, et leur intérêt semble nul au passant qui oriente sa course vers les attractions de la nature ou de l'art. Mais qu'elles sont précieuses, dans la paix de leur roture, au voyageur moins curieux de spectacles que d'humanité ! Elles lui révèlent, s'il flâne dans

les rues au hasard des heures, se mêle aux passants affairés ou ralentit le pas aux devantures des boutiques, toute la vie du présent, façonnée au pli des habitudes héréditaires; toute la destinée des gens qui s'est fait un miroir des lieux où ils vivent, aussi bien que de leurs gestes et de leurs figures, tout leur passé de grandeur ou de misère.

Me voici bien loin de la sérénité des petites villes anglaises, Stratford, Warwick, Chester, que j'ai visitées au passage. Leur activité s'épanouit à l'aise comme par un jeu régulier d'habitudes, dans le milieu qu'une longue prospérité a préparé et orné, et qu'une sagesse conservatrice embellit encore avec reconnaissance, toute fière d'un héritage dont elle ne répudie rien et que jour à jour elle augmente. Autour de ces îlots bien aménagés, la nature développe ses paysages de grasses prairies, de rivières et de beaux arbres. La tour carrée d'un clocher ennoblit le décor et évoque les stalles de bois sculpté où le vicaire en surplis blanc lit chaque soir, avec des versets de la Bible, les prières anglicanes...

Ici la vie fut manifestement moins heureuse. Rien n'attire, rien ne retient. Nul édifice ne raconte l'histoire. Il n'y a pas d'architecture. Les temples sont des bâtisses hybrides, intermédiaires entre la Bourse et la salle de conférences. Nombreux et de dénominations diverses, baptistes, congrégationalistes, calvinistes, méthodistes, ils attestent le développement de la vie religieuse, tel que le comportent l'âge moderne, l'âge de la conscience sans amour, de l'indépendance sans union, de la pensée sans rêve. Les rues, les maisons, l'allure des gens, tout révèle que la vie fut morne et médiocre. Ni le sens du bien-être, ni celui de la beauté plastique, ne s'est éveillé dans ce peuple, qui se contente de peu, ne raffine pas ses goûts, reste insensible à la privation de luxe et même de confort. Mais cette indifférence respire une sorte d'idéalisme où je reconnais l'âme de notre Bretagne, et je ne me sens pas en pays étranger avec ces Gallois empressés, généreux. Ils ont nos attentions, notre cordialité. Dans je ne sais quel petit hôtel, le patron m'invita avec un bon sourire à boire un verre de liqueur rose

dont il me fit d'abord complaisamment admirer la transparence, le verre à la hauteur de l'œil. Puis il me dit qu'elle était préparée par sa femme et enfin porta ma santé en me disant : « Nous sommes un peu de la même famille, Français et Gallois : vos Bretons sont nos frères. » Ailleurs, j'entrai dans la boutique de mon hôte au moment du départ. Comme elle était fort bien pourvue de chocolats, il en assortit un choix : *For the lady,* me dit-il, « Pour Madame. » Ce sont des mœurs de chez nous.

A ces riens, non moins qu'au visage et aux manières, je distinguai toujours les gens d'Angleterre et ceux de Galles. Il me sembla même qu'on serait mal reçu à les confondre, car s'ils n'ont plus qu'une vie, ils gardent deux âmes, qui se jugent sans bienveillance et se rapprochent sans sympathie. Le moindre autochtone de la Principauté se considère comme supérieur aux premiers de l'Angleterre et se croit « de meilleure et de plus noble race », disait l'un deux au siècle dernier, « que cette noblesse d'hier, issue de bâtards, d'aventuriers et d'assassins ». De

son côté, l'Anglais me parut regarder ce concitoyen si différent avec quelque mépris et se plaire à le rabaisser. Il le dit volontiers menteur, vaniteux, brouillon et trouve grossière sa façon de vivre. La divergence s'aggrave encore dans les campagnes, où l'antagonisme des conditions renforce l'opposition d'esprit, de langage. Nul lien entre le propriétaire et le tenancier, pas même cette longue tradition de vie commune qui peut atténuer la différence d'origine. Le paysan, que ni la conquête, ni les transformations n'ont pu déraciner du sol, y vécut des siècles loin du centre des affaires, isolé de toute influence et réfractaire à une domination tard venue, qu'il ne reconnut jamais. Je n'étais pas depuis huit jours dans le Nord-Galles que déjà l'impression de ce conflit dominait en moi toutes les autres. A mesure qu'elles se précisèrent, s'ordonnant autour de celle-là, je discernai mieux la part et le sens des deux forces hostiles, leur jeu dans le passé, et, du point où ce jeu en est venu, l'issue qu'il présage.

II

LA PATRIE GALLOISE ET LA CONQUÊTE

On parle des cent vingt-six châteaux de Galles. Jamais terre ne fut écrasée sous le poids de tant de forteresses. Partout elles ont obsédé mes regards : les unes gardent les côtes, d'autres les estuaires, d'autres les défilés — Harlech, sur une falaise à pic qui domine la mer ; Beaumaris dans son île, Conway et Carnarvon, masses prodigieuses, posées là par cet Henry de Elreton dont le génie d'architecte égala la grandeur que son maître, l'ayant abattue, lui donna mission de contenir.

Quand la conquête de 1282 eut réduit la dernière principauté indépendante, l'annexion du Gwynedd marqua la fin de la domination cambrienne dans la grande île de Bretagne si longtemps soumise, comme

son nom l'atteste encore, à cette antique suprématie.

Les ancêtres de la dynastie galloise avaient régné sur la confédération de tribus bretonnes qui, après le départ des Romains, se liguèrent pour résister aux envahisseurs anglo-saxons. De Cuneda à Calwaladr, l'épopée de cette monarchie rayonne dans le mystère de la légende. Puis les Kymrys [1] sont relégués dans la partie occidentale de l'île qui, de leur nom, s'appellera Cambrie. Le dragon rouge recule devant le dragon blanc des Hengist et des Orsa. Mais dans le territoire où elle s'accule, leur nationalité demeure intacte et les voilà, durant quatre siècles, libres, indépendants, agités ; liés par une solidarité invincible, quoique déchirés de dissensions perpétuelles, frères ennemis aussi incapables d'oublier leur fraternité que d'organiser politiquement leur grande famille ; maîtres chez eux sous les lois patriarcales des clans ; accueillants à tous ceux de leur race dont la détresse accourt vers leur

[1] Nom celtique des Gallois.

asile hospitalier de marais et de montagnes; heureux, malgré tout, de vivre leur vie querelleuse, ennoblie de rêves et de poésie, impuissante à s'établir et ardente à se défendre. La domination territoriale est réduite, mais l'indépendance nationale reste intacte : la personnalité est sauvegardée.

*
* *

Survient la conquête normande. L'armée qui a vaincu les Anglo-Saxons ne s'arrête pas à la tranchée d'Offa; Guillaume et ses successeurs donnent comme une sorte de supplément de solde aux chefs de bandes établis dans les provinces de l'Ouest, « licence de conquérir sur les Gallois » et vers 1070 un chef normand, Baudouin, élève, non loin de Shrewsbury, dans les marches galloises, la première forteresse que les nouveaux maîtres de l'Angleterre aient fait peser sur le sol cambrien. Elle est le premier anneau de la chaîne qui enserrera le pays dans la domination des *lords-marchers*. Une nouvelle période commence pour le pays de Galles. Elle va

durer plus de deux siècles. La puissance anglo-normande mord tous les jours sur le territoire dont elle arrache de magnifiques lambeaux, Breknock, Glamorgan, Pembroke. Les seigneurs conquérants sont souverains dans leurs domaines. S'ils relèvent nominalement du roi d'Angleterre, leurs droits régaliens les investissent de pouvoirs qui constituent une insupportable tyrannie. Les historiens du douzième siècle nous disent du comte de Shrewsbury qu'il avait « déchiré les Gallois avec des ongles de fer ». Ce Robert de Bellesme n'avait point agi d'autre sorte que Robert de Maupas ou Robert de Rudlan, et le témoignage ne conviendrait pas moins à Hugues le Loup et à tant d'autres. On conçoit que les Gallois soient entrés avec enthousiasme dans le grand complot des Saxons pour secouer le joug normand. En 1138, une prise d'armes générale est suivie d'une attaque des châteaux forts sur toute la ligne des frontières. Il y eut de terribles représailles. Mais ce n'est là qu'une interruption d'un instant dans le progrès irrésistible de la conquête. A la fin

du treizième siècle, il y avait environ cent quarante de ces marches seigneuriales, *lordships-marchers*, où régnaient le désordre, l'arbitraire et la tyrannie.

Pourtant la patrie galloise, pour amoindrie qu'elle fût, subsistait toujours. Dans la région du Nord-Galles, appelée communément *Gwynedd* (du vieux nom de Guenedota) se succédaient sans interruption les princes nationaux de la lignée de Cuneda. En eux s'incarnait « l'espérance bretonne », c'est-à-dire, avec le souvenir de la gloire passée, le rêve d'une domination reconquise. Cette contrée montagneuse, plus reculée et plus inaccessible que les autres, restait la citadelle de la puissance et de l'idéal gallois, l'asile sacré de l'inspiration des bardes. Elle était le foyer de l'indépendance ; et, de toutes parts, se tournaient vers ses princes, montaient vers la cime vénérée du Snowdon, les aspirations nationales encore vivaces sous toutes les contraintes. Les sujets mêmes des *lords-marchers* se réclamaient de cette suzeraineté contre laquelle ne prévalait pas, à leurs yeux, une domination qu'ils subissaient

sans la reconnaître. Et la destinée de Galles rayonnait encore dans ce coin de terre où une foi invincible s'obstinait à la voir invaincue.

*
* *

La conquête de 1282 vint changer tout cela. Elle n'est que le dernier acte du drame qui se jouait depuis deux siècles entre une race passionnée et un peuple positif, entre les chimères d'un vieux songe et les fraîches réalités de la force, entre l'idéalisme du Celte et la dure pratique de l'Anglo-Normand. L'enchanteur Merlin n'était pas de taille contre le bâtard de Normandie. Il n'a cessé de battre en retraite depuis sept fois cent années, car les Saxons et les Angles ont, dès ce temps, commencé de camper sur son immense domaine. Mais ce n'était rien auprès des nouveaux ennemis. Voici qu'ils l'ont poursuivi jusque dans la contrée reculée où il exilait ses regrets, ses souvenirs et ses espérances. Ils ont empiété sur son refuge, opprimé le sol sous la masse des forteresses

de pierre, désorganisé les lois et les traditions de l'antique royaume. Et Merlin reculait toujours. Il ne lui restait plus que sa montagne du Snowdon où quiconque s'endort se réveille inspiré, des gorges, quelques vallées boisées et sauvages, des côtes déchirées par la mer, le Gywnedd en un mot, brumeuse région solitaire, propice au rêve dans les jours tranquilles et à la résistance dans le danger. C'est là qu'il subit le dernier assaut. Le 10 décembre 1282, une armée de mercenaires basques à la solde d'Édouard battit les Gallois levés pour leur indépendance. Adam de Francton tua leur chef, le prince Llewelyn ap Griffith, souverain de tout le Nord-Galles et que ses compatriotes regardaient comme le libérateur prédestiné de la Cambrie. Sa tête fut envoyée à Londres, où le roi Édouard la fit couronner de lierre et exposer sur la tour, afin d'accomplir la prophétie qui annonçait qu'un prince de Galles recevrait un jour la couronne dans la capitale du royaume anglais.

Comme si cette histoire galloise avait disparu, recouverte par la lourde alluvion de la

conquête, nos yeux en voient à peine percer çà et là la trace sur le sol. Rien ne subsiste du noble passé à Bangor dont le nom rappelle l'origine religieuse : *Al banchor*, le grand chœur, la grande église. C'était jadis un illustre monastère breton. Ses deux cents moines furent massacrés par le chef d'une peuplade anglo-saxonne qui, après sa victoire, les avait vus prier pour le salut des leurs, agenouillés et sans armes. En face, l'île d'Anglesey rappelle, par des noms et des ruines, l'indépendance galloise. Un pauvre village de la côte occidentale, Aberfraw, fut jadis la capitale des souverains du Nord-Galles. Tout près de Beaumaris, chef-lieu actuel du comté, la carte indiquait un Tre-castell. Suis-je donc dans notre Bretagne? Tre-castell est une des plus anciennes résidences de la famille des Tewdor[1]. Leur histoire est associée ici à plus d'un souvenir; Plas Penmynydd reste encore debout, où naquit, suivant la tradition la plus accréditée, Owen Tewdor, grand-père du fondateur de

[1] Orthographe galloise du nom qui est devenu en anglais *Tudor*.

la dynastie anglaise. Un peu plus avant dans les terres, vêtue de lierre et perdue dans les arbustes et les arbres, Castell Leiniog est une petite forteresse carrée, flanquée d'une tour à chaque angle, avec un donjon en ruines au milieu. Elle fut fondée par les comtes de Chester et de Shrewsbury, quand ils conquirent l'île au onzième siècle. Enfin, à l'extrême pointe orientale, une ferme tapissée de verdure est tout ce qui subsiste d'un prieuré fondé peut-être au sixième siècle par Maelgwn Gwynedd, prince du Nord-Galles. A Baron Hill, on voit le cercueil de pierre de la princesse Jeanne, femme de Llewelyn le Grand et fille du roi Jean d'Angleterre. Cette île d'Anglesey, terre élue des Druides et des Bardes, fertile en cultures, douce de climat, fut longtemps le centre de la vie galloise. Ailleurs, les souvenirs sont plus rares encore, et je n'en avais point rencontré dans mes promenades à travers les comtés de Carnarvon et de Merioneth quand je vis enfin, près de Blaenau Festiniog, dominant un grand village habité par les ouvriers des carrières d'ardoises, une tour carrée et un pan de vieux

mur. C'est le château de Dolwyddelan, ou plutôt ce qu'il en reste. A en juger par le tertre sur lequel elle était bâtie, la forteresse ne fut jamais grande. Mais elle est le plus vénérable de tous les vestiges du passé national, car la tradition y fait naître Llewelyn le Grand et honore en elle la dernière place forte du Nord-Galles qui ait résisté à Édouard Ier.

*
* *

L'empreinte du vainqueur recouvre aujourd'hui cette histoire, et les forteresses anglaises imposent partout l'image de la domination. Conway, à l'entrée de sa rivière, semble vraiment monter une garde grandiose. Elle est, sur le front du noble pays de Galles, comme la couronne de tours qui surmonte le blason d'une ville. Dès que la vue porte vers la côte nord, elle s'arrête sur cette masse harmonieuse, estompée d'ombre bleue sous le ciel du matin, grise au soleil de midi et noire dans le rougeoiement du crépuscule. C'est une apparition les jours de brouillard, et par

les beaux soirs lumineux elle prend des aspects de grandeur orientale qui rappellent que son fondateur fut un croisé. Noble ruine, juste assez mutilée pour avoir la grandeur des choses mortes ; magique décor vidé de sa vie comme le passé qu'il évoque et toujours debout comme son souvenir, elle demande à notre imagination de lui rendre une âme. Ainsi l'Histoire nous impose des contours qu'il faut remplir et maintient dans le présent ses ébauches qui deviennent les cadres de nos rêves...

A Carnarvon, le rêve devient une révélation. Ce n'est pas un château, ce n'est pas une forteresse, ce n'est pas une citadelle : Carnarvon, c'est l'idée de la conquête, matérialisée dans la pierre, c'est la volonté du vainqueur qui a pris corps et s'est appesantie sur le sol. La masse colossale se dresse avec une raideur d'anathème, pour imposer à la nation vaincue l'immobilité éternelle et l'éternel silence. La dureté de ses hautes murailles tombe à pic, comme un arrêt du destin ; elles sont nues, sans fenêtres, pareilles à des vouloirs fermés. Contre sa domination, tout effort

et tout espoir se brisent : aux plaintes de la servitude, aux grondements de la révolte, elle n'oppose que des pans inaccessibles et le geste droit de ses tours. Elle semble moins édifiée par des ouvriers humains que par quelque génie de légende, aux temps héroïques où les Kymrys attendaient le retour d'Arthur. Ou bien encore on pourrait croire, sans l'architecture qui règle cette majesté, à quelque construction des Titans préhistoriques, dans un âge de pierre. Mais entrons : la forteresse s'humanise. Toute sa vie est tournée en dedans, vers l'enceinte où s'abritait le vainqueur. Des hommes ont vécu là, de la vie féodale; et nous pouvons lire le détail de leur existence dans les ruines qui subsistent et les indications jalonnées sur le sol. Nous les voyons campés comme en pays ennemi, en éveil contre les surprises, approvisionnés pour les longs sièges. Et dans une des tours, entre quatre murs épais, voici la chambre obscure où naquit le fils aîné d'Édouard. Le roi l'éleva, dit-on, dans ses bras, et, paraissant à une fenêtre du château, le présenta au peuple assemblé : « Il est né Gallois; ce

sera votre prince. » C'est ainsi qu'Édouard de Carnarvon fut créé prince de Galles, et inaugura la tradition qui fait porter ce titre au fils aîné des souverains d'Angleterre. La couronne du Gwynedd avait changé de maison, — et de patrie.

III

LE CARACTÈRE GALLOIS ET LA RÉSISTANCE

Si trop de causes de faiblesse avaient rendu la nation galloise impuissante à se maintenir, elle avait en elle trop de force pour ne pas résister. Merveilleuse contradiction, qui fait le mystère et l'attrait de la race celtique partout où la conduisit la destinée de l'Histoire, en Écosse, en Galles, en Irlande, comme dans la Bretagne française ; contradiction tragique dont la psychologie seule pourrait peut-être nous expliquer l'énigme.

L'esprit contemplatif du Celte reçoit en lui tous les reflets du dehors, toutes les images et crée ainsi un monde idéal qui lui fait aisément oublier le monde réel. Le rêve incline à l'art au détriment de l'action ; et ainsi le don poétique de cette race l'élève, en quelque sorte, au-dessus de la vie dont elle abandonne

à de plus positifs l'organisation et la jouissance. Désintéressée, idéaliste et généreuse, elle est d'autant moins apte à s'organiser et à se gouverner. Cette difficulté est aggravée encore par un autre trait de son caractère. Tous les historiens qui, à n'importe quelle époque, observèrent la race celtique, ont remarqué en elle une sorte d'emportement et d'indépendance qui la maintiennent dans un état politique inférieur. Les Anglais appellent encore aujourd'hui les Gallois *red hot Welsh*, ce qui veut dire à peu près « tête chaude » ou « cerveau brûlé ». L'histoire des Celtes est pleine de rivalités, de guerres civiles qui toujours paralysèrent cette admirable race et suffirent à l'empêcher d'être invincible. César les exploita pour la conquête de la Gaule, les Saxons s'en servirent pour la conquête de la Bretagne et plus tard, au pays de Galles, ce furent les dissensions du Nord et du Sud qui favorisèrent les premières conquêtes.

La psychologie du Kymry nous explique donc qu'il ait été vaincu. Mais elle nous explique aussi que le vainqueur n'ait pu

l'anéantir. Le fond du caractère gallois est celui de la race bretonne, partout où elle se rencontre, la ténacité. Le Breton est à la fois original et irréductible. On ne peut ni l'assimiler, ni le détruire. Il a, comme certains êtres résistants obligés de vivre dans des milieux hostiles, une merveilleuse faculté de suspendre sa vie et de l'endormir, pour la dérober aux transformations et à la mort.

Imaginatif, individualiste et obstiné, le Breton cambrien qui durant l'époque héroïque de son histoire occupait l'île presque entière, n'aurait-il pas perdu quelque chose de sa nature originale si dans les grasses plaines de l'Angleterre, mêlé à d'autres peuples et englobé dans leur organisation, il avait vécu des siècles de vie active, confortable et bien réglée? L'histoire sauvegarda merveilleusement son originalité; et quand les envahisseurs anglo-saxons le chassèrent devant eux, la nature lui ouvrit l'hospitalité d'une retraite qui semblait faite à souhait pour lui.

*
* *

Comme la pointe de Cornouailles, les Highlands d'Écosse, ou la presqu'île armoricaine, l'avancée de Galles offrait au rêve breton un propice asile. J'ai visité ce pays dans la solitude et le silence de l'automne : c'est, par excellence, le décor que les descriptions anglaises qualifient de « romantique » : montagnes noyées dans le gris noirâtre des brumes, pentes rocheuses où la pierre grise affleure à larges pans sous le tapis d'herbe fauve; talus éboulés, écaillés, effrités, des ardoisières; ou bien, gracieuses autant que sauvages, les vallées feuillues, les *glens* avec leurs torrents et leurs cascades.

Un jour que j'avais poussé jusqu'à la petite presqu'île de Carnarvon, je pris sur la côte, à Portmadoc, le *Festiniog railway* qui monte graduellement et, pour rentrer en plein cœur du Gwynedd, contourne en courbes très raides les pentes du Moelwyn. C'est le plus ancien chemin de fer à voie étroite. A travers

des bois épais, il domine les profondeurs d'une vallée verdoyante, puis débouche dans une contrée aride, pierreuse, grisâtre et s'arrête au milieu d'un chaos effondré. Comme j'arrivais, ce chaos s'enveloppait de brume. Je serais descendu au pôle ou dans la lune que je ne me serais pas senti plus dépaysé. Jamais je n'avais eu pareille impression de nouveauté. Les rails et les petits wagons immobiles rappellent seuls les choses connues. Ils étonnent d'ailleurs devant ces lamelles amoncelées, pareilles à des effritements de lave. Sommes-nous dans une planète déserte et refroidie? Non, mais simplement au centre des ardoisières. Cette rampe de bois, qui monte le long d'une pente, indique un sentier des ouvriers; cette ligne, là-haut, est une file de rails pour les wagonnets. Ne voyez-vous pas se détacher le toit d'un abri? Si vos yeux s'habituent à cette grisaille, vous distinguerez bientôt une cabane, accrochée aux flancs pierreux de la colline. En vérité, on dirait un monde ruiné, tel que l'habitèrent des populations primitives, et si vieux que le temps, lassé par le travail de plusieurs

siècles, arrête sa destruction. Une pluie fine, opaque, impondérable, qui n'est qu'un brouillard pulvérisé, tourne, enlace, enveloppe les escarpements de la carrière, emplit les vallons, s'engouffre dans les gorges, promène ses écharpes traînantes et déplace ses masses mouvantes, estompe, embrume et noie tout l'étrange décor. Je suis des ouvriers qui passent sur la route : deux gaines imperméables, recouvrant le pantalon, protègent leurs jambes; ils ont de gros souliers et des chapeaux de toile cirée. Le parapluie ne tiendrait pas contre le vent et serait d'ailleurs inutile : l'espace même semble changé en poussière d'eau; et cette mer aérienne, multiforme, continue à ondoyer, tournoyer, noyer.

Le lendemain, un souffle pur avait balayé ce déluge, et fait lever une matinée changeante, alternée de pluie et de soleil, sous un ciel de nuages et de trouées bleues. Le train longe des hauteurs boisées que l'automne rouille et effeuille; en bas, une vallée s'argente de lumière. Tout le paysage a le frémissement matinal d'un oiseau qui

s'ébroue. J'arrive ainsi à Betws-y-Coedd, la « perle de Galles », village riant dans un murmure de ruisseaux et de feuillage. Sur une route lavée, sans poussière, le trot d'un cheval m'emporte vers le Pont des Mineurs, les Cascades de l'Hirondelle et le Val des Fées. Il ne me souvient plus que d'un enchantement d'arbres et d'eaux : des collines dont les pentes sont couvertes de bois épais et les cimes couronnées de pins; des arches tapissées de lierre, sous lesquelles s'affolent des torrents aux caprices des roches; des sentiers dont l'herbe est mouillée par l'écume qui jaillit avec une fraîcheur sonore, et des rampes de bois dressées sur de verts abîmes où s'effondrent des nappes d'eau dans un bouillonnement de neige...

A Betws-y-Coedd, comme à Blaenau Festiniog, âpre ou délicieuse, la nature enveloppe et pénètre. Il monte du rêve de toutes parts; les yeux sont assiégés d'images qui veulent s'animer et vivre; et je ne sais quelle inspiration souffle avec le vent. Ce sont des lieux d'enchantement, où l'imagination se complaît, et aussi de petits univers fermés,

où la volonté s'isole. Comme les Highlands d'Écosse, les districts montagneux du Nord-Galles favorisèrent la vie des clans. Rien ne se prête mieux à ces communautés indépendantes, dont chacune a son chef et pour ainsi dire son roi, que la division naturelle du pays en de minuscules royaumes. La géographie fut plus d'une fois complice de l'humeur individualiste des Cambriens. Mais si elle maintint leurs divisions, elle favorisa leur résistance. Cette terre fut un asile et une forteresse, le dernier asile d'une grande nation, la dernière forteresse de sa souveraineté. Le sol dressait pour sa défense des remparts inaccessibles, creusait des fossés, dissimulait des retraites. Nul château n'égala jamais cette architecture, dont l'enchanteur Merlin (car c'est ici son domaine) semble avoir lui-même disposé le savant artifice. Et le Snowdon en est le donjon. Il y a certes de plus belles montagnes que cette cime d'un millier de mètres : il n'y en a pas de plus sacrée. Les anciens bardes gallois croyaient qu'il suffisait de s'y endormir pour se réveiller inspiré. Quand je la vis se détacher dans

un enchevêtrement de pics, elle s'enveloppait de vapeurs et l'on eût dit que les sommets voisins élevaient vers elle un hommage avec des fumées d'encens. Le cocher se retourna et, la désignant de son fouet, prononça religieusement : « Snowdon ! » Nous suivions en voiture la passe de Lamberis, et la cime à peine entrevue avait disparu déjà tandis que nous contournions le massif. Les monts gallois avaient des teintes fanées d'automne, des teintes de gazon vert qui devient feuille morte et dore l'aridité des roches grises. Le soleil les caressait d'une lumière rayée d'ombres; et seul, sur le ciel léger où moutonnaient des flocons blancs de nuages, *Craigeri*[1], le « pic neigeux » restait presque noir...

*
* *

Du sein de ses brouillards, il domine cette contrée et son histoire. Autour de la montagne sacrée, les escarpements et les vallées

[1] Nom gallois du Snowdon.

du Gwynedd furent l'asile des chimères bretonnes. La nation galloise y maintint sa personnalité. Séparée du monde, elle vécut de ses souvenirs qui lui inspiraient des espérances. Le présent ne pouvait plus la satisfaire : elle se réfugia dans le passé dont son imagination exaltée, qu'elle croyait prophétique, projeta la vision sur l'avenir. Ce mirage consolait un orgueil malheureux, ardent à se donner, avec la légende de sa gloire passée, l'illusion de sa grandeur future. La destinée transfigurée de Galles rayonna le long des siècles et, la lumière des âges révolus éclairant les jours à naître, les déceptions présentes ne semblèrent plus qu'une épreuve dont la nation sortirait plus brillante, comme le soleil un moment éclipsé.

C'est l'idée de cette grandeur immortelle que symbolisa le roi Arthur. Le vieux chef de guerre des Cambriens, héros de son peuple, en devenait le Messie, ou plutôt, s'idéalisant comme le Cid espagnol dont le retour devait restaurer les gloires de Castille, personnifiait à la fois l'orgueil national, la résistance à la domination étrangère et cet instinct d'éter-

nité, qui n'est peut-être, dans la race bretonne, que la conscience de sa vitalité. L'histoire d'Arthur reflète, comme un magique miroir, l'histoire même de la nation galloise : elle y peut lire sa grandeur, ses misères et la mélancolie de sa destinée mystérieuse. Le roi Arthur a vaincu les Saxons; mais il a trouvé des ennemis parmi ceux de sa race, et ce n'est point, hélas! en luttant contre l'étranger qu'il a reçu sa mortelle blessure; le roi Arthur a caché son mal dans une île où repose son courage désarmé et beaucoup disent qu'il est mort; mais le roi Arthur n'est pas mort et les siens savent bien qu'il se lèvera un jour et viendra étonner ses ennemis... O peuple chimérique! A des Carnarvon il n'oppose que des chants de bardes et des prophéties d'enchanteur. Terre de foi et de songe, d'où ne s'élève, en face de la domination de pierre, que cette légende d'espoir, forteresse idéale de la résistance bretonne!...

IV

LE SOMMEIL NATIONAL

Cinq siècles passèrent, sans la détruire, sur l'âme qui exprimait ainsi sa grandeur et sa vitalité : il semble que certaines forces échappent à toute prise et soient au-dessus de la défaite. En 1282, l'annexion politique du pays de Galles était accomplie, la seule qui dépendît du vainqueur; il restait à obtenir l'autre, celle qu'une autorité ne décrète pas et que la volonté du plus fort a plus d'une fois attendue en vain du temps lui-même. J'ai relu la noble histoire du peuple gallois dans le décor où elle fut une réalité vivante et c'est en face des énergies de son réveil que j'ai évoqué les longues nuits de torpeur dont s'enveloppa cette obstination désarmée. On peut dire qu'il s'endormit comme la Belle des contes; et son âme, immobilisée dans le

sommeil, put reprendre un jour une vie qu'elle avait eu l'instinct sauveur de suspendre, plutôt que la livrer aux évolutions et aux métamorphoses.

*
* *

Édouard n'avait réduit à son gouvernement et aux lois de son royaume que la partie du pays qu'il venait de conquérir; les *marches* restaient sous la domination de leurs souverains, qui trouvaient même un surcroît de puissance dans la disparition de la dynastie nationale. Ils n'ont plus à compter désormais avec le prestige des princes du Gwynedd dont la suzeraineté avait jusqu'au dernier jour plané sur leur usurpation comme une vérité supérieure. En même temps, l'élément anglais pénétrait plus largement dans la principauté : des villes s'y fondent, où commerçants et artisans de la métropole sont encouragés à s'établir, constituant ainsi autant de centres hostiles à la tradition galloise. Chaque jour accroît l'importance et la force de cette aristocratie conquérante, qu'un abîme sans

cesse élargi sépare de la masse rurale emmurée derrière son vieil esprit, ses vieilles mœurs et son antique langage. Ce foyer du passé recèle une flamme qui parfois s'avive et éclate; il suffit d'une étincelle : la chimère d'Yvain de Galles ou l'orgueil d'Owen Glendowr. Mais Yvain de Galles, noble prince de la lignée de Llewelyn, au service du roi de France, meurt assassiné par un Anglais de sa suite, sans avoir pu seulement tenter de réaliser son rêve de restauration; Owen Glendowr, après avoir ressuscité quinze ans la monarchie galloise, finit en rebelle vaincu et soumis. Certains chefs de la révolte n'hésitent pas à passer au roi d'Angleterre, comme cet Owen ap Meredith ap Tewdor qui, d'abord écuyer de Henri V, épousa ensuite secrètement sa veuve, fondant ainsi la future maison royale des Tudor.

Le jour où le petit-fils d'Owen Tewdor, prince anglais exilé chez le roi de France, débarqua de Harfleur dans la patrie de ses aïeux pour tenter d'arracher la couronne à l'odieux Richard III, un grand espoir émut le peuple de Galles. L'étendard rouge flotta de

nouveau sur le Snowdon, l'enthousiasme des bardes se réveilla et les guerriers se pressèrent au rendez-vous. Quelques jours plus tard, Richard était battu et tué à la bataille de Bosworth, Henri Tudor couronné à sa place sous le nom de Henri VII. Qu'allait devenir, à la suite de ce triomphe d'un prince d'origine galloise, la destinée du peuple fidèle qui l'avait installé sur le trône de ses vainqueurs?

*
* *

La condition du pays était misérable, aggravée encore depuis l'insurrection de Glendowr. Tandis que les représailles poursuivaient ceux qui, hantés de leur chimère, demeuraient trop attachés aux souvenirs et aux espérances, une politique insinuante assimilait toutes les forces disponibles. Les nobles de Galles acceptaient des fonctions à la cour, se mariaient dans l'aristocratie anglaise, fréquentaient les Universités. Le vide s'élargissait autour de la masse du peuple. Le paysan, fixé à sa terre, isolé dans ses val-

lées et ses montagnes, extérieur, si l'on peut dire, au mouvement qui transformait la vie autour de lui, s'engourdissait dans la torpeur et la misère. En deux siècles, son activité ne s'est manifestée que par deux soulèvements, comme si, du fond de son sommeil, il n'était plus capable d'agir que pour son rêve.

C'est ce rêve, dont elle connaissait la force, pour lui devoir la royauté, que la dynastie des Tudor poursuivit de sa défiance. Elle veut détruire une nationalité si résistante et s'attaque à l'âme même. Jusqu'ici, l'autorité anglaise avait frappé les Gallois dans leur puissance territoriale, dans leur organisation administrative, dans leurs lois; elle essaie cette fois de les atteindre plus profondément et s'attaque aux mœurs, aux traditions, au langage même, suprême expression de l'identité nationale. « Ce gouvernement, qui encourageait de tous ses efforts la traduction de la Bible, ne la fit point traduire en langue galloise; au contraire, quelques personnes du pays, zélées pour la nouvelle réforme, ayant publié à leurs frais une version des Écritures, loin de les en louer, comme on

eût fait en Angleterre, on ordonna la destruction de tous les exemplaires, qui furent enlevés des églises et brûlés publiquement[1]. » Plus tard, lorsque la reine Élisabeth revient sur cette manière de voir et engage au contraire à la traduction de la Bible, ce n'est point que son zèle religieux l'emportât sur sa passion politique : celle-ci même y trouve son compte, comme on le voit d'après le « proviso » annexé à un acte du Parlement de 1563, et qui enjoint aux cinq évêques gallois de veiller à ce qu'une bible anglaise et un *Prayer-book* anglais soient placés dans chaque église de Galles, afin que ceux qui les comprennent puissent les lire, et aussi que ceux qui ne les comprennent pas puissent, par la comparaison des deux langues, *arriver le plus tôt possible à la connaissance de la langue anglaise*. Dans cette intention, le traducteur du Nouveau Testament, William Salisbury, avait déjà publié, avec dédicace à Henri VIII, un dictionnaire gallois-anglais. Il ne saurait donc y avoir de doute sur les dispositions des

[1] Augustin Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre.*

Tudor à l'égard de la langue galloise. Henri VIII en interdit l'usage en justice et décrète « que dorénavant nul ne pourra, s'il use du parler gallois, jouir d'aucun fief ou office en Angleterre, Galles ou autre domaine du roi, sous peine d'être forfait desdits fiefs ou offices, à moins qu'il n'ait connaissance et usage de la langue anglaise ». Cette dynastie ne se montra pas plus favorable aux traditions et aux souvenirs de tout ordre, archives privées ou publiques, antiquités et curiosités. On devenait suspect, nous dit Augustin Thierry, « en allant s'établir dans le pays de Galles : ce fut le motif d'une action judiciaire intentée sous le règne d'Élisabeth [1] ».

Rien n'était donc épargné pour étouffer la nationalité galloise. Elle avait beau être vivace et obstinée : la force d'oppression égalait la force de résistance. L'immobilité qui depuis longtemps arrêtait le corps brisé gagna l'âme impuissante; et une période de torpeur commença. A peine un dernier fris-

[1] *Loc. cit.*, t. IV; Conclusion, II.

son parut l'émouvoir, au moment de la grande guerre civile. Les Stuarts n'avaient rien fait pour le pays de Galles ; mais il suffisait que l'Angleterre se soulevât contre eux pour qu'il prît leur parti, tant les désirs du peuple anglais sont puissants à orienter en sens contraire la volonté des Gallois. Sans doute aussi l'espoir d'améliorer leur sort à la faveur des services rendus encourageait cette attitude. L'échec de la cause royale devint un échec pour eux, et ils en souffrirent un surcroît d'oppression. Il semble décidément que cette malheureuse nation soit condamnée et, au début du dix-huitième siècle, l'état de son peuple est aussi misérable que possible.

*
* *

Il ne subsiste plus rien, en apparence, de cette vie kymrique qui s'était épanouie durant des siècles dans l'asile avancé de Galles. En territoire anglais, vivait sous des lois anglaises, opprimée par la domination de maîtres parlant l'anglais et pratiquant la religion nationale de l'Angleterre, une population

ignorante et pauvre, comme oubliée là par le temps, épave désolée de l'histoire. Sans doute, elle se souvenait encore; mais elle semblait avoir cessé d'espérer. Depuis son intervention en faveur des Stuarts, elle ne s'était pas mêlée aux mouvements politiques du royaume; nulle énergie ne se manifestait plus en elle : toutes les sources en avaient été taries. La conquête avait arrêté le développement intellectuel, et si les *landlords*, depuis l'avènement de Henri VII, fréquentaient les collèges anglais; si même, beaucoup plus bas, les écoles de grammaire donnaient quelque instruction aux gens des villes, le vrai peuple de Galles mena sa vie obscure au milieu des transformations de la pensée et continua de cultiver ses terres, de garder son bétail, de se marier et de mourir sans rien ressentir — ou si peu — des grands mouvements intellectuels du seizième et du dix-septième siècle.

La vie religieuse elle-même est endormie. La Réforme n'avait produit que peu d'impression dans la masse, alors indifférente et ignorante, du peuple gallois ; d'autre part,

aucun lien profond ne l'unissait à l'Église catholique dont l'intervention ne s'était jamais produite en faveur de la cause nationale. Les Gallois acceptèrent donc sans résistance et sans enthousiasme une nouveauté qui ne les intéressait pas et il n'y eut rien de changé dans leurs âmes lorsque le clergé du roi remplaça le clergé de Rome.

La nouvelle Église fut plus indifférente encore à la condition de ce malheureux peuple et plus négligente de ses devoirs que n'avait pu l'être, aux pires époques, l'Église romaine. Il n'y eut pas de traduction de la Bible avant 1588, les services religieux furent toujours tenus avec la plus grande irrégularité. Les évêques, tous anglais, s'abstiennent de résider dans leur diocèse ; il leur suffit de cumuler les bénéfices : c'est le « système des pluralités ». L'évêque Luxmoor, de Herford, ensuite archevêque de Saint-Asaph, avait ménagé à son fils aîné un revenu annuel de 7618 livres, soit 190450 francs ; à un second fils, 50000 francs ou, pour être plus précis, 1963 livres; enfin le neveu avait dû se contenter de 830 livres, c'est-à-dire un peu plus

de 20000 francs [1]. Le pauvre clergé paroissial est, au contraire, si mal payé et sa vie est si dure dans la *Welcherie* qu'il ne peut recruter d'hommes de culture ni de valeur quelconque. Un curé dessert trois ou quatre églises pour dix ou douze livres par an. Ici, il y a eu deux sermons en douze mois; là, on n'a point prêché depuis cinq ou six années; ailleurs, le culte n'est célébré qu'un dimanche sur deux. Dans telle paroisse, qui n'est pas une exception, il ne l'est plus jamais ; le curé ne prêche point, n'enregistre ni les baptêmes, ni les mariages, ni les enterrements ; « il passe son temps dans les tavernes, s'adonne publiquement à l'ivrognerie et au tapage, se querelle avec ses paroissiens et autres gens [2] ». La vérité, c'est que l'Église anglicane n'était pour les gouvernements du dix-huitième siècle qu'une machine politique : elle n'avait jamais rien eu, surtout au pays de Galles, d'une force spirituelle.

En somme, on peut dire que, dans la première moitié du dix-huitième siècle, la

[1] V. Rhys, p. 468-9.
[2] *Ibid.*

population de langue galloise était probablement la plus arriérée de l'Angleterre. Elle semblait un corps sans âme qui, par le mécanisme de l'habitude, aurait continué de vivre. Qu'est-elle donc devenue, l'âme héroïque et obstinée, qui a déroulé à travers dix siècles d'histoire le drame de sa résistance? Voici que le dénouement approche, et nous l'attendons très sombre, après ce quatrième acte d'agonie. Il va jaillir imprévu, d'un artifice de la nature. Persécutée, épuisée, l'âme galloise a senti la lutte user son énergie et son effort. Alors elle s'est repliée sur elle-même et elle a attendu, dans une immobilité presque pareille à la mort, un réveil qui ressemble à une résurrection.

V

LE RÉVEIL

J'ai bien souvent rêvé près des châteaux de Galles. La domination anglaise les a dressés dans leur dure beauté et leur vigueur de pierre, pour opprimer et pour contenir. Mais après des siècles, les forteresses ont cédé. Conway a desserré son étreinte, ouvert sa ceinture de tours, qui enclôt aujourd'hui une petite ville galloise, active et prospère. A Carnarvon, l'herbe emplit les cours, et l'antique cité mène sa vie paisible autour de la masse inoffensive qu'elle semble montrer avec orgueil, désarmée, au voyageur. D'autres châteaux s'écroulent, retenus seulement par le lierre sorti du sol, de ce sol toujours vivant qui a repris peu à peu ce que leur hostilité tenta d'aliéner de lui-même, et vaincu son vainqueur.

Ces images m'évoquaient la vitalité de la nation galloise. A la force matérielle s'opposa une force invisible, qui n'eut pas besoin de donjons ni de murailles : vous chercheriez en vain son architecture. La résistance cambrienne n'éleva point de forteresses, que l'ennemi peut prendre et que le temps ne manque pas de ruiner. Plus solidement que sur la pierre, elle s'appuya sur la fidélité des âmes; et l'éclair du rêve breton défia les épées. Car la seule énergie immortelle était du côté de Galles; et nous la voyons reparaître, plus brillante après une longue éclipse, dans sa jeunesse renouvelée... Elle éclate aux devantures des libraires où s'étalent, innombrables, les livres, brochures, revues et journaux gallois. Elle épanouit dans chaque province les concours de poésie et de musique; et au-dessus de ces *eisteddfodau* particulières, la grande *eisteddfod* nationale, comme celle de Cardiff en 1898, rallie annuellement, autour des Gallois empressés à en perpétuer la tradition, des représentants de toutes les nationalités celtiques. La langue nationale est prospère, les cultes nationaux

ont réduit l'anglicanisme à la religion d'une petite minorité; la vie nationale renaît sous toutes ses formes et recrée son autonomie.

Mais en même temps, elle la transpose. Et voilà précisément où se précise l'aptitude de la nature à sauver ce qui ne peut pas, ce qui ne doit pas périr. C'est à l'heure même où le statut de 1740 consomme l'assimilation politique et, si l'on peut dire, corporelle, de la principauté, que son âme va recommencer de vivre. Après avoir réalisé, parmi tant de causes de destruction, le miracle de ne pas mourir, elle reprend son énergie; et, sans territoire, sans souveraineté, va restaurer une nation toute spirituelle, au-dessus des injustices et des fatalités de l'histoire. Elle ne se dépensera plus en chimères inutiles : la couronne de Cadwaladr est à jamais perdue, et le roi Arthur ne reviendra que dans les poèmes. Comme l'Irlande, comme l'Écosse, le pays de Galles fait à jamais partie du Royaume-Uni. Mais si nulle arrière-pensée n'agite son loyalisme, il n'en demeure pas moins une patrie, puisque sur la terre des aïeux, passée à d'autres maîtres, subsistent

ses traditions, ses souvenirs, ses mœurs, son esprit, sa littérature, sa langue même. Comment s'est ranimée cette vie spirituelle de la nation galloise? C'est le dernier épisode de son histoire pathétique comme un drame, héroïque comme une épopée.

* * *

Dans les crises qui décident du sort d'un être, un déchirement met à nu le fond tout entier, d'où jaillit, comme sous une poussée suprême, l'essentielle énergie. Quand la destinée de Galles en fut venue là, l'éternel foyer d'idéalisme allumé aux profondeurs du génie celtique jeta sa flamme à travers les ombres de la mort et y ranima la vie. Cette race, détachée des intérêts de la terre, fascinée par l'idée de la mort, éprise d'inconnu, d'au-delà, de mystère, est avant tout religieuse. L'ardeur religieuse se réveilla la première, avivée en quelques membres de ce petit clergé toujours pauvre et si souvent insuffisant, mais qui sortait du peuple et en avait toute l'âme. Ils se soulevèrent contre

l'indifférence anglicane, contre cette Église politique, si peu religieuse, et dont les chefs demeuraient étrangers à leur troupeau, d'esprit, de cœur et de langage. Le mouvement fut, du même coup, national et non conformiste. Nous ne saurions ici l'exposer ni dans sa méthode ni dans ses progrès. On a coutume d'associer son origine au nom de Griffith Jones, de Landowror; mais ce furent Howell Harris et Rowlands, de Langeitho, qui le firent triompher. En face d'une persécution violente, ces hommes, par la ferveur extraordinaire de leur prédication, arrachèrent le peuple à sa léthargie. Nous connaissons le résultat : en 1735, il y avait huit temples non conformistes dans le Nord-Galles; il y a aujourd'hui dans la principauté plus de quinze cent mille dissidents contre un peu plus de deux cent mille fidèles de la religion anglicane[1]. Cette immense majorité demande maintenant que l'Église anglicane cesse d'être en Galles

[1] Exactement un million sept cent soixante-seize mille contre deux cent vingt-cinq mille, d'après M. Ch. Le Goffic, *le Mouvement panceltique* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1900).

l'Église établie et elle a sur plusieurs points manifesté avec violence, par le soulèvement contre les Dimes, *Anti-Tithe War*, sa volonté de hâter l'heure du *Disestablishment*.

Le réveil religieux eut une répercussion infinie : il fit courir dans l'âme galloise un long frisson qui la ranima tout entière, si bien qu'elle put reprendre enfin pleine conscience de sa personnalité. Dès le début, le mouvement de réforme eut la fortune de susciter de grands orateurs : jamais l'éloquence de la chaire, en Grande-Bretagne, ne s'éleva plus haut que dans ces petites communautés. Le mouvement, religieux à l'origine, dépassa bientôt ses propres limites. « Il fut, en fait, dit le professeur Rhys, la résurrection d'un peuple. Il transforma, en les fortifiant, les qualités intellectuelles et morales de la masse du peuple gallois; il développa dans son esprit des puissances qui sans doute existaient déjà, mais qui ne trouvaient pas à s'employer; il amena des hommes, qui n'avaient jamais eu l'occasion de réfléchir, à se poser et à discuter des problèmes fondamentaux de la religion et de la philosophie; et il sti-

mula à un degré extraordinaire le sens dialectique et imaginatif d'une race naturellement vive ; il l'inclina vers l'éloquence et la fit attentive aux ressources de la langue[1]. »

*
* *

C'est ainsi que la renaissance religieuse prépara une renaissance intellectuelle, dont le principal agent fut le vigoureux clergé constitué en quelques années sous l'impulsion des réformateurs. Au commencement du dix-septième siècle, peu de Gallois instruits pouvaient parler leur langue et le peuple qui la parlait ne savait pas la lire. La pratique de la Bible galloise qui se trouvait, par bonheur, traduite dans une langue excellente, maintint au-dessus du dialecte vulgaire, fatalement voué à la corruption, une langue plus fidèle à son propre génie. Aux écoles du dimanche, instituées pour la connaissance des Écritures, le peuple illettré apprit à lire, rouvrant ainsi devant lui les voies de la vie intellectuelle —

[1] *Loc. cit.*, ch. x.

au bout desquelles nous voyons se dresser, après un siècle et demi, l'institution rajeunie des Eisteddfodau et l'Université de Galles.

L'Eisteddfod est maintenant assez connue en France pour qu'il ne soit pas besoin d'en exposer l'histoire, ni d'en décrire l'appareil. On sait que cette assemblée, ou plus littéralement *session*, tombée en désuétude à partir du dix-septième siècle, à cause du discrédit de la langue et de l'éclipse de la littérature galloise, reparut au dix-neuvième avec un dessein élargi et transformé. Elle est devenue une occasion de discuter les questions sociales et économiques qui intéressent la principauté, un centre de ralliement pour les Gallois qui s'y rencontrent de tous les coins du pays et même de toutes les parties du Royaume-Uni, une sorte de parlement spirituel pour le Pays de Galles. L'Eisteddfod de Cardiff en 1898 rapprocha même les représentants des diverses communautés celtiques et prépara le grand Congrès de Dublin qui se tint en 1900. L'Eisteddfod nationale n'est, dans la pensée de ceux qui l'ont restaurée, qu'une des lignes d'un vaste plan. Des assemblées analogues se

multiplient dans les provinces, formant ainsi comme une seconde organisation au-dessus des écoles du dimanche. Ces écoles elles-mêmes ont été l'ébauche d'un système réalisé aujourd'hui dans son ensemble, grâce à la loi de 1889, *Intermediate Education (Wales) Act*, qui organise l'enseignement secondaire, et au vote de 1893, qui crée l'Université.

Pour épanouir cette suprême expression de sa vie intellectuelle, la nation galloise a favorisé de tout l'effort d'une volonté consciente le jeu naturel d'une loi. La réforme religieuse développait logiquement ses conséquences. Au nombreux clergé non conformiste il fallait donner une instruction : ce besoin créa des collèges théologiques. Par contre-coup, l'Église établie se trouva amenée, pour pouvoir lutter avec ce jeune clergé et lui disputer l'influence, à fonder aussi des séminaires, où elle pourrait recruter un clergé gallois, connaissant le peuple et parlant sa langue. En 1827, le collège de Saint-David est fondé sous la haute main de l'Église d'Angleterre; il ne tarde pas à être investi, par charte, du pouvoir de conférer les grades

aux étudiants. Le parti gallois essaie en vain de lui faire annexer un collège indépendant de toute confession religieuse. En 1853, apparaît, comme par la force des choses, l'idée de l'Université nationale. On s'y achemina lentement par la création de l'École normale de Bangor, 1862, et du collège d'Aberystwith, 1872. Toutes les classes de la société galloise avaient contribué à cette dernière œuvre, dont elles saisissaient la portée, et pour laquelle elles fournirent, sans se lasser, après un premier apport de douze mille livres sterling, une subvention qui s'éleva, en douze années, à soixante mille livres. En 1882, le gouvernement accorde au collège d'Aberystwith un subside annuel de quatre mille livres. En 1883, un nouveau collège est établi à Cardiff pour le Sud, et en 1884 le collège du Nord-Galles à Bangor. Le comité exécutif chargé de réaliser le projet d'une Université galloise avait su trouver la solution pratique : il avait fondé des collèges qui donnaient l'éducation universitaire, mais dont les étudiants allaient chercher leurs grades à l'Université de Londres. Les organes étant créés,

la fonction ne pouvait manquer d'apparaître. En 1893, un vote du Parlement investit l'Université de Galles des droits et privilèges qui constituent cette fonction. Son premier président, lord Aberdare, est remplacé, à sa mort, par Albert-Édouard, prince de Galles (aujourd'hui roi d'Angleterre), élu à l'unanimité et installé dans une séance solennelle, tenue à Aberystwith le 26 juin 1896.

*
* *

L'autonomie religieuse et l'autonomie intellectuelle correspondent à des besoins profonds qui n'exigent pas absolument l'autonomie politique. On ne s'étonnera point pourtant qu'une originalité si persistante, une individualité si forte, après avoir traversé les siècles et triomphé des obstacles, ait souhaité une sauvegarde à cette vie ranimée, une consécration matérielle à cette victoire. Nous l'avons dit, et peut-être faut-il le redire : il ne s'agit pas de séparatisme. Au point de vue du gouvernement général, les douze comtés de Galles ne sont pas moins anglais que les

comtés d'Écosse ou les autres comtés du royaume. Mais les revendications galloises n'en arrivent pas moins à présenter « toute l'apparence d'une charte en formation[1] ». Les nationalistes modérés, à la Chambre des Communes, demandent l'autonomie administrative; le parti avancé réclame un Parlement gallois, dont le gallois serait la langue officielle. Depuis 1889, la principauté a obtenu des conseils de comté élus.

Sous les lois générales de la Constitution anglaise et l'autorité de la couronne, la vieille nation cambrienne a repris une vie indépendante qui, se ressaisissant chaque jour, atteste l'existence d'énergies contre lesquelles nulle puissance n'a pu prévaloir. Sept siècles durant, l'esprit de la conquête anglo-normande s'acharna contre les races vaincues. Nous pouvons suivre en Irlande, en Écosse et en Galles les vicissitudes diverses d'une telle lutte. L'histoire de ces nations, politiquement anéanties depuis des siècles et d'une personnalité si vivante encore, nous permet

[1] Ch. Le Goffic, *loc. cit.*

de contempler le triomphe d'une âme collective qui a voulu vivre. Mais de quelle éclipse et de quelle diminution l'antique puissance bretonne n'a-t-elle pas, ici, expié les illusions d'une sensibilité passionnée et d'un idéalisme chimérique aux prises avec un bras vigoureux, servi par une volonté disciplinée! Et pourtant elle n'a pas péri tout entière. Ses traditions, ses souvenirs, sa langue, voilà les armes dont s'est servi le pays de Galles pour défendre ce que n'avait pu lui prendre la conquête. C'est pourquoi son histoire est pathétique. Elle nous révèle la suprême grandeur d'un peuple et le drame même de sa destinée, l'effort de son âme pour maintenir le corps qu'elle a construit et organisé, ses luttes contre les forces qui tendent à le détruire et, jusque dans la défaite, cette victoire par laquelle l'âme qui a mérité de vivre plane immortelle au-dessus de la mort.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS I

L'IRLANDE ET SON DESTIN

I. — La Nature 3
II. — Les Villes 35
III — Les Paysans 57
IV. — Les Ruines 82
V. — Le Drame du passé 109
VI. — Le Réveil de la vie nationale 145
VII. — L'Ame immortelle d'une nation 162

IMPRESSIONS D'ÉCOSSE

I — Édimbourg 179
II. — L'Écosse de Knox et de Walter Scott 199
III — Dans les Highlands : la nature et le foyer .. 216

AU PAYS DE GALLES

I. — Les Vieux Comtés du « Gwynedd » : Anglais et Gallois 241
II. — La Patrie galloise et la conquête 252
III. — Le Caractère gallois et la résistance 265
IV. — Le Sommeil national 276
V. — Le Réveil 288

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

OCT 1 5 1997
29 OCT. 1997
12 NOV. 1997
25 NOV 97
DEC 1 2 1997

a39003 002782570b
DA 977 .R6S 1905
ROZ, FIRMIN.
SOUS LA COURONNE D.ANG